This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

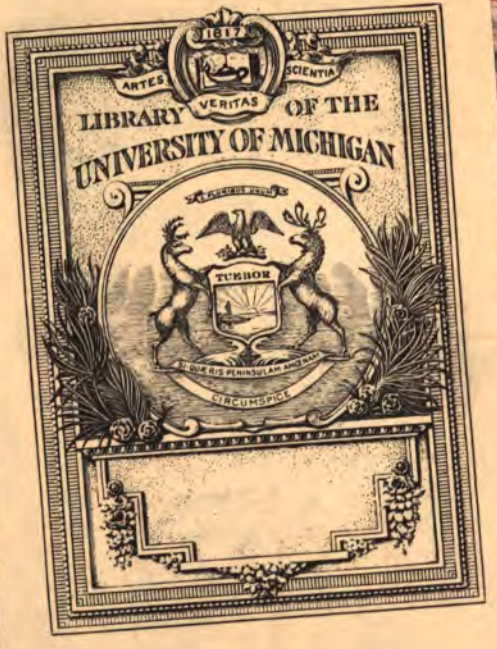
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

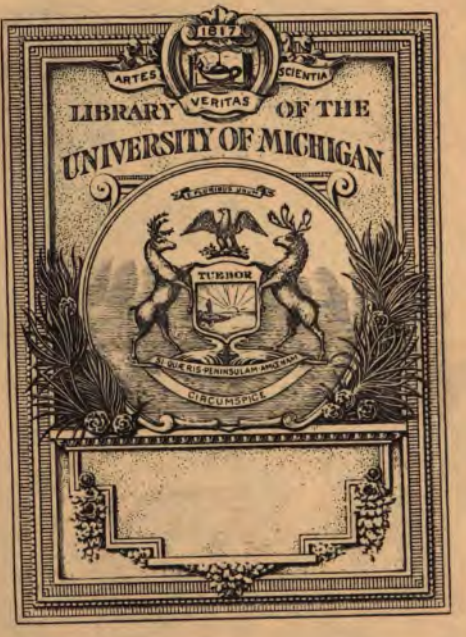
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

†
EX BIBLIOTHECA
SEMINARII MELDENSIS.
ect. L | N° 35
eries in 8° | Vol.
edit D Berard
Anno Domini 1846



EX BIBLIOTHECA
SEMINARII MELDENSIS.
Sect. L | N° 35
Series in 8° | Vol.
Dedit D Berard
Anno Domini 1846



Pierre Augustin de Varennes

RÉFLEXIONS
MORALES,
RELATIVES
AU MILITAIRE FRANÇOIS.

Si non erraſſet, fecerat ille minùs.

A PARIS, RUE DAUPHINE,

Chez CELLOT & JOMBERT, jeune, Libraires;
Imprim. la ſeconde porte cochere à droite,
en entrant par le Pont-Neuf.

AU FOND DE LA COUR.

M. D C C. L X X I X.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

UA
702
.V32

7-12039-140

TABLE
DES ARTICLES

Contenus dans cet Ouvrage.

INTRODUCTION,	pag. 1
ARTICLE I. *Solitude*,	7
ART. II. *Éducation Nationale*,	9
ART. III. *Éducation Militaire*,	22
ART. IV. *Émulation*,	32
ART. V. *Goût de l'Étude*,	38
ART. VI. *Nouveautés*,	41
ART. VII. *Zele outré*,	44
ART. VIII. *Charlataniſme & Effervescence*,	46
ART. IX. *Inſtruction de Tactique*,	61
ART. X. *Néceſſité de l'exemple*,	73
ART. XI. *Subordination*,	75
ART. XII. *Attiédiſſement*,	82
ART. XIII. *Age d'utilité*.	88
ART. XIV. *Récompenſes*,	99
ART. XV. *Gratitude du Souverain*,	101
ART. XVI. *Peines*,	107
ART. XVII. *Châtimens*,	109
ART. XVIII. *Priſon*,	110
ART. XIX. *Déſerteurs*,	112
ART. XX. *Diſcipline*,	115

ART. XXI. *Quid non mortalia pectora cogis, auri sacra fames?* Virg. Eneid. lib. II. 123
ART. XXII. *Amour de la considération*, 126
ART. XXIII. *Préférence*, 141
ART. XXIV. *Commandement*, 147
ART. XXV. *Devoirs d'honnêteté*, 157
ART. XXVI. *Luxe*, 154
ART. XXVII. *Recrues*, 159
ART. XXVIII. *Stratagêmes*, 162
ART. XXIX. *Maraude*, 163
ART. XXX. *Ordonnance*, 165
ART. XXXI. *Uniformes*, 173
ART. XXXII. *Paris*, 176
ART. XXXIII. *Pente innée pour son pays*, 181
ART. XXXIV. *Du bonheur*, 183
Dialogue ou Résumé en action, 190

Fin de la Table des Articles.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit ayant pour titre : *Réflexions morales, relatives au Militaire François* ; & je crois qu'on en peut tirer le parti le plus avantageux, pour perfectionner dans l'Inſtitution du Militaire ce grand principe de l'*honneur*, principal but de la profeſſion des Armes chez le François, & qui, ſelon le vœu de l'Auteur, devroit ſervir de baſe à toute éducation. Donné à Paris, ce 5 Juillet 1777.

LOURDET, Profeſſeur Royal.

PERMISSION DU SCEAU.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Nos amés les ſieurs JOMBERT & CELLOT, Libraires à Paris, nous ont fait expoſer qu'ils deſireroient faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *Réflexions morales, relatives au Militaire François*, s'il Nous plaiſoit leur accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter les Expoſans, nous leur avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon leur ſemblera, & de le faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de cinq années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non

ailleurs, en bon papier & beaux caracteres; que les Impétrans ſe conformeront en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le ſieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le ſieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL; le tout à peine de nullité des Préſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir leſdits Expoſans, & leurs ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoi ſoit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & lettres à ce contraires: car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le vingt-ſixieme jour du mois d'Août l'an mil ſept cent ſoixante-dix-neuf, & de notre Regne le ſixieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 1073, folio 121, conformément aux diſpoſitions énoncées dans la préſente Permiſſion, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires preſcrits par l'article CVIII du Réglement de 1723. A Paris, ce 27 Août 1779.

GOGUÉ, Adjoint.

RÉFLEXIONS

RÉFLEXIONS

MORALES,

RELATIVES AU MILITAIRE FRANÇOIS.

INTRODUCTION.

QU'UN Soldat que l'on a pris ſous le chaume, n'apporte dans le métier des armes qu'un ſervice machinal, toutes ſes obligations ſont remplies, & l'Etat n'a rien de plus à lui demander. Il ſuffit qu'il ſoit ſous les drapeaux ce qu'il étoit à la charue : l'agriculture ou la guerre n'exigent de lui qu'un inſtinct laborieux, & que l'exécution mécanique des ordres qu'il reçoit ; mais le Gentilhomme qui ſait, dans ſes domaines, faire ſervir à ſon utilité cette foule de malheureux que le beſoin lui ſubordonne ; ce Gentilhomme dis-je, doit ſous les armes avoir ſur le Soldat la même ſupériorité de lumieres qu'il avoit ſur le Journalier. Son ſervice ſeroit inſuffiſant, s'il ſe

RÉFLEXIONS

MORALES,

RELATIVES AU MILITAIRE FRANÇOIS.

primitif & diſtinctif. Le climat, le ſol imprime évidemment aux hommes, comme aux animaux, des marques qui ne varient jamais. Ce peuple altier qui conquit autrefois la moitié de la terre, conſerve encore aujourd'hui, ſous un gouvernement ſacerdotal, la même grandeur d'ame. Oui, le gouvernement barbare des Turcs (ajoute M. de Voltaire) a énervé les Grecs & les Egyptiens ſans avoir pu détruire le fond de leurs caracteres. Ouvrons l'Hiſtoire ; nous nous y trouverons peints par Ceſar, tels que nous ſommes encore aujourd'hui. Frappé de cette vérité, j'avois projetté de ſuivre notre génie national depuis la conquête des Gaules par ce Général Romain, de prouver que ſi ſous tel ou tel autre gouvernement il avoit paru varier, tel qu'un corps élaſtique dont une compreſſion trop forte gêne le reſſort, il avoit toujours repris au premier moment de liberté ſon caractere originel. En ſuivant les anneaux de cette chaîne antique, je devois deſcendre juſqu'au moment préſent. Tel étoit le vaſte & magnifique plan que je m'étois propoſé. Je n'ignorois cependant pas qu'il n'y avoit guere qu'une ſociété d'hommes voués à l'étude qui pût le remplir, comme je le concevois ; mais le mérite d'avoir été le premier à l'enviſager ſous tous ſes différens rapports relatifs à la

ſociété, me fit une illuſion à laquelle je me livrai avec ce tranſport indiſcret que fait naître le deſir d'être utile ; meſurant enſuite l'immenſe carriere que j'avois à parcourir, je gémis d'être forcé de remettre à des momens plus tranquilles ce nouveau genre de travail qui doit ſervir de baſe à toute notre légiſlation. Je ne ferai donc qu'indiquer les principaux traits faits pour guider ceux qui, plus heureux que moi, pourront s'y livrer avec une entiere liberté.

Il eſt inconcevable qu'aucun Hiſtorien n'ait ſenti la néceſſité de faire reſſortir de regne en regne ce caractere primitif ; qu'il n'y en ait eu aucun qui ait tenté de démontrer la cauſe néceſſaire de ſes variations apparentes ſous tel ou tel autre gouvernement ; que M. de Monteſquieu qui étoit pénétré de cette vérité (puiſqu'elle lui a ſervi à établir ſes principes), que M. de Monteſquieu, dis-je, n'ait pas cherché à nous indiquer les foibles traces que la nuit des tems lui avoit à peine permis d'appercevoir & de ſuivre.

L'ouvrage que je réimprime, parut, il y a environ ſix ans, à mon inſçu, & pendant mon abſence. Je fus fort étonné quand j'appris qu'il voyoit le jour, & même qu'il étoit accueilli ; mais ce qui m'intéreſſe vivement aujourd'hui,

c'eſt que le Miniſtere paroît avoir ſaiſi à travers ſes imperfections, la vérité de ſon objet ; puiſqu'il a adopté pluſieurs idées qui y étoient éparſes ; il a ſenti ſur-tout la néceſſité de réveiller dans les troupes ce noble enthouſiaſme de l'honneur qui, s'il n'étoit pas éteint, pouvoit être au moins réfroidi. L'amour de la nouveauté nous avoit porté trop loin dans l'étendue illimitée des ſyſtêmes & des calculs. Il étoit tems de revenir ſur nos pas, de quitter un peu la forme pour reprendre le fond ; ce fond, je le répete, eſt inépuiſable dans les reſſources : on fera faire des prodiges aux François, lorſqu'on les animera de ce ſentiment qui les éleve & les ennoblit à leurs propres yeux. La crainte des châtimens peut donner de la préciſion dans l'exécution des ordres, mais cette crainte ne produit jamais rien de grand. Un jour de bataille n'eſt pas un jour de revue ; les mouvemens ſont moins tranquilles, beaucoup moins meſurés. Si l'ame a été dégradée par une terreur d'habitude, comment reprendra-t-elle alors cette élévation, cet amour de la gloire qui peut ſeul faire braver les dangers ? Comment un ſoldat que l'on aura accoutumé à craindre la priſon & la canne, ſe mettra-t-il au-deſſus de la crainte de la mort ? Cette réflexion ſeule prouvera l'utilité de mon ouvrage, ſi je puis nommer

ainſi quelques idées jettées rapidement ſur le papier ; au reſte je croirai avoir beaucoup fait, s'il m'eſt échappé quelques vérités utiles.

Un Militaire a peu à faire, mais beaucoup à penſer. Nos occupations mêmes ſont des loiſirs pour l'eſprit. Il eſt donc très-peu de momens où nous n'ayons pas la liberté des réflexions : je vais haſarder les miennes.

ART. I. SOLITUDE.

L'AME auſſi fatiguée de ſes agitations que le corps l'eſt de ſes mouvemens, a beſoin comme lui de repos & de nourriture ; cette conformité de beſoins tient peut-être à l'intimité néceſſaire de leur union. C'eſt dans le calme de la ſolitude, que ce reſſort qui nous meut, reprend toute ſon élaſticité : ſes forces trop diviſées dans le tourbillon du monde, ſe réuniſſent dans le ſilence de la retraite : dans le tumulte, tous les objets agiſſent ſur elle ; dans le calme, elle agit ſur tous les objets. Delà cette conduite inconſéquente des gens du monde, tandis que l'homme ſolitaire jouit de cette réflexion profonde qui ſaiſit les vérités & fait le philoſophe.

C'eſt donc dans la ſolitude que l'ame ſe plaît avec elle-même, qu'elle s'épure & qu'elle acquiert de nouvelles forces pour diriger

l'homme vers des objets plus vrais & plus utiles ; c'eſt dans la ſolitude qu'elle ſéduit, qu'elle maîtriſe le corps : alors elle s'adreſſe à tous les états avec cette douce éloquence qu'elle ſeule peut produire ; elle dit au militaire livré par état au chaos du monde : « Réuniſſez vos forces » pour vous arracher au preſtige qui vous y » abuſe ; ayez recours à moi, vous me trou» verez compatiſſante ; les principes de ma mo» rale eſſaieront de vous diſtraire ; peut-être en » goûterez-vous la pureté : ils vous diront que » vous ne pouvez être bon pere, bon ami, bon » citoyen, tant que vous négligerez de cultiver » les talens dont la nature aura pu vous douer. » Quoique vous ne faſſiez qu'un point relative» ment à tout ce qui exiſte, ce point n'a pas » été placé en vain, & eſt néceſſaire à l'harmonie » générale : un génie heureux peut, dans votre » état, plus que dans tout autre, décider pour » pluſieurs ſiecles du malheur ou du bonheur » d'un Empire. Villars, le héros de la France, » a fixé celui de tous ceux qui vous intéreſſent. » Comme il y a beaucoup plus de bras que » d'eſprits éclairés, la patrie réclame plus parti» culierement les uns que les autres, & votre » honneur doit lui garantir la totalité du ſacri» fice.

» C'eſt à ce ſeul titre que je me charge de

» vous rendre heureux ; l'âge, vos bleſſures » même m'en faciliteront les moyens : vous » vous plairez avec moi, puiſque je vous rap- » pellerai ſouvent que votre vie a été utile ſur » la terre. Les cheveux blancs ne vous ſurpren- » dront point au berceau ; vous aurez réelle- » ment vécu, & les remords ne rendront point » affreux le moment où vous ceſſerez de vivre ».

Tel eſt à peu près le langage de l'ame ; tels ſont les ſecours & les moyens qu'elle ſe plaît à prodiguer. Ne pourroit-on pas comparer un militaire à ce vaiſſeau de haut-bord qui, fier de tous ſes bronzes, fend les mers pour aſſurer la tranquillité publique ; de retour au port, il a beſoin de s'y radouber. La ſolitude eſt le port pour le militaire ; c'eſt dans ſon ſein qu'il doit acquérir de nouvelles forces, & ranimer cette activité que trop de mouvemens ont ſouvent épuiſée.

ART. II. ÉDUCATION NATIONALE.

A MESURE que les années éclairoient ma foible intelligence, mon ame paroiſſoit s'aggrandir, & fiere d'embraſſer un plus vaſte horiſon, les nouveaux objets qu'elle apercevoit, elle les employoit tous à l'utilité générale ;

pour y réuſſir plus aiſément, il falloit m'arracher aux preſtiges des ſens, fuir dans l'âge où tout attire, où tout eſt neuf, où le mouvement eſt ſi impérieux ; il falloit fuir pour me fixer, & tromper cette même activité, en la tournant ſur des recherches d'une antiquité froide que l'on goûte rarement à dix-huit ans. Enfin j'oubliai mon âge & l'uſage ; je lus & je contractai l'habitude difficile d'analyſer & de méditer ſur ce qui s'étoit paſſé de relatif aux différens Empires qui ont précédé notre Monarchie.

Après avoir ſuivi leur marche & les avoir vu céder à cette loi redoutable, *la deſtruction*, je vérifiai que leur durée plus ou moins longue avoit toujours dépendu de leur adminiſtration, plus ou moins ſage ; mais quelle vaſte carriere je vais ouvrir ? Que d'obſervations, que de différens ſyſtêmes, le ſeul mot *adminiſtration*, ne va-t-il pas faire éclôre ? Quelle foule d'idées ne va-t-il pas éveiller ? Depuis des ſiecles, l'on prétend & l'on croit s'en occuper ; il a paru des tas de volumes qui n'ont rien fixé d'heureux, puiſque l'on n'a pas enviſagé cet objet ſous le point de vue où il devoit l'être ; c'étoit la ſuperbe Jéruſalem que l'on élevoit avec ſécurité ſur des nuages.

Il falloit commencer par convenir du caractere national, s'entendre enſuite ſur le gou-

vernement monarchique, & fixer ſur-tout aux mots un ſens auſſi pur qu'invariable : c'étoit-là la ſeule baſe ſur laquelle on devoit bâtir l'édifice politique, la ſeule qui pût en aſſurer la durée.

Dans les Articles qui vont ſuivre, j'ait fait reſſortir le vrai caractere national ; j'ai indiqué les moyens d'en tirer parti ; dans celui-ci, je vais rapprocher mes idées & tâcher de les contenir dans le cadre étroit qui eſt, comme les autres, deſtiné particulierement au militaire. Si elles ſont jugées vraies, elles pourront produire pluſieurs volumes utiles : j'ai tort, il n'en faut point ; une fois ſenties, adoptées, c'eſt au Miniſtere ſeule à les étendre & à les faire germer.

Ce qui m'a toujours ſurpris, c'eſt que les hommes nés pour conduire les autres, ont preſque tous dédaigné les leçons majeſtueuſes que la nature s'eſt plu à leur donner : en effet levons les yeux au Ciel ; nous y trouverons le code de notre adminiſtration, gravé de tout tems par le doigt du Créateur ; c'eſt de cette voûte ſublime que nous tiendrons les vérités premieres : les quatre ſaiſons qui s'y ſuccedent avec une exactitude inaltérable, en nous tranquilliſant ſur la néceſſité des viciſſitudes, nous apprendront à juger notre état, à calculer nos périodes, à nous prémunir contre le cercle qu'elles parcourent ; en un mot, à nous ſervir de notre automne

pour paſſer moins rigoureuſement l'hiver, & de l'hiver pour nous préparer à recevoir les nouvelles influences du printems; nous y admirerons cet aſtre lumineux auprès duquel tous les autres gravitent; c'eſt ſur eux que ſes premiers faiſceaux ſe répandent, pour delà ſe réfléchir ſur les plus petites parties qui les conſtituent: cet océan de lumiere eſt l'emblême du chef d'une monarchie; c'eſt de lui de qui tout émane; ſes loix ſont les rayons qui nous vivifient; ils paſſent d'abord par les Miniſtres & les Grands du Royaume, qui les réfléchiſſent enſuite avec plus ou moins d'énergie ſur tous les individus qui conſtituent l'Etat.

Cette vérité n'eſt pas nouvelle; aucune ne l'eſt puiſqu'elles ſont éternelles; mais l'a-t-on aſſez ſentie? l'a-t-on toujours eu préſente? en a-t-on ſuffiſamment fait l'application? Il paroît prouvé, comme je l'ai dit, que chaque peuple a ſon caractere primitif & particulier. C'eſt une erreur qui a ſouvent été funeſte à la France, d'imaginer que l'Adminiſtration puiſſe le changer: elle peut à la vérité le traveſtir, mais il ſe conſerve toujours le même; de ſon déguiſement naît la fauſſeté & tous les maux qui en dérivent; alors tout eſt rétreci, tout eſt obſtrué; il n'y a plus d'élans généreux, aucune vertu brillante; l'abâtardiſſement général eſt l'état néceſſaire de

cet affaiſſement deſtructeur : la nation eſt alors comme ce ſol heureux que l'on n'analyſe pas avant de le cultiver ; les labours, les engrais mal conçus, le détériorent ; & les grains qu'on y répand, y germent rarement, ou n'y produiſent que de l'herbe.

L'adminiſtration au contraire établie ſur le caractere connu & démontré, développe, aggrandit chaque ſujet ; elle lui donne du reſſort, le fortifie, & le porte naturellement aux actions du plus grand éclat.

C'eſt dans ces momens de lumiere, qu'une nation s'éleve & étonne toutes les autres : la victoire couronne au dehors ſes entrepriſes, & il naît dans ſon ſein des hommes dignes de les chanter & de les faire admirer de la poſtérité la plus reculée.

Il ſeroit donc abſolument néceſſaire de poſer les principes conſtitutifs de la morale de l'Etat, de la rendre pure, par conſéquent dégagée de la plus légere interprétation vicieuſe : il faudroit enſuite la faire circuler dans tous les cœurs par le ſecours d'une éducation nationale. Le plan de cette éducation ſeroit formé par ces hommes rares qui ont ſçu ajouter aux premiers bienfaits de la nature, la culture de leur génie & celle de leur cœur ; ce ſublime travail une fois achevé, ſeroit

ſcruté dans une aſſemblée des principaux du Royaume, à laquelle le Roi préſidant, donneroit la ſanction publique.

Le plan arrêté deviendroit immuable, & reſteroit dépoſé dans le lieu où s'aſſembleroit un tribunal que l'on créeroit pour veiller à ſon exécution ; ce ſeroit ce tribunal qui, après un examen auſtere, choiſiroit les inſtitutions publiques, & leur traceroit les méthodes à ſuivre ; les châtimens les plus intimidans ſuivroient les moindres tranſgreſſions.

Le tribunal nommeroit dans ſes membres des obſervateurs qui iroient alternativement aux léçons s'aſſurer de l'exactitude des maîtres. Quant aux ſoins, quant à l'éducation paternelle, comme le Souverain diſpenſateur des graces n'en accorderoit qu'à ceux qui uniroient aux principes reçus des talens & des qualités éminentes, il eſt ſûr que la tendreſſe paternelle ſe conformeroit bientôt à la ſageſſe de ces vues politiques.

Tous les vingt-cinq ans, il ſe tiendroit une aſſemblée nationale dans laquelle le thermometre de la raiſon ſerviroit à calculer la dégradation néceſſaire, à rajeunir les ſoins comme à réchauffer le zele.

Tous les obſervateurs & ceux des inſtituteurs publics dont les notes avantageuſes auroient été

dépoſées au tribunal, y propoſeroient les obſervations que l'expérience auroit pu leur ſuggérer au profit de l'adminiſtration.

Voilà le court ſommaire de mes idées ſur ce qui concerne le gros de l'arbre politique ; paſſons à la branche qui intéreſſe le militaire : la ſeve y circulant avec pureté juſques dans les moindres ramifications, chaque partie conſtituante ſe trouveroit également diſpoſée aux différens objets qui, malgré leur variété, doivent concourir à l'accord général ; c'eſt en muſique la baſe fondamentale de Rameau, à laquelle les élans harmoniques qui paroiſſent le plus s'en éloigner, ſe réuniſſent cependant après avoir parcouru toutes les modulations poſſibles, parce qu'elle eſt dans ce genre un des premiers principes dont la vérité entraîne malgré les écarts que l'on voudroit ſe permettre.

Chaque ſujet bien diſpoſé par l'éducation nationale, en entrant dans le militaire y retrouveroit les mêmes principes ; il ne ſeroit plus queſtion que de concourir en raiſon du grade, à les étendre & à les fortifier dans cette claſſe d'hommes ſubordonnés dont l'éducation a dû être négligée.

La diſtribution admirable des troupes, leur ordre ſimple & facile ; en un mot, ces diviſions que nous devons à M. le Comte de Saint-

Germain, en facilitant l'uniformité de leur inſtruction, l'accélération de leurs mouvemens contriburoient encore à propager & à fortifier mes principes.

Je m'attends biens à les voir traiter de rêveries platoniciennes ; peut-être même m'honorera-t-on d'une chape à côté de l'Abbé de Saint-Pierre ; peut-être me traitera-t-on encore plus mal ; qu'y faire ? C'eſt la deſtinée de tous ceux qui ont oſé annoncer des vérités nouvelles ; ma ſeule conſolation ſera d'avoir ſuivi de très-loin les *Leibnitz*, les *Mallebranche*, les *Sanctorius*, les *Hervé*, & quelqu'autres qui, voués dans différens genres au bonheur général, ſe ſont peu occupés d'une ingratitude qui ne pouvoit être que momentanée.

Je perſiſte donc, & je dis que l'avantage ne pouvant jamais naître que du bonheur de chaque particulier, il devroit exiſter dans le militaire, plus que dans tout autre état, un tribunal ſouverain qui aſſurât à chaque ſujet le but de ſes ſacrifices ; oui, plus que dans tout autre état, parce que les avances y étant plus grandes, il ne peut y avoir que la conſidération publique & continuelle qui puiſſe les balancer.

Le tribunal ſeroit compoſé de trois Maréchaux de France, de quatre Lieutenans-Généraux, de ſix Maréchaux de Camp, & de huit Commiſ-

ſaires

faires-Rapporteurs qui seroient choisis dans ces hommes de lettres qui joignent à des lumieres brillantes, un sens droit & sur-tout un cœur incorruptible.

Ce seroit à ce Tribunal que tous les projets, les nouveautés, les changemens seroient envoyés pour y être analysés, balancés, avant d'être portés au pied du trône pour être admis ou rejettés.

Tous les Chefs de divisions continueroient à rendre compte au Ministre des détails de leur corps; mais chaque Officier qui se trouveroit léſé en son honneur ou en son état, pourroit, depuis le Colonel jusqu'au dernier Sous-Lieutenant, s'adresser directement aux Commissaires qui en feroient le rapport au Tribunal, avec cette clause toutesfois, que les Lieutenans & Sous-Lieutenans ne pourroient faire parvenir leurs Mémoires, que par la voie de leur Capitaine qui, dans tous les cas, les apostilleroient.

Ce que l'on nomme travaux analogues au métier, seroit également remis au Tribunal pour y être apprécié concurremment; celui qui seroit jugé renfermer le plus d'idées utiles, vaudroit à l'Officier à la fin de l'année, une marque distinctive.

Le luxe enfin banni des troupes, la Noblesse

ſeule pourroit y entrer ; chaque ſujet ſeroit donc tenu de faire des preuves devant ſon Colonel qui en répondroit au Tribunal, à concurrence égale pour les premiers emplois : ceux dont les peres auroient le plus mérité par leurs ſervices, auroient la préférence.

Tout Officier retiré avec la croix, dont la conduite n'auroit pas l'honnêteté analogue à cet Ordre, ou qui ſe voueroit à des fonctions faites pour le dégrader, ſeroit appellé au Tribunal ; & ſon procès inſtruit, il ſeroit renvoyé, ſans diſtinction militaire, aux occupations que ſes nouveaux goûts lui auroient fait perdre. A l'article 15 je parle de cet Ordre reſpectable auquel toute la Nobleſſe fait les plus grands ſacrifices, uniquement parce qu'il eſt le ſigne du ſentiment qui l'anime, l'*honneur* ; combien ſeroit-il donc dangéreux de donner la plus légere atteinte à la précieuſe opinion qui l'a conſacré ? C'eſt l'Arche de l'ancienne loi, à laquelle on ne pouvoit toucher d'une main profane ſans être frappé de mort.

Cet Ordre ne ſeroit donc accordé qu'à ceux dont les corps affrontent les batteries de l'ennemi. Aucun grade ne devroit en outre en avancer la jouiſſance : il eſt affligeant pour un vieux Militaire qui, pendant dix ans, a eu un jeune homme à ſes ordres, de le voir décoré

avant lui, parce qu'il aura ſçu obtenir un grade.

C'eſt un vice qu'une grace en néceſſite une autre, ſur-tout quand la derniere eſt faite pour mortifier un grand nombre de ſerviteurs honnêtes qui ont la même naiſſance, beaucoup plus de ſervice, & ſouvent plus de talens.

Revenons à notre Tribunal : nous étions dans ſon reſſort : puiſque cette digreſſion eſt auſſi juſte qu'elle eſt importante, tout ce qui ſeroit délit, récrimination quelconque, obſervation, peine capitale, y ſeroit porté pour y être fait droit.

Le Miniſtre conſerveroit la partie la plus faite pour intéreſſer une ame ſenſible & honnête, celle de faire indiquer par le Souverain les promotions & d'en obtenir les graces : les jouiſſances de ſon miniſtere ſeroient pures, puiſqu'il n'infligeroit jamais de peines.

Je crois bien que les ambitieux & les petits protégés ſe récrieront contre la poſſibilité d'exécuter un pareil plan. Comment, diront-ils, imaginer refondre tout le corps militaire, donner aux idées une direction auſſi oppoſée, enlever, pour ainſi dire, l'homme à lui-même, l'éclairer & lui démontrer le néant de ſes vieilles opinions ? Comment oſer l'humilier, en lui prouvant qu'il s'eſt conſtamment ignoré, puiſqu'il

n'a pas ſçu faire uſage de cette intelligence dont la Divinité l'avoit doué de préférence ?

Comment un Souverain dont le regne eſt toujours ſi court, oſera-t-il entamer un travail auſſi compliqué, d'une confection auſſi longue ? Nous avons preſque toujours vu échouer ces hommes ſupérieurs & bienfaiſans, qui ont voulu tenter les refontes les plus eſſentielles au rétabliſſement du bien général. Tout va, dira-t-on, tout va : le mieux eſt ſouvent le contraire du bien. Pourquoi riſquer ſur la foi d'une nouvelle idée de tout bouleverſer ? Les têtes ſont-elles diſpoſées ? Le tems eſt-il opportun ? Quand il le ſeroit, nous exécutons peu dans notre chere patrie : les Ordonnances y ſont comme la Bulle en Eſpagne ; on les reſpecte beaucoup, & on les oublie de même ; ſi par fois on ſe les rappelle, c'eſt pour les commenter ſi inſidieuſement, les appliquer ſi arbitrairement, qu'il ſeroit peut-être moins dangereux de n'en jamais promulguer. En Adminiſtration, comme en Phyſique, quelque partie foibliſſant, la deſtruction totale s'annonce & elle finit très-promptement. Qui oſeroit donc entreprendre ſous ce Ciel calme une beſogne auſſi orageuſe ? --- Moi, leur répondrai-je ; moi, ſi la Divinité eût ajouté à mon ame paſſionnée le pouvoir néceſ-

faire : il n'eſt point ici queſtion d'une réforme d'argent qui porte ſur la partie puiſſante de l'Etat, pour réfléchir enſuite au bénéfice du peuple qui le conſtitue ; il n'eſt pas queſtion d'une opération lente à produire, & qui néceſſite dix années d'une privative perſévérance. L'Edit d'un projet auſſi vrai, auſſi ſimple, trouveroit ſon préambule dans le cœur de tous les François, puiſque ſon exécution y porteroit le bonheur. Tous les tems par conſéquent y ſeroient propres ; le mieux ſeroit amené naturellement par le bien ; & comme la Nature ſeroit elle-même le principe de cet ouvrage, elle le défendroit contre le pouvoir des tems, & l'ameneroit à cette ſublime perfection que l'on ne peut attendre que d'elle ſeule.

Il a paru, il eſt vrai, des hommes qui méritoient la confiance & la vénération publique ; leurs intentions étoient pures ; ils annonçoient de grandes vues. Cela ſuffiſoit-il ? Pluſieurs guidés par les mouvemens d'un cœur honnête, ſe ſont livrés à une imagination ardente qui leur a fourni d'excellens ſyſtêmes ; ils ont obtenu une portion d'autorité ; mais ne l'auroient-ils pas jugée, comme quelques Rois Negres jugent la leur : auſſi ſe ſont-ils bientôt apperçus que pour tirer parti de ſes idées, il faut un pouvoir réel, abſolu ; qu'il faut connoître à fond le

caractere particulier de ſa nation ; toutes les différentes modifications que peut éprouver le cœur des hommes qui nous entourent ; ce qu'ils peuvent tenter, ſe promettre ; qu'il faut, en les puiſant même au ſein de la Nature, les approprier à la ſituation momentanée des eſprits ; uſer ſurtout de beaucoup de patience, & ne vouloir jamais faire plus qu'elle, qui met quarante ans à former un homme ordinaire, & des ſiecles à produire un Monteſquieu.

ART. III. ÉDUCATION MILITAIRE.

L'ON ſe plaint de la rareté des hommes célebres qui exiſtent dans tous les états ; plus je lis dans le grand livre de la Nature, plus je m'apperçois que nous avons tort, & que nous ſommes des ingrats envers elle ; j'y vois qu'elle a mis dans l'homme les premiers principes propres à chaque choſe ; qu'elle l'a doué en même tems, & ſupérieurement à tous les animaux, de cet inſtinct qui ſoumet tout à ſa volonté d'une maniere plus ou moins utile. Il eſt donc évident qu'il n'y a que ſa pareſſe & ſa ſeule ignorance qui le privent de tous les avantages qu'il entrevoit & qu'il regrette : le champ le plus fertile a beſoin de culture ; il le ſait ; malgré cela il voudroit

recueillir ſans vouloir faire à propos les premieres avances.

Jettons un inſtant les yeux ſur la ſurface de la terre : dans un eſpace très-borné nous y trouverons cent plantes différentes, auxquelles elle fournit avec autant de profuſion, que de variété, les ſucs analogues à chaque eſpece ; toutes ont leur utilité : il ne s'agit plus que de les diſtinguer & de les amener, avec le ſecours de l'art, à ce point néceſſaire qui remplit le vœu de la Nature.

Allons plus avant ; pénétrons dans ſon ſein : nous y trouverons ſous des enveloppes également dures & brutes le fer, ce minéral précieux qui fait naître l'abondance ; & le diamant, cette pétrification éblouiſſante qui nous aide à en jouir. Que de fatigues pour arracher ces productions des entrailles où elles ont végété ! quels différens intermedes n'eſt-on pas obligé d'employer pour les dégager de leurs parties hétérogènes ! quel travail ! quelles combinaiſons n'exige pas ce dernier degré d'utilité ou d'agrément que le Cultivateur & l'Artiſte également deſirent ! que de dangers à affronter ! que de machines différentes pour les y amener !

Parcourons le genre animal : quelles avances l'homme n'a-t-il pas faites ! combien de ſoins ne

s'eſt-il pas donnés ! que de recherches ! quels frais d'idées ! quelle vaſte & ſublime carriere ne s'eſt-il pas ouverte ! Je l'y vois entrer ſoutenu de ſon génie pour ſoumettre par l'analyſe, à ſes beſoins ou à ſon agrément, ces milliers d'êtres différens qui reſpirent dans les quatre élémens. Arrêtons-nous à une ſeule eſpece : celle des chevaux ſe préſente, & je la ſuis, gliſſant légérement ſur les détails que tout le monde connoît. Par exemple, qu'il en eſt d'épais dont l'éducation exige la main la plus ferme, & qui ne peuvent devenir utiles, qu'autant que l'on proportionne le joug à la conſtante inflexibilité de leur maſſe ; qu'il en eſt d'autres plus ſouples, plus dociles, qu'une rêne dirige & que du moindre appel on excite ! Voyons le cheval que l'on deſtine à la guerre ; il faut qu'on lui ait reconnu un caractere froid, intrépide, & tel qu'il puiſſe être porté à l'effervescence la plus grande. Cet animal bien aſſoupli, docile aux aides les plus fines, peut être alors regardé comme ſûr & utile ; mais que d'art n'a-t-il pas fallu employer pour l'amener à ce point de perfection ! l'Ecuyer a dû étudier à fond ſon inſtinct, dirai-je ſon caractere ; diſtinguer ſa conſtruction, ſa force, ſa ſenſibilité phyſique, & y proportionner ſes leçons.

Arrivons à l'être le moins imparfait : l'homme ! il

Que n'aurois-je pas à dire ſur le peu de ſoin, le peu d'attention, que l'ignorance, la perfide tendreſſe, la honteuſe diſſipation des parens apportent à la prétendue éducation de leurs malheureux enfans ? Quel tableau effrayant à crayonner que celui où je détaillerois les inſtans ineſtimables que l'on fait perdre aux jeunes gens ſous la férule d'hommes mercénaires qui n'ont ni connoiſſances, ni talens, ni élévation ; qui manquent par conſéquent de goût pour cette occupation précieuſe d'où dépend le bonheur de la ſociété, comme la ſûreté des Empires ! Non : la plume m'échappe au moment où je voudrois demander qui, du jeune homme ou du cheval que l'on deſtine à la guerre, reçoit, en général, l'éducation la plus analogue à ſa nature, & la mieux ſuivie ?

L'homme, ainſi que tout ce qui exiſte ſur la terre, eſt aſſujetti à cette loi auſſi dure qu'irrévocable ; il croît, meurit & dépérit. Les trois époques qui compoſent ſa courte durée, ſont marquées de vingt-cinq ans en vingt-cinq ans. Je prends mon éleve à huit, qui eſt l'âge où l'ame commence à ſe développer, & où les idées s'annonçent. C'eſt alors qu'il faudra le ſuivre & l'étudier, même dans les choſes qui pourroient paroître indifférentes. Rien ne l'eſt : il ſera eſſentiel de ployer, d'adoucir ſon

naiſſant caractere & de le former à la contrariété & à la patience. Il en faut prodigieuſement, quand on veut rendre les hommes utiles, heureux, & le devenir ſoi-même. Les moyens, vis-à-vis des jeunes gens, doivent être variés & modifiés à l'infini. Leur foibleſſe plus ou moins grande, leur ſenſibilité, leurs penchans plus ou moins impérieux, leur genre d'intelligence, l'eſpece des objets qui les attache; tout prouve que, ſi le but de l'éducation générale eſt le même, les procédés qui y conduiſent, doivent être abſolumens différens. C'eſt ce qui fait que dans les établiſſemens qui paroiſſent les plus propres à cette éducation, ſur cent ſujets qui en ſortent, il n'y en a pas ſouvent deux qui aient été bien élevés.

Si dans le chaos & le nombre des petites fantaiſies de l'éleve, on voit dominer celle des armes, que l'on s'en ſoit bien aſſuré par toutes ces recherches ingénieuſes qu'il ſeroit ridicule de vouloir enſeigner; il faut alors y ployer adroitement la foibleſſe de ſes idées, & y former ſi inſenſiblement ſon jeune cœur, qu'il puiſſe toujours croire n'avoir pris ce parti que de lui-même.

Le goût eſt enfin décidé; l'état eſt indiqué; il eſt choiſi: auſſi-tôt tous les travaux analogues à l'eſprit & au corps doivent commencer.

J'entends par les travaux de l'eſprit, outre les ſciences qui ſont relatives à l'état, les connoiſſances qui concernent le cœur de l'homme, ſes goûts, ſes penchans, ſes foibleſſes, la mobilité de ſes idées, la ſuite néceſſairement variée de ſes fantaiſies, le principe de ſes jugemens, la cauſe innée de ſes actions, les variétés qu'elles doivent éprouver dans telle ou telle autre circonſtance, les moyens infinis de faire naître, de fortifier telle vertu, d'adoucir, d'enchaîner tel vice; dirai-je plus, de lui donner une direction utile; j'entends, ſur-tout, la connoiſſance profonde de ce génie, de ce caractere primitif qui, tel qu'un inſtrument bien organiſé, produit ſous telle ou telle autre main des effets plus ou moins admirables.

Pour ce qui concerne les travaux du corps, tout le monde les connoît, mais peu d'hommes ſavent les rendre utiles. Si l'Eleve ſe préſente à tout de bonne grace, qu'il s'y livre même avec ardeur, rien de mieux; mais c'eſt à cette ardeur qu'il faut bien prendre garde. Il faut conſulter ſa force, ſa tournure, lui permettre ces exercices avec circonſpection, & toujours les faire ceſſer, non ſeulement avant qu'il s'en dégoûte, mais même avant qu'ils lui deviennent indifférens. L'on doit être auſſi attentif ſur les appetits de l'eſprit; ils ne ſe conſervent & ne s'augmentent que par une

ingénieuſe économie ; c'eſt cette balance (ſi j'oſe le dire) que je recommande particuliere-ment au Mentor de mon Eleve, dont il portera toute l'activité ſur la partie du Militaire que ſon génie lui aura fait préférer, le laiſſant refroidir inſenſiblement ſur toutes les autres. L'homme qui, dans un état auſſi étendu, auſſi varié, pré-tend à l'univerſalité des connoiſſances, eſt, à coup ſûr, un être fort médiocre qu'une ſotte vanité prédomine.

L'Eleve ſe préſentant à vingt ans pour entrer dans un Corps, y ſubiroit devant ſon Chef un rigide examen, non ſeulement ſur les moyens les plus ſimples, par conſéquent les plus prompts & les plus vrais de mettre en mouvement, ſous toutes les formes poſſibles, cet aſſemblage d'hommes vus comme machines ; mais principa-lement ſur la néceſſité de les ſortir de cette claſſe humiliante pour les animer de cet eſprit, de ce courage qui a ſa ſource dans l'honneur, & qui ne peut exiſter ſans une liberté raiſonnée.

Il eſt, je crois, inutile d'avouer que je ne deſirerois pas que l'on remplît la tête de mon Eleve de quantité de riens prétendus agréa-bles, de toutes ces connoiſſances crues néceſ-ſaires, qui le diſtrairoient de l'objet eſſentiel, qui eſt ſon métier. Comme beaucoup de choſes y ont rapport, il ſeroit à deſirer qu'à chaque

inſtant on l'amenât à faire de lui-même quelques remarques intéreſſantes, quelques applications neuves. Son intelligence ne doit être occupée qu'à les étendre & à les perfectionner. Quel eſt l'homme qui réuſſit le mieux ? C'eſt celui qui ne voit que ſon état, & qui ne s'occupe de tout ce qui exiſte, que pour y plier les objets qui peuvent lui être relatifs. Nos grands Hommes, laiſſons ceux de l'antiquité, nos grands Hommes ſous Henri IV, loin d'avoir perdu le tems le plus précieux de leur jeuneſſe à étudier la Mithologie, le Latin & le Grec, ne ſavoient pas même lire. Le Connétable de Montmorency mourut à ſoixante dix-neuf ans, ſans avoir ſçu former une lettre ; mais il ſavoit gagner des batailles, aimer ſon Roi, ſa patrie. L'honneur étoit ſon code, & il le trouvoit toujours dans le cœur du Soldat : auſſi le bon Henri diſoit-il ſouvent « il n'y a rien que » je ne puiſſe entreprendre avec mon compere » le Connétable qui ne ſait pas lire, & Sillery » mon Chancelier qui ne ſait pas le Latin ».

Encore un mot ſur cet objet eſſentiel qui eſt l'éducation. Il eſt ſûr que ſi l'on veut travailler de bonne foi à donner de vrais Sujets à l'Etat, que ſi les parens ceſſent enfin d'abandonner leurs enfans à ces vils Inſtituteurs qui ont toujours ordre de les élever d'une maniere analogue à la

pente momentanée des idées ; il eſt ſûr qu'ils n'ont point d'autre parti à prendre que de ſe charger eux-mêmes de l'emploi le plus reſpectable que la Nature ait pu leur donner, celui de les élever : il n'y a qu'eux qui puiſſent les connoître à fond, & s'y intéreſſer aſſez pour les ſuivre ſéparément dans tous les détails qu'il eſt très-néceſſaire de ne pas laiſſer échapper. Il faut ſur-tout qu'ils partent toujours de ce grand principe, l'honneur, qui eſt la ſeule baſe du caractere national. Je ſens qu'il eſt des tems où les idées perverties & enchaînées par mille conſidérations particulieres, laiſſent peu de force, de courage, même aux hommes iſolés, qui entrevoient encore la néceſſité d'une refonte générale ; je ſens qu'elle eſt fort difficile à eſpérer, ſans le ſecours, ſans l'impulſion de cet enthouſiaſme de vertu & de gloire qui, échauffant nos têtes, leur donne des idées plus ou moins fécondes ; je ſens cela auſſi bien qu'un autre ; mais je ſais auſſi qu'il eſt de bons Citoyens & de bons François qui regrettent encore les mœurs, les principes qui ont valu à leur patrie les *Bayard*, les *Faber*, les *Leſdiguieres*, les *Dugueſclin*. Je ſais que ces vertueux Citoyens prendront ſur eux d'élever leurs enfans d'une maniere oppoſée à nos ſyſtêmes, à notre dangereuſe Philoſophie ; je ſais que s'ils ne pou-

voient pas eſpérer jouir eux-mêmes de tout le prix de leur courage, ils emporteront au moins au tombeau cette divine & inaltérable jouiſſance, la certitude d'avoir tracé le chemin qui mène au bonheur général (*a*).

Il réſulte de cet article, que ſi, malgré les ſecours d'une éducation appropriée au Militaire, il ſe préſentoit pour entrer dans les régimens de ces ſujets épais auxquels la nature n'a accordé que l'inſtinct & du courage (*b*), l'examen les feroit connoître des Chefs, & mettre à leur place. Les talens ſeroient moins étouffés dans la foule; l'on en détermineroit le genre, la force; l'on pourroit les fortifier, les étendre; & les hommes vraiment utiles ſeroient beaucoup moins rares.

J'ai toujours été ſurpris qu'un Chef de corps n'exigeât pas plus d'un Baron qui entroit au ſervice, que de ſon Vaſſal qui s'étoit engagé la veille. On les met actuellement tous les deux à la même Ecole; cela ſuffit-il?

(*a*) Les François ſont vifs, très-paſſionnés pour le plaiſir & pour la gloire: en conſéquence ils préferent les moyens les plus prompts qui peuvent les leur procurer. La guerre a cela de plus ſéduiſant pour eux, qu'elle met plus près d'eux les honneurs, la conſidération & tous les agrémens qui en dérivent.

Tacite l'avoit de même obſervé; il dit:

« Le repos eſt pour eux un état violent, ils ſoupirent

» ſans ceſſe après la guerre, & comme ils s'y font » un nom en très-peu de tems, ils aiment mieux » combattre que labourer ».

(*b*) L'on a dit avec raiſon, que la guerre étoit un art pour les hommes ordinaires, & une ſcience pour les hommes ſupérieurs ; combien y en a-t-il pour qui elle n'eſt qu'un métier ?

ART. IV. ÉMULATION.

SI l'émulation n'eſt pas la ſource des faveurs & des graces, tout s'abâtardit, & mille maux naiſſent d'un principe qui devoit produire les effets les plus heureux. C'eſt ainſi qu'une ſource pure qu'on arrête dans ſon cours, ne forme bientôt plus qu'un marais fœtide où il ne croît que des joncs & des plantes malfaiſantes.

Je diſtribue le Militaire en trois claſſes : je place ſans contredit dans la premiere ceux qui, guidés par le point d'honneur général, joignent à un ſentiment plus épuré, ce génie vaſte & lumineux qui les ſort de la foule, pour achever avec gloire les plus grandes entrepriſes. Tamerlan étoit de cette trempe rare. Quand il entreprit de planter ſes drapeaux ſur les remparts de Smyrne, contre leſquels les forces de l'Orient venoient de ſe briſer, il ſentoit toute la difficulté de ſon entrepriſe ; mais ſupérieur à tous les obſtacles, il commande à la mer, il comble les abîmes,

abîmes, enchaîne les flottes Européennes, & prouve à l'Univers étonné, que rien n'eſt impoſſible au grand Homme.

Je place dans la ſeconde claſſe ceux qui, avec le même fonds d'honneur, n'ont pas les mêmes reſſources dans l'eſprit; ceux dont les idées ſont moins nettes; qui, plus timides, n'oſent pas s'écarter de ce que le vulgaire nomme ſageſſe; qui font le bien ſans examiner le mieux; qui ont un caractere trop général, les mœurs de tout le monde; ceux qui, pouſſés par les circonſtances, tentent cependant quelquefois une entrepriſe utile, mais qui l'abandonnent à moitié, faute de reſſources pour la conduire à ſa perfection.

Je place dans la troiſieme ceux qui, avec de l'honneur, conduits par l'inſtinct, ne s'écartent jamais du ſentier dangereux de la routine où ils ſe preſſent avec la multitude; qui, victimes, d'une gauche imitation, végetent en murmurant quelquefois contre l'influence de leur étoile.

Les hommes qui compoſent la premiere claſſe, ſont d'une ſociété froide, mais ſûre; conſtamment occupés de leur état, des moyens de s'y rendre utiles dans le ſilence de leur retraite, ils calculent, comparent, créent, pour ainſi dire, des circonſtances, des haſards, pour être toujours

au-deſſus des événemens qui pourroient ſe préſenter à l'armée. Ils rentrent enſuite en eux-mêmes ; ils analyſent les mouvemens de leur ame, & ils en font des applications eſſentielles. Jamais oiſifs, ils ne rendent de devoirs, que ceux que le prétendu bien du ſervice attache indiſpenſablement à la ſupériorité du grade. On les juge peu aimables, parce que leur cœur eſt vrai, inflexible, & qu'il ne ſe développe agréablement que dans le petit cercle d'hommes qu'ils aiment & qu'ils eſtiment.

Non, ce n'eſt pas pour des créatures auſſi privilégiées que l'émulation paroît être faite ; leur exiſtence eſt trop pure, trop ſublime, pour qu'elle ait beſoin des moyens néceſſaires à la multitude.

Deſcendons à la ſeconde claſſe : en changeant l'objet d'émulation, cette multitude d'eſprits diſſipés ſera ramenée au véritable but de l'Art Militaire, à cette étude qui a beſoin d'être approfondie, & qui ne peut l'être au milieu des diſtractions d'une vie tumultueuſe & frivole : les jours paroîtront s'allonger, quand ils ſeront employés avec utilité ; les nuits ſeront réduites à la durée néceſſaire au ſommeil ; les toilettes, à la guerre, ſeront bornées aux ſoins de la propreté ; les ſoupers, moins brillans, ſe paſſeront en diſcuſ-

tions & non plus en ſaillies ; il y aura moins de nouvelles (*a*) dans la ville, moins d'adulateurs dans les antichambres ; mais il y aura plus d'acquis, plus de vertus, & plus de nerf dans tous les corps.

Arriverons-nous enfin à cette troiſieme claſſe qui, malheureuſement, n'eſt que trop nombreuſe. Le plus ou moins de mérite y dépend du plus ou moins d'exactitude à remplir des devoirs purement méchaniques. Chaque individu qui la compoſe, peut être ſuſceptible d'un genre particulier d'émulation ; elle doit donc leur frayer la route des récompenſes analogues & proportionnées à l'eſpece de ſervice qu'ils ſont en état de rendre. Tout ceci eſt fort bien dans la ſpéculation (m'objectera un merveilleux de ma ſeconde claſſe) ; mais qui me cautionnera mon avancement ? Il faut que dans l'incertitude du ſuccès, je ſacrifie à une vie retirée, à d'inſipides recherches, à des méditations ſombres, des heures riantes, des amuſemens délicieux, des paſſe-tems de ſociété, qui peuvent également me conduire à tout. Si l'on mérite moins dans la ſociété, que dans le cabinet, vous conviendrez que l'on obtient plus agréablement dans l'une que dans l'autre. La plus petite fantaiſie d'une jolie femme peut faire perdre bien des

veilles, & me condamner à feuilleter inutilement toute ma vie. L'on voit & l'on verra des choſes plus malheureuſes & beaucoup plus extraordinaires (lui répondrois-je) ; mais ſi vous ne penſez pas aſſez bien pour ſavoir faire vous-même votre bonheur, en étendant vos connoiſſances, dans un état embraſſé par amour pour votre Prince, Homme médiocre !.... ſoyez ſûr que vous ne ſerez qu'un mercénaire titré qu'il ſeroit fort dangereux d'employer. Pour conclure & éviter une foule de mauvaiſes objections, je dirai que pour que l'adminiſtration ſoit bonne, il faut qu'avec le ſecours de l'émulation, elle puiſſe développer chaque ſujet ; que, quand ils ſont tous connus à fond, qu'il faut en tirer le parti dont ils peuvent être ſuſceptibles (*b*), peut-être ſeroit-il eſſentiel que les Chefs réformaſſent en eux certaines foibleſſes qui tiennent de tout tems à l'humanité ; peut-être, ſeroit-il indiſpenſable de rendre tous les grades de chaque Corps électifs. J'ai traité à fonds dans un Ouvrage particulier, ce genre de promotion qui ne laiſſant rien à la cabale ni à l'arbitraire, aſſureroit aux talens & au ſeul mérite, le droit de porter chaque ſujet à tous les grades. L'émulation circuloit depuis le Commandant juſqu'au

dernier Factionnaire ; tous les talens étoient en vigueur & en action, & le mérite bien reconnu, fixeroit ſeul à chacun ſa vraie place. Je n'entrerai pas ici dans un plus grand détail ſur cette nouvelle promotion, qui n'eſt dans la claſſe des chimeres, que par les dangereuſes oppoſitions qu'un faux intérêt perſonnel pourroit mettre à ſon exécution ; je l'ai retournée dans tous les ſens, je l'ai enviſagée ſous tous les aſpects ; elle m'a paru la plus propre à faire naître & à entretenir l'émulation qui n'eſt qu'un mot très-vague, ſans la certitude du bien qu'elle doit procurer.

(*a*) Les bons Gaulois, nos aïeux, en faiſoient tout autant de cas que nous en faiſons ; voici ce qu'en dit Céſar au livre 4 de la Guerre des Gaules :

« Les Gaulois ſont légers, faciles à changer d'avis ; » ils ſont ſi curieux de nouvelles, qu'ils ont coutume » d'arrêter les Voyageurs, même malgré eux, pour » s'informer de ce qu'ils ſavent. Dans les Villes, le » Peuple environne les Marchands, leur demande d'où » ils viennent, ce qu'ils ont appris, & c'eſt ſur ces » bruits & ſur ces rapports qu'ils décident ſouvent les » affaires les plus importantes ; auſſi ne tardent-ils pas » à ſe repentir de s'être livrés à des bruits incertains, » la plupart accommodés à leur goût ».

(*b*) Le fameux Maréchal de Briſſac, celui qui conquit

pour Henri II, le Piémont & le Monférat; entretenoit à ſes gages, ſoixante braves ſcélérats qui avoient été condamnés à mort. Quand on lui demandoit pourquoi il gardoit chez lui ſi mauvaiſe compagnie, il diſoit : « J'en fais cas pour ménager quantité de gens » de bien; car au premier mot que je dis à ces mal» heureux, ils courent tête baiſſée à des dangers où » je me ferois conſcience d'en expoſer d'autres ».

ART. V. GOUT DE L'ÉTUDE.

DANS ce ſiecle de frivolité où tout eſt vernis & ſuperficie, & où l'eſprit trop léger ne fait que voltiger d'un objet à un autre ; dans ce ſiecle, dis-je, ſi fécond en petits dictionnaires qui ne laiſſent à une curioſité tiéde que la trace légere des ſciences les plus utiles à approfondir, peu d'hommes naiſſent avec aſſez de courage pour affronter le ridicule qu'une étude réfléchie pourroit entraîner avec elle. Nombre de puiſſans perſécuteurs vangent leur orgueilleuſe ignorance par le mépris qu'ils cherchent à jetter ſur le ſavoir ; on les craint à tel point, qu'il n'y a pas de jeunes ambitieux qui ne préféraſſent le titre d'étourdis & de téméraires, à celui de ſtudieux & d'hommes inſtruits. Ils ſont donc très-braves contre une batterie, très-aimables en ſociété ; mais une fauſſe terreur les ſaiſit, & ils redoutent plus le ridicule dans la paix, que les

ennemis dans la guerre ; l'Etat veut cependant que l'on s'éleve au-deſſus de cette crainte puſillanime & que l'on ne ménage rien pour le ſervir avec utilité. On ne le peut qu'en acquérant à fond la théorie de ce métier qui, de tous les tems, n'a été malheureuſement que trop néceſſaire (*a*). Sans la théorie, la pratique devient communément inutile. M. de Puiſégur a judicieuſement obſervé qu'après vingt campagnes, la plupart des Officiers n'avoient rien appris de leur métier, puiſqu'il n'y a dans une armée nombreuſe qu'environ quatre perſonnes qui connoiſſent les grands reſſorts de cette immenſe machine, & qui ſoient inſtruits du mouvement qu'eux ſeuls lui impriment.

(*a*) Depuis quelques années le goût de l'argent procure ici à nos obſervateurs un nouveau moyen de juger aſſez ſainement de nos mœurs, de nos plaiſirs & de nos idées. Dix Libraires offrent pour une même rétribution annuelle, un antidote diurne contre l'ennui public. D'après différens avis, je courus chez eux chercher quelques livres qui euſſent trait à mon métier ; mais quel fut mon étonnement & le leur, quand ils m'avouerent que j'étois le premier qu'un goût auſſi hétéroclite conduiſoit à leurs magaſins. Effectivement j'y trouvai un gros Abbé penché ſur une chaiſe, qui demandoit le ſopha ; une vieille qui feuilletoit Malle-branche en demandant un Locke ; un jeune homme qui cherchoit les mille & une faveurs, & un vieux Préſident qui crioit après le Mercure ; pour moi, preſque

honteux du contre-ſens que je faiſois dans cette bou-tique, je pris le parti de me taire & de la parcourir. J'y trouvai, il eſt vrai, Polybe iſolé dans un coin; & à peu de diſtance Céſar & Turenne qu'une araignée prenoit dans ſes filets; je les emportai chez moi, & ils m'y dirent « qu'il étoit on ne peut plus eſſentiel que » tous les Officiers, tant généraux que ſubalternes, » fuſſent profondément inſtruits de tout ce qui avoit » rapport à la guerre; que la pratique étoit impuiſſante » ſans la théorie qui doit lui ſervir de baſe; que le » Soldat devoit être ployé à toutes les combinaiſons » du mouvement, & qu'il n'y avoit que ſon entiere » confiance & ſon amour pour ſes chefs, qui pût le » mettre en action d'une maniere utile ».

Voici comme M. de Puiſégur s'explique ſur les obſtacles qui arrêtent les progrès de la théorie : « l'on » peut voir par les Livres que j'ai faits & dont j'ai » parlé, qui ſont la deſcription des campagnes de M. de » Luxembourg depuis 1690 juſqu'à 1694, qu'il y a » lon-tems que je me ſuis formé dans une partie des » principes dont il s'agit, & que j'aurois pu dès ce » tems-là les enſeigner; mais quand on eſt dans les » emplois inférieurs, & que l'on veut mettre au jour » les connoiſſances que l'on a acquiſes avec bien du » travail, l'on trouve parmi ſes ſupérieurs, nombre de » gens qui s'en offenſent. La modeſtie alors, & les » égards qu'on doit aux perſonnes de mérite, & élevées » en dignité, impoſent ſilence : ceux qui voudroient le » rompre, ne s'en trouvent pas bien, c'eſt ce que plu-» ſieurs ont éprouvé, & ce qui dégoûte les autres de » communiquer des lumieres qui pourroient être utiles.

» Il en réſulte que les anciens uſages ſubſiſtent tou-» jours, & que rien ne ſe perfectionne ».

ART. VI. NOUVEAUTÉS.

IL eſt dans l'ordre admirable de la Providence que l'homme tienne par l'habitude à ſes travaux & à ſes coutumes ; ſans cela tout ſeroit en confuſion, puiſque les choſes les plus faciles, les plus commodes ſeroient celles auxquelles chacun ſe porteroit excluſivement ; les hommes, même qui par état ſont obligés de s'arracher à cette loi générale, pour porter à telle ou telle autre nouveauté utile (*a*) ceux qui leur ſont ſubordonnés ; ces légiſlateurs, dis-je, conviendront eux-mêmes de cette force impérieuſe & inhérente à l'humanité. Solon la connoiſſoit ſi bien, qu'il ne demandoit aux Athéniens que d'obéir pendant dix ans à la police qu'il vouloit leur donner. Ce Philoſophe étoit très-ſûr que l'habitude donneroit à ſes loix toute la force dont elles pouvoient avoir beſoin ; il eſt donc fort peu d'hommes qui, animés d'un orgueil noble & éclairé, amis du vrai, puiſſent conſerver leur eſprit dans cet état de liberté qui y laiſſe l'entrée aux vérités nouvelles. Quel art, quelle fineſſe dans les moyens ! que de tems, que de tournures ne doit-on pas employer pour les faire prendre, ſur-tout dans

le Militaire ? Son extrême ſenſibilité eſt auſſi-tôt irritée, elle s'enflame, l'amour propre gémit & eſt humilié de ne les avoir pas ſaiſies, imaginées ; les choſes que l'on a toujours vues, toujours faites nous invitent, nous entraînent : de-là ce conflit malheureux entre la force de l'autorité & le pouvoir de l'habitude ; de-là le dégoût, le repentir, la crainte & le murmure. Les tempéramens violens, les eſprits de feu enviſagent ces changemens comme une vexation inique & tout oppoſée au traité qu'ils ont contracté ; ils ne balancent plus ; ils s'électriſent à l'envi, & un faux point d'honneur va les tyranniſer hors de leur patrie.

Les têtes plus froides ſouffrent en ſilence, & tirent contre des liens que la miſere & l'habitude ont rendus indiſpenſables. A l'égard des automates, ces momens de trouble ſont toujours leur triomphe, puiſque n'analyſant jamais rien, ils continuent à agir en automates. Je crois donc que quand il eſt queſtion de certains changemens (*b*), il faut, comme j'ai dit ci-deſſus, employer beaucoup de tems & de moyens, ſurtout quand il eſt queſtion de réſoudre l'homme moral, & de reployer l'homme phyſique. En un mot, le François ne devroit jamais être guéri (ſi j'oſe m'exprimer ainſi), que par la tranſpiration, c'eſt-à-dire, n'être amené à ce que l'on

deſire, que par les inſenſibles. C'eſt-là l'art ſuprême de l'adminiſtration. M. de Monteſquieu paroît être du même avis, quand il dit : « l'on » n'offenſe jamais plus les hommes, que lorſ- » qu'on choque leurs cérémonies & leurs uſages. » Chercher à les opprimer, c'eſt quelquefois une » preuve de l'eſtime que vous en faites ; cho- » quer leurs coutumes, c'eſt toujours une mar- » que de mépris ».

(*a*) Il ne ſuffit pas de vouloir changer pour faire mieux, il faut bien conſidérer auparavant, ſi le tems y eſt propre, ſi les perſonnes ſur qui doivent tomber les changemens en ſont ſuſceptibles ; s'ils le ſont, il faut calculer ſi l'on a aſſez de moyens pour vaincre leur réſiſtance, autrement la tolérance vaudroit cent fois mieux que le changement. Tibere ne voulut point entreprendre la réforme du luxe qui étoit exceſſif ; il craignit d'augmenter la haine que ſa rigueur lui avoit déjà attirée.

Dans un tems d'ignorance, l'on n'a aucun doute, même lorſqu'on fait les plus grands maux ; dans un tems de lumiere, l'on tremble encore, même lorſqu'on fait les plus grands biens ; on ſent les abus anciens, on en voit la correction, mais on voit encore les abus de la correction. On laiſſe le mal, ſi on craint le pire, & on laiſſe le bien, ſi on eſt en doute du mieux.

(*b*) Rien n'eſt ſi difficile (diſoit le Cardinal de Richelieu) que de réformer les abus que la ſuite des tems a convertis en habitude. Il faut, en pareil cas, céder un peu à la foibleſſe, & ſe contenter plutot d'une regle modérée que d'en établir une plus auſtere, dont la rigueur pourroit ébranler ce que l'on voudroit affermir.

ART. VII. ZELE OUTRÉ.

PREUVE d'un petit eſprit qui, ſans connoître nulle proportion, nulles limites, s'abandonne aveuglément au feu de l'ambition qui le conſume; qui croit, dans ſon effervescence faire le mieux en prenant les extrêmes, & n'admettant aucune eſpece de conſidération, l'emporter ſur ſes concurrens qui ſont & plus réfléchis & plus méthodiques.

Qu'un Chef entraîné par un pareil eſprit devient dangéreux! quels maux ne fait-il pas circuler! combien le ſervice ne ſouffre-t-il pas de ſes idées déméſurées & extravagantes! Je le vois ſemer de tous côtés le dégoût, l'ennui, le déſeſpoir; il n'eſt environné que de mépris, que de haine; il ne commande qu'à une foule d'eſclaves qui le déchirent & le flattent; enfin il ne ſoumet par la ſubordination que les dehors de l'homme, qui lui manque au moment le plus eſſentiel à la patrie (*a*). Au contraire le Chef modéré, qui a analyſé le caractere général de ſa Nation, qui a réfléchi, médité ſur celui de chaque individu en particulier, proportionne, calcule ſes projets, y amene à l'aide de mille moyens, & s'arrête toujours au point juſte (*b*), marqué par la raiſon la

plus éclairée. C'eſt à un tel Chef qu'on peut appliquer ces vers de Racine, avec quelques mots changés :

Quel plaiſir de penſer & de dire en tout tems ;
Par-tout, en ce moment, on me bénit, on m'aime !
On ne voit pas ma Troupe à mon nom s'allarmer ;
Le Ciel, dans ſes chagrins ne m'entend pas nommer ;
La ſombre inimitié ne fuit point mon viſage ;
Je vois voler par-tout les cœurs à mon paſſage.

Ce Chef peut ſeul dire : je commande à des hommes, je réponds de mon corps, puiſque mes ſerrefiles ſont l'amour, la bienfaiſance. Ma volonté anime tous les Soldats qui le compoſent, & je ſuis ſûr qu'il n'y en a pas un qui ne ſût flatté de la deviner pour la prévenir. Ils ſe livreront aveuglément à tout, parce qu'ils ſont ſûrs que je n'exige rien qui ne tende directement à leur gloire, & que la mienne ne peut émaner que de leur ſeul bonheur.

(*a*) Dans la guerre d'Afrique contre Scipion, j'ai remarqué que la bienfaiſance de Céſar lui avoit autant ſervi, que ſes talens Militaires, à conquérir cette vaſte partie du Monde. Au centre d'une multitude d'ennemis, il ſut, en intéreſſant ſes Troupes, les multiplier & leur faire faire des prodiges. Il paroît donc ſûr que c'eſt moins ſur le nombre des bras qu'il faut calculer à l'armée, que ſur la bonne volonté des hommes qui doivent s'en ſervir ; ſans elle, ils deviennent à charge ; elle ſeule peut les faire vaincre.

Dans la guerre que Céſar eut contre Pompée, il eſt à remarquer que le premier n'eut pas un Soldat qui déſertât. La fatigue cependant que ſes Troupes eſſuyerent étoit inouïe; mais elles eſtimoient, elles aimoient leur Général, qui ne perdoit pas une occaſion de ſe les attacher de plus en plus. Toutes les priſes de conſéquence, telles qu'elles fuſſent, il les leur abandonnoit. Delà naiſſoit cette réflexion parmi les Troupes, ſi nous ne ſommes pas mieux, ce n'eſt certainement pas la faute de Céſar; il n'eſt pas plus à ſon aiſe que nous, & il ſaura bien nous en dédommager à la premiere occaſion.

Les Généraux François ont moins beſoin de contributions. Qu'ils méritent de la confiance par leurs talens; qu'ils ſoient juſtes, ingénieux, affables, il n'y a rien que le Militaire ne ſupporte avec patience, rien qu'il n'entreprenne avec courage. L'Hiſtoire eſt pleine de traits qui me ſerviroient de caution, ſi mon cœur m'en laiſſoit ſoupçonner la néceſſité.

(*b*) *Eſt modus in rebus, ſunt certi denique fines,*
Quos ultra citràque nequit conſiſtere rectum. Horace.

ART. VIII. CHARLATANISME ET EFFERVESCENCE.

Non ut confundam vos hæc ſcribo, ſed ut filios cariſſimos moneo. (1er. Corinth. chap. IV, verſ. 14.

La promptitude & la facilité avec leſquelles j'ai vu cent fois mes compatriotes s'échauffer ſur des objets futiles, prouve combien la Nation Françoiſe eſt ſuſceptible d'être portée à tout. Qu'un

homme froid & qui aura bien étudié le caractere national, veuille le tourner vers un point d'utilité quelconque, il en tirera le plus grand parti.

Il eſt inconcevable juſqu'où a été porté notre délire. L'habillement dans preſque tous les Corps étoit la choſe du monde la plus extravagante. Le Soldat à demi vêtu d'une double veſte qui le comprimoit, étoit en outre coëffé d'un chapeau ridicule (*a*), dont la forme lui expoſoit la figure à l'ardeur du ſoleil, comme à toutes les intempéries de l'air. Il étoit ſerré dans ſes culottes & ſes guêtres, au point qu'il falloit trois ou quatre hommes le matin pour l'y mettre à la gêne. L'on m'a raconté qu'un Officier excédé de ſa toilette, fut obligé de crier au ſecours; que la Sentinelle qui l'entendit, craignant qu'on ne l'étranglât, lui envoya tout de ſuite ſa garde: l'on ajoutoit qu'elle avoit à peine ſuffi pour ſuſpendre cet Officier & le mettre en poſſeſſion de ſes caleçons. Cet extrait d'habit étoit communément blaſonné de quantité de galons de différentes couleurs. Tout le tems, tous les ſoins des Bas-Officiers étoient employés à le bien faire ſavonner par le Soldat qui en très-peu de tems pourriſſoit l'habit qui le gênoit, mais qu'il avoit ordre de bien conſerver. Les armes devoient être éblouiſſantes; auſſi les récuroit-on de maniere que l'on n'oſoit plus s'en ſervir. Un Capitaine Chef de peloton, m'a ſou-

vent assuré que pendant les feux, (malgré la précaution de ne pas faire tirer la file qui l'avoisinoit), sa figure avoit pensé être plusieurs fois la dupe de cette éblouissante tenue, qui étoit la seule source des graces & des honneurs. Dans la Cavalerie, combien cette minutieuse manie n'a-t-elle pas coûté à tous les Corps ? Un jour c'étoit une aigrette, l'autre une houpe, des plaques nombrilleres, d'autres plaques qui faisoient des cols un espece de carcan, & sur lesquels il étoit presque gravé, « J'appartiens à M. un tel ». Tous les quinze jours on voyoit varier la forme des genouilleres, celle des bottes, les rosettes, les panaches & la couleur des cols. Tout ceci n'eût été rien : il falloit bien que de jeunes Colonels s'occupassent à quelque chose pendant la paix : il étoit sans doute plus gai de passer la matinée à mille inutilités, que d'être au fond d'un cabinet à tracer, le compas à la main, une marche d'armée ou l'attaque d'un camp. Ce genre d'existence eût été à périr d'ennui. La guerre ! Il n'en devoit plus être question, que chez les Barbares du Nord. Il étoit donc très-simple de s'en tenir aux revues & à des parades ; en un mot au seul plaisir des yeux. Quant aux Subalternes, ils devoient se trouver trop heureux de payer toute la gloire qui en revenoit à leurs Chefs, par beaucoup de dépense & une sujettion surnaturelle ;

selle ; aussi ne disoient-ils rien, & leur étoit-il même défendu d'y réfléchir ; mais ce qui les désoloit, c'est que dans l'Infanterie, l'on mît à la muraille & qu'on y disloquât inhumainement un preux Chevalier, qui l'avoit déjà été par le feu de l'ennemi ; que ce même homme un peu courbé sous le poids des campagnes, y servit de risée à une troupe de jeunes Ecoliers, qui finissoient par le faire renvoyer chez lui mourir de faim, parce qu'il avoit peu d'oreille, ou qu'ils n'avoient pu réussir à lui déboîter les épaules.

Dans la Cavalerie, combien d'hommes ont péri pour avoir été obligés de tenir leur tête pendant des heures entieres, dans des attitudes forcées ? Combien n'en a-t-on pas contraint à déserter, par les positions cruelles & en même tems opposées, qu'on leur ordonnoit presqu'à la fois ? Le matin, telle construction qu'eût le cavalier, on lui joignoit les talons ; de-là, on lui faisoit escamoter le ventre, & sans égard pour l'aplomb des hanches, on l'obligeoit à porter la poitrine prodigieusement en avant : deux heures après, ce n'étoit plus cela on le mettoit en selle, il devoit écarter les talons, porter la ceinture en avant, & cette même poitrine prodigieusement en arriere.

Combien n'a-t-on pas usé de chevaux pour dégoûter les maîtres, que l'on mettoit entre deux

arçons au ſupplice, & qui n'y trottoient à la longue, que parce qu'ils avoient la miſere en croupe. Oui, la frénesie du moment m'a offert pluſieurs fois cet humiliant ſpectacle. J'ai vu de vieux militaires qui avoient acquis par trente-ſix ans de ſervice, le grade de Lieutenant Colonel, oui, je les ai vus cramponnés ſur leur chevaux, décrire des cercles autour d'un mercenaire qui, le fouet à la main, aggravoit ou adouciſſoit leur ſupplice.

L'on aura beau m'alléguer cette pitoyable raiſon, que ce n'étoit que pour donner l'exemple au Corps; je répondrai que quand on a des Corps de Français, par conſéquent d'hommes ſenſibles & réfléchis, à conduire, je répondrai hautement, qu'il eſt bien dangereux de leur offrir dans un pareil exemple, une perſpective auſſi malheureuſe; mais ce n'étoit point du tout là l'objet; tel âge, telle tournure que l'on eût, il falloit néceſſairement avoir l'attitude preſcrite, & cette attitude n'étoit pas la même pour le Dragon que pour le Cavalier. Le mieux n'étoit donc pas conſtaté? Et la vérité qui n'eſt qu'une en toutes choſes, ſe trouvoit de néceſſité en ſelle à Cambrai ou à Saumur, ſans que les malheureux qui paſſoient les plus beaux momens de leur vie à galopper après elle, euſſent la certitude, ni même l'eſpoir de la rencontre.

Qu'a-t-il réſulté de tout ceci ? Le dégoût, qui a fait déſerter quantité d'intrépides François qui ont été recruter en Ruſſie les Armées de l'Impératrice, & faire ſentir au Turc au bout de l'hémiſphère, combien leur patrie avoit eu tort de n'avoir pas ſu les conſerver.

C'eſt ainſi que le mal peut tirer ſa ſource même de celle du bien. Je prie le Lecteur d'aller chercher le comment à l'article *Inſtruction*. Il y verra, en ſuivant l'enchaînement de mes idées, que la beſogne la plus heureuſe dans ſon principe doit (étant mal dirigée) produire des effets affreux.

Ainſi chez les humains par un abus fatal,
Le bien le plus parfait eſt la ſource du mal. *Voltaire.*

L'effervescence étiot trop conſidérable pour que le plus grand calme fût fort éloigné ; c'eſt encore de ces chocs, de ces momens en oppoſition toujours très-malheureux pour ceux qui les éprouvent. C'eſt peut-être ce qui a mis le comble au réſultat de l'adminiſtration précédente, puiſque l'on perd le peu de bien qui avoit pu ſe gliſſer à travers la foule de maux, que le charlataniſme des uns, les frénesies des autres avoient dû produire.

Nos troupes ne ſeroient-elles pas actuellement dans une trop grande inaction ? Il paroîtroit que toute ſituation modérée, que tout intermédiaire

ſeroit incompatible avec l'activité de nos têtes? Prenons y garde : c'eſt aſſez là le caractere d'une Nation bouillante, légere, qui s'électriſe à l'excès; mais qui ne pouvant ſoutenir long-tems un état auſſi violent, tombe tout à coup dans une léthargie également dangereuſe; c'eſt pourquoi chez un pareil Peuple, une tête froide (*b*), bien meublée & dirigée par un cœur pur, doit y être inappréciable.

Au fait, j'ai vu beaucoup de mal & très-peu de bien. Le mal a été d'avoir perdu nombre d'excellens Officiers, hommes connus & faits pour être portés à tout, avec du tems & très-peu de moyens; beaucoup de braves ſoldats à qui la Nation devoit, & qui étoient encore en état d'augmenter ſa reconnoiſſance. Ceux qui remplacent aujourd'hui les premiers, ont beau mettre en jeu tous les reſſorts de leur imagination pour les effacer, ils ſeroient certainement & plus ſages & plus eſtimables, s'ils bornoient leur ambition à les imiter.

A l'égard des anciens ſoldats qui ſervoient auparavant avec goût, qui aimoient leurs Officiers & qui en étoient aimés, ils ont été pour la plupart remplacés par de jeunes libertins, ſéduits aux boulevarts par des pompons & des clarinettes. Auſſi ne tiennent-ils plus à rien dans le Corps; les Officiers eux-mêmes tremblans, iſolés,

dégoûtés, ne regardent plus ces eſpeces de ſoldats que comme de futiles machines que par état ils ſont obligés de tourmenter.

Voilà au vrai l'eſquiſſe de tous les maux qu'a éprouvés le Militaire. Il ſera, je crois, inutile d'ajouter que l'on s'eſt entierement éloigné des vrais principes qui doivent toujours ſervir de baſe à toutes les opérations, vis-à-vis d'une Nation ſenſible qui ſe conduit par l'honneur. Oui, il y a eu peu de bonne foi, de juſtice & j'oſe même dire d'humanité, vertus toutes liées enſemble, & qui une fois bannies des Troupes, les métamorphoſent en une vile populace, fort dangereuſe à conduire à l'ennemi.

Je ne veux que ce trait que toutes les troupes ont connu; un des plus grands faiſeurs (c'eſt-à-dire, un des plus adroits charlatans) devant faire paſſer ſon corps en revue à quelque diſtance de ſa garniſon, imagina de louer pour quinze jours, tout ce qui ſe préſentoit de déſerteurs à longues jambes & de coquins par trop alertes; mais comme il craignoit qu'ils n'emportaſſent leurs doubles veſtes, il avoit ſoin tous les ſoirs de faire enlever leurs culotes. Le grand jour arriva; l'on vit avec des téleſcopes manœuvrer ce beau Corps, & le même ſoir que le Chef fut comblé d'éloges & de graces, il ſigna à la moitié des ſoldats, la permiſſion

d'aller ſe faire pendre où bon leur ſembleroit.

Il n'eſt pas douteux que la diſcipline étoit trop relâchée; qu'il y avoit même des Officiers qui n'étoient pas ſuſceptibles d'inſtruction néceſſaire. Je renverrai encore le Lecteur aux deux articles relatifs à cet objet; mais qu'il ſoit bien ſûr, qu'un Officier comme un Soldat, quand ils ſont pliés à la beſogne, qu'ils ont été éprouvés dans toutes les circonſtances que vingt années de ſervice font naître; qu'il ſoit bien ſûr que ces hommes ne ſont jamais remplacés par d'autres hommes, qui quittent le porte-feuille ou la charrue.

Ce n'eſt point la manie mépriſable de critiquer qui m'a fait eſquiſſer cet humiliant tableau, dont la mal-adreſſe des uns, la friponnerie, l'ambition des autres ont broyé les couleurs. Je n'écris & n'en rends compte, que pour préſerver de la même contagion les Militaires qui nous remplacent. Les maladies de l'eſprit circulent & paſſent d'une Nation à une autre; comme celles du corps, elles ſe ſuccedent & ſe guériſſent de même; il eſt donc néceſſaire d'en faire l'analyſe, pour pouvoir les connoître & les eviter. Celle-ci paroîtra incroyable, elle n'en a pas moins exiſté; puiſſe mon livre ſervir d'antidote pour l'avenir!

(*a*) Cette ſinguliere coëffure me rappelle une plaiſanterie qu'un de mes camarades fit au Chevalier de . . . . qui ſe couvroit abſolument l'œil droit, pour plaire au Chef ſous lequel il ſervoit; nous cheminions tous les trois en reſſaſſant & riant de toutes les ridicules de mode qui avoient valu beaucoup de choſe à quelque faiſeurs de nos camarades, quand celui qui étoit ſur ma gauche, dit fort ſérieuſement au Chevalier « pour toi, » mon ami, je ne ſuis point inquiet de ton ſort, tu feras » certainement ton chemin ___. Pourquoi, (reprit l'autre » en ſe rengorgeant)? Pourquoi? ah! . . pourquoi? Parce » que notre Colonel trouve que tu mets très-bien ton » chapeau ».

Le Chevalier reſta pétrifié, & malgré ſa pétrification l'horoſcope ſe réaliſa.

(*b*) Si en 45, à d'Ettingen, il y eût à la tête de ces Troupes bouillantes & avides de gloire, un homme froid fait pour contenir à propos & abandonner de même à leur exploſion, ces colonnes de François qui n'étoient retenues que par les liens de la diſcipline; ſi, à ces liens reſpectables, le Chef eût encore ajouté ceux de l'amour & de la confiance, cette extrême contrainte lui eût autant procuré de gloire; elle eût ſans doute égalé celle que le Prince de Conty mérita l'année précédente, en livrant les mêmes Troupes à cet emportement de valeur, qui, à travers les embraſures des canons ennemis, leur fit gravir les Alpes; d'où, à ſa voix chérie, ils ſembloient eſcalader les Cieux. Oui, c'eſt toujours la faute des Généraux quand, avec des troupes avides d'une mort glorieuſe, ils ne réuſſiſſent pas à tout ce qu'ils entreprennent: il y a à la vérité le chapitre des ha-

fards ; mais il eſt commun avec l'ennemi, & toujours moins dangereux pour celui qui a le plus de génie. Les troupes ne peuvent pas reprocher à leurs Généraux de n'être pas heureux ; mais n'ont-elles pas quelque droit de leur reprocher leur ignorance & leur mal-adreſſe ?

Voici une lettre écrite d'Haguenau, le premier Mai 1758 ; comme elle a quelque rapport au précédent article, le Lecteur me ſaura peut-être gré de lui en faire l'extrait.

« L'oiſiveté devoit à notre métier des originaux » qui l'ont mis dans un état de nouveauté bien » digne d'eux. A peine eûmes-nous terminé par » la paix nos glorieuſes campagnes de Flandres, » à peine le Comte de Saxe eut-il fermé les yeux, » que nous fûmes accablés d'un nouveau genre » de diſcipline, & de l'inſipide ſavoir des faiſeurs » de projets. Des torrens d'exercices ſe ſuccé- » doient chaque jour ; mais ce qui me ſuprend le » plus, c'eſt que nous ayons été, dans l'occaſion » la plus eſſentielle, les Ecoliers de ces mêmes » Peuples que nous venions de vaincre, & à qui » nous croyons être en droit de donner des le- » çons. La plupart des Novateurs avoient été à » l'école, les uns à Vienne, les autres à la Haye, » quelques-uns à Londres, & ceux qui avoient » le plus de goût, à Berlin. C'eſt delà qu'ils au- » roient pu nous apporter quelques principes, ſi » M. de Puiſégur ne leur en eût pas donné à eux

» tous, & ſi nous en euſſions eu beſoin. Nos armes
» étoient par-tout victorieuſes, lorſque nous
» donnâmes la paix à toute l'Europe. Notre ma-
» niere de battre étoit donc la meilleure, & une
» raiſon auſſi forte eut dû nous éviter toutes
» les innovations auxquelles l'on nous a ſoumis
» avec tant de dégoût.

« N'imagine pas, mon cher Chevalier, que
» ceux qui ont imaginé toutes ces fadaiſes,
» aient eu pour objet le bien de notre métier.
» C'étoit leur ambition, leur vanité qu'ils
» avoient à ſatisfaire : ils vouloient ſe donner la
» réputation d'hommes eſſentiels, & ils comp-
» toient aſſez ſur le preſtige qu'ils repandroient,
» pour obtenir des récompenſes, tandis que
» leur patrie les regardoit comme le fléau de la
» vraie émulation.

» Ces producteurs d'exercice ont eu des diſ-
« ciples zélés, des eſpeces de ſinges faits pour
» copier éternellement ; ils ont cependant auſſi
» ajouté quelque choſe au médiocre talent qu'ils
» venoient d'acquérir. Il n'eſt pas juſqu'au plus
» mince galoppin de Milice qui n'ait tranché du
» connoiſſeur, & qui, piqué d'émulation, n'ait
» mis deux fois par jour à la torture la troupe
» infortunée qu'il a fallu lui confier ; car ces
» vexations ont toujours été appuyées de l'au-
» torité ſuprême : par conſéquent, les Chefs des

» Corps qui étoient assez raisonnables pour en » sentir les suites, ont été forcés de consentir à » toutes ces puérilités dégoûtantes, qui ont servi » d'échelons à beaucoup de têtes chaudes pour » monter aux honneurs.

» Qu'est-il arrivé ? Nos vieux soldats las d'être » éternellement vexés, se sont retirés dès qu'ils » ont pu se dégager, & il n'a pas été possible » d'en retenir aucun. La plupart des anciens » Officiers se sont également retirés, & ont été » jouir chez eux d'une existence qui n'étoit » remplie, à leur corps, que par des futilités & » des miseres.

» Oui, mon cher Chevalier, je me souvien- » drai toujours d'avoir vu à Arras un Colonel » de Cavalerie, qui, malgré le solstice d'été, » prolongeoit encore les jours en faisant manœu- » vrer sa troupe aux flambeaux.

» On connoît assez, mon ami, les grands Doc- » teurs dont je viens de parler. Je fus bien charmé » d'en savoir quelques-uns à Rosback à la tête » de leur troupe ; mais j'ai été pénétré d'une » vive douleur de voir que les seuls principes » qu'ils nous ont donnés, y ont occasionné la » déroute de notre armée. Le soldat est plein » d'heureux préjugés qui font naître sa bravoure : » si vous les détruisez, aussi-tôt elle s'éteint. Il » considere ce Prussien qui tire plusieurs coups

» en une minute, comme un homme redouta-
» table (*a*) : en vain a-t-on voulu l'inſtruire à
» tirer comme lui ; il eſt perſuadé qu'il n'y par-
» viendra jamais. Il eſt bien malheureux pour
» nos Militaires que l'on ait cherché à leur per-
» ſuader que les Pruſſiens ſont leurs maîtres en
» fait de guerre : il n'y aura jamais qu'une charge
» à l'arme blanche qui puiſſe les faire revenir
» d'une ſi dangereuſe erreur. Les vrais faiſeurs
» qui connoîtront le parti que l'on doit tirer de
» l'impétuoſité Françoiſe, emploieront toujours
» victorieuſement cette arme, quand ils auront
» des troupes à mener qui aimeront leurs Offi-
» ciers, parce qu'ils leur auront élevé l'ame, &
» qu'ils leur auront rendu le métier agréable ;
» c'eſt alors qu'ils s'écrieront : faiſons ceſſer ce
» feu qui n'a rien d'incommode que le bruit ; la
» vraie bravoure veut que l'on croiſe le fer,
» marchons.... il n'y a pas de François qui, avec
» de tels faiſeurs, ne vaille deux Pruſſiens ».

Adieu, Chevalier, &c.

(*a*) Combien d'hommes & de dépenſes, deux ou trois malheureux qui ont fait fortune en rajeuniſſant d'anciennes Ordonnances, n'ont-ils pas coûté a la France? Nous avons vu avec étonnement quatre exercices différens ſe ſuivre de ſix mois en ſix mois. Quel eſt le meilleur, me dira-t-on ? C'eſt, ſans contredit, celui qui en moins de tems procure au Soldat les moyens de ſe ſervir

le plus utilement de ſes armes ; il eſt queſtion de lui apprendre à charger ſolidement, à tirer juſte & à ſe ſervir ſur-tout de ſa bayonette. Tout ceci ſe réduit à bien peu de mouvemens ; les autres ne peuvent être que dégoutans, par conſéquent fort dangereux.

Outre le tort de long-tems irréparable que l'on a fait à nos bataillons, en leur perſuadant que le feu Pruſſien étoit inimitable (ſyſtême abſurde qui eût mérité une punition rigoureuſe aux malheureux qui ont répandu la terreur parmi nos troupes), prouvons leur qu'en en impoſant, ils ont manqué aux devoirs les plus indiſpenſables de l'Officier. C'eſt d'élever l'ame du Soldat, d'y verſer la confiance, & pour ainſi dire, de le multiplier en lui perſuadant dans toutes les occaſions, que ſon courage & ſon adreſſe le mettent au-deſſus de toutes difficultés, de toute réſiſtance, & que tout homme de quelque nation qu'il puiſſe être, ne doit pas l'emporter ſur un François quand il ſera animé par l'honneur.

Mais revenons à ce feu Pruſſien ſi vanté, & examinons s'il a autant mérité de l'être. Il eſt vrai que les bataillons Pruſſiens tirent beaucoup de coups de fuſils en une minute ; mais que cela veut-il dire ? Sinon qu'ils font plus de bruit que les autres : c'eſt préciſément cette promptitude avec laquelle ils chargent qui fait que leur feu n'eſt nullement dangereux. Leurs armes à moitié bourrées, mal amorcées, qu'en réſulte-t-il ? Le Soldat tout ému croit que ſon fuſil a parti, il remet une nouvelle cartouche qui le fait éclater. S'il a parti d'abord, à trente pas il ne produit que des contuſions ; d'ailleurs les décharges étant ſi multipliées, ſi rapprochées, le canon s'échauffe à un point qu'il ne devient dangereux qu'à celui qui s'en ſert ; M. D.... Colonel du Régiment de

Piémont, Infanterie, m'a assuré qu'ayant reçu à quarante pas la décharge de plusieurs bataillons Prussiens, il n'avoit eu que cinq Grenadiers de tués, & que les autres n'avoient eu que de légeres contusions aux jambes.

Un Officier Général qui délogeoit avec sa division les Prussiens d'une hauteur, m'a pareillement certifié que, malgré le désavantage du local, ses premiers rangs n'avoient reçu que des contusions fort légeres; cela ne me surprit point & ne doit pas surprendre. Tout homme qui ne sera pas intéressé à être de mauvaise foi, conviendra au contraire que douze coups de fusil bien chargés & tirés par des gens fermes, feront plus dangereux que ce feu bien nourri, que la crainte de la canne fait sortir d'un bataillon Prussien.

Nos anciens Militaires à cicatrices m'ont toujours dit que le feu de bilbaude, étoit plus meurtrier que celui qui se faisoit en ligne avec trop de précipitation. Je m'en rapporte plus à eux qu'à nos modernes.

ART. IX. INSTRUCTION DE TACTIQUE.

IL n'y a personne qui ne connoisse les divisions & les subdivisions de cette vaste collection d'hommes que l'on nomme *armées*. Pour que le Général qui la commande, puisse, selon le lieu & les circonstances, en tirer avantage, il faut que jusques dans les plus petites parties qui la composent, il regne une si grande unité d'action, qu'un seul mot suffise pour la déterminer dans tous les sens, & sous toutes les formes possibles. Sans cette

harmonie précieuſe les troupes deviennent à charge & le Général inutile, puiſqu'il ne peut rien calculer, par conſéquent projetter. Quant à la partie phyſique, l'opération d'une campagne, n'eſt qu'une magnifique partie jouée entre deux Généraux, dont deux cens mille hommes ſont les pieces : celui qui les remue avec plus de facilité, celui qui les dirige avec plus de génie, eſt ſans doute celui qui doit la gagner ; mais que de ſoins, que d'attention, que de travail pour bien diſpoſer ces pieces ! Tout ce que nous avons bien voulu avoir l'air d'emprunter des étrangers, nous l'avions chez nous, & c'eſt à la précieuſe ſource d'érudition que nous a laiſſé M. de Puiſégur, que tous nos rivaux ſont accourus pour y puiſer eux-mêmes. Ses travaux ſur l'art de la guerre, nous fourniſſent abondamment tous les moyens de tirer parti des troupes, vues uniquement comme machines. En bon Géometre, il a calculé les forces, les motions, l'étendue ; & du ſimple Soldat au total de l'armée qu'il compoſe, il eſt parvenu de conſéquence en conſéquence, à prouver inconteſtablement ſon ſyſtême. Ce ſyſtême bien ſuivi doit néceſſairement produire ce que l'on nomme une armée dreſſée & en état de ſervir (*a*) : il eſt ſûr qu'une pareille maſſe d'hommes portés à cette unité, à ce dernier degré de perfection, ſeroit

peut-être (ſans ſon objet) la plus ſublime production de l'eſprit humain. Il faut avoir deſcendu dans tous les détails qui ſont néceſſaires à cette vaſte machine, pour pouvoir apprécier le travail qu'elle exige, & combien elle eſt étonnante, même dans ſon imperfection néceſſaire! (je dis néceſſaire) parce que les principaux corps étant ſéparés, conduits par des hommes différens, malgré toutes les précautions, malgré toutes les Loix faites pour une inſtruction uniforme, il n'eſt pas poſſible qu'il ſe rencontre dans la réunion du tout, cette unité géométrique que l'on ne peut jamais attendre que des calculs; mais il eſt un mieux poſſible qu'une raiſon éclairée fixe, détermine: c'eſt à quoi l'on prétend, & à quoi il eſt très-difficile d'amener les troupes, ſur-tout ſi l'inſtruction a été négligée, & ſi les principaux Chefs qui projettent de la rétablir n'ont pas diſpoſé de longue main, d'après des connoiſſances ſuffiſamment étendues ſur l'homme en général, & ſur le cœur du François en particulier, un certain nombre d'Officiers aſſez ingénieux, aſſez adroits pour ſavoir répandre dans chaque Corps les premiers principes de ces connoiſſances générales. Le François, comme je l'ai déjà dit, eſt né vif & ſingulierement ſenſible; outre le point d'honneur ſur lequel portent toutes ſes actions, il a dans

l'ame cet ancien germe de liberté, ce caractere franc, gai, mais léger, que l'on a toujours remarqué en lui. Ce ſont ces obſervations eſſentielles que les Officiers ne devroient jamais perdre de vue, s'ils veulent lui faire goûter, ſaiſir même avec avidité, les choſes néceſſaires qu'ils croient devoir en exiger.

Comme les hommes ne doivent jamais ſe conduire que par la perſuaſion, puiſque tous les autres moyens ne ſont que des tartuffes ou des eſclaves; je voudrois que l'on démontrât d'abord au Militaire, que l'inſtruction lui eſt néceſſaire pour ménager des jours qu'il prodigueroit ſans fruit à ſa patrie; qu'elle lui eſt néceſſaire pour aſſurer ſon honneur en augmentant ſa gloire. L'inſtruction commencée, je deſirerois que l'on exigeât peu à la fois, que même ce peu fût proportionné au genre de travail, au défaut d'habitude, à la force de l'intelligence de chaque ſujet, aux poſitions, aux circonſtances dans leſquelles ſe trouvoient tels ou tels autres Corps, & que l'on eût toujours l'air plutôt de les retenir, que de vouloir les fatiguer.

Le fond de l'inſtruction ſeroit ſans doute uniforme & calqué ſur le caractere général; mais comme il ſe rencontre dans celui des particuliers, les mêmes différences que dans les figures, où malgré l'uniformé des traits principaux, il regne

une

une variété bien étonnante ; ce ſont ces nuances infinies qu'il ſeroit eſſentiel que tous les Officiers s'appliquaſſent à diſtinguer, pour pouvoir multiplier & modifier à propos leurs moyens qui tendroient tous (l'on ne ſauroit trop le répéter) à faire goûter au Soldat ſes différens travaux, & à lui donner dans toutes les circonſtances une bonne idée de lui-même (*b*).

Il faudroit encore que l'Officier s'habituât à montrer un peu plus de ſtabilité dans ſes idées. L'on ne ſent que trop tout le travail que cela exige : l'homme eſt un triſte compoſé d'oppoſitions & de biſarreries, d'idées plus ou moins juſtes, plus ou moins fauſſes. Son eſprit aſſujetti à la variété des objets qui irritent ou flattent ſes ſens, reçoit diverſes impreſſions qui le diſpoſent & le plient à ce changement continuel, dont le principe eſt l'ame de la nature. Ces malheureuſes vérités toujours préſentes à l'homme de génie, au vrai Philoſophe, font qu'il gémit & ne murmure jamais ; mais le grand nombre qui ne peut réfléchir, s'éleve contre l'incertitude de tous ces petits riens, qui paroiſſent ne ſe ſuccéder que pour tourmenter davantage : il faudroit que l'Officier François bannît toute morgue, toute pédanterie, & qu'il rentrât toujours ſa troupe avec le deſir du travail. Ceci eſt plus aiſé que l'on ne le croit ; l'homme eſt naturellement excité

au mouvement, à l'action. L'ennui naît du désœuvrement; les vices & tous les maux, de l'ennui. Que l'inſtruction ſoit aimable; répandez-y de l'intérêt; ſubſtituez à ſa ſéchereſſe ordinaire quelque choſe de piquant qui puiſſe intéreſſer l'eſprit & ménager les forces du corps; je réponds aux Chefs qui ſeront ſuſceptibles d'un art auſſi ingénieux, que quand l'inſtruction finira, leur troupes déſireront la voir recommencer. Les hommes ſont de vieux enfans qu'il faut ſoigner & careſſer; de vieux enfans qu'il faut faire jouer, tenir en mouvement, mais toujours intéreſſer par des objets propres à capter leur attention. Il faut les attacher à l'importance du fond par les agrémens de la forme: c'eſt-là le ſeul moyen de les empêcher de crier, & de les amener d'une maniere utile à ce que l'on a envie de leur faire faire; car que l'on n'imagine pas que la rigueur puiſſe jamais ſuppléer à tout l'art que les moyens doux exigent. L'homme contraint fait; mais il fait mal; ſi vous le perdez un inſtant de vue, il s'échappe & va tout déranger.

Je paroîtrai peut-être me répéter dans le cours de ce petit Ouvrage, cela doit être: parce que partant toujours des mêmes principes pour en faire l'application à toutes les branches du Militaire, je ne balance point à ſacrifier la puérile vanité d'écrivain, à l'intérêt que le ſujet

ſeul m'inſpire. J'en entrevois toute la beauté, puiſqu'il embraſſe la totalité de ma Nation; puiſque dans les différens états qui la compoſent, ceux qui ont de leurs ſemblables à conduire, Eccléſiaſtiques, hommes de Robe, Religieux, &c. tous étant François, les mêmes principes doivent ſervir de regle aux différens Chefs que la Nation a avouées, pour rendre utile & heureux le petit nombre de Citoyens qu'elle leur a confiés.

Mais rétreciſſons le cercle & rentrons dans l'état où j'ai l'honneur d'être. En diſtinguant mes principes qui émanent tous du caractere vif, ſenſible & plein d'honneur de la Nation; en les ſuivant ſcrupuleuſement, l'on pourra tout attendre & exiger du Militaire François: il fera en deux mois d'inſtruction, ce que celui de toute autre Nation ne feroit pas en un an; ſa conception vive, l'agilité de ſon corps, ſon adreſſe naturelle miſe en valeur par le goût de ſes occupations, applaniront aiſément toutes eſpeces de difficultés; ſi au contraire l'on s'y prend autrement, ce même caractere qui eſt heureux ſous un Chef habile, produira ſur le champ des effets abſolument oppoſés.

J'ai ſouvent remarqué qu'une bagatelle maladroitement préſentée révoltoit toujours, trouvoit cent obſtacles, & finiſſoit par être exécu-

tée d'une maniere moins utile que dangereuſe. J'ai vu au contraire que les plus difficiles, ceſſoient de paroître telles dans l'exécution, quand le Chef qui les préparoit, connoiſſoit ſa Nation.

Il réſulte de tout cet article que l'inſtruction n'eſt utile qu'autant qu'elle eſt conduite & maintenue d'une maniere relative au caractere de la Nation. En France, il faut plus de tournure, plus de ménagemens, parce que tout y eſt délicateſſe & ſenſibilité.

Il ne faut pas diſputer des goûts; mais je préférerois de mener à l'ennemi une compagnie de François, complettement ignorans, dont j'aurois mérité le cœur & l'eſtime, plutôt qu'un Régiment bien inſtruit, dont ma mal-adreſſe m'auroit fait déteſter (*c*).

L'excellence de l'Officier François eſt de faire naître & d'entretenir l'amour de l'inſtruction.

(*a*) La force d'une armée conſiſte moins dans le nombre de bras, que dans la diſpoſition du moral qui les fait agir. Il faut que chaque Soldat ait confiance en ſon Chef, & en lui-même: en ſon Chef, par les ſuccès & le bien-être qu'il aura éprouvé ſous ſes ordres: en lui-même, par la certitude qu'il a, que, de corps à corps, aucun ennemi ne pourra avoir ſur lui de l'avantage. Cette invincible aſſurance s'acquiert par les exercices qui procurent au corps de la force, de la ſoupleſſe; elle

s'acquiert par la prudence des Chefs, qui, loin de débiter qu'ils puisent leurs idées, leur tactique chez d'autres Peuples, ont au contraire grand soin d'entretenir l'idée de superiorité que peut avoir leur Nation sur toutes les autres. Nos rivaux sont bien plus éclairés sur cet intéressant objet : il n'y a point à Londres de francomanie; ce Peuple altier à grand soin d'y nourrir le ton de supériorité, & d'y faire valoir à notre désavantage l'aveu de cette méseſtime que nous affichons de rues en rues. Quelles sombres réflexions cette vérité n'offre-t-elle pas au Citoyen éclairé? Comment toute une Nation peut-elle s'oublier à ce point, d'imaginer gagner en se métamorphosant en Istolles? C'est certainement le comble du ridicule.

La victoire a toujours prouvé qu'elle étoit fille de la confiance : cette vérité est trop claire pour avoir besoin d'exemples qui l'étayent. Je ne cite celui qui va suivre que pour faire briller sous un nouveau jour le génie de César, faire connoître toutes les ressources qu'il lui fourniſſoit, d'après l'intime connoiſſance qu'il avoit acquis du cœur de l'homme, & ce qu'il pouvoit exiger de ses troupes, à la suite de ses bienfaits & de ses victoires.

Dans la premiere guerre que ce Général eut contre les Allemands, ses troupes s'étant entretenues des Germains avec les Gaulois, les Gaulois leur exagererent tellement leur haute taille, leur valeur, leur expérience, qu'ils en tremblerent d'avance. Cette terreur gagna des Officiers aux Soldats; presque tous les Officiers, sous différens prétextes, demanderent à se retirer. Ceux qui étoient un peu moins effrayés, oserent dire à César que, lorsqu'il feroit donner le signal de la marche,

le Soldat épouvanté n'auroit plus la force d'obéir.

Environné d'homme conſternés, Céſar aſſemble tous les Officiers juſqu'au dernier Centurion, & ſe plaint amérement de ce qu'ils prétendoient pénétrer ſes deſſeins & contrôler ſes actions. « Depuis quand avez-vous ou-» blié (ajouta-t-il) que, ſous mon Conſulat, Avioviſte, » Chef de ces mêmes Allemands, a cherché l'amitié des » Romains? S'il eſt aujourd'hui aſſez inſenſé pour me » faire la guerre, qu'avez-vous à craindre? Cet ennemi » ne nous eſt connu que par les grandes victoires que » nous avons remportées ſur lui. Rappellez-vous la dé-» faite des Cimbres & des Teutons, nos victoires en » Italie, & rougiſſez de votre peu de confiance. Quoi! » vous paroiſſez craindre aujourd'hui l'ennemi déſarmé » que vous avez vaincu les armes à la main & victorieux. » Ces mêmes Suiſſes dont vous venez de triompher les » ont battus pluſieurs fois, tant en Gaule que chez eux, » en Allemagne: s'ils ont remporté quelques avantages » ſur les Gaulois, ils ne l'ont jamais dû qu'à la ſurpriſe. » Après s'être cachés honteuſement dans des défilés, ils » les ont attaqués avec avantage; mais les Romains ne » ſont point hommes à ſe laiſſer ſurprendre comme des » barbares ignorans.

» Ceux qui couvrent leur crainte du défaut de vivres, » ſont bien téméraires de me ſuppoſer de pareilles né-» gligences, & d'avoir l'air de me preſcrire ce qui eſt de » mon devoir. Demain, Soldats, je vous prouverai que » je mérite que vous ayez une autre opinion de ma con-» duite. Vous jugerez par vous-mêmes de la bonté de mes » communications, les vivres ſeront abondans, les » Lorrains, les Habitans de Langres, les Francs-Comtois » m'en fourniſſent.

» A l'égard de n'être pas obéi, quand je commanderai » de marcher, je n'en ſuis point inquiet: un Général n'a » jamais eſſuyé un pareil affront qu'à la ſuite de quelque » défaite. Pour moi, Romains, le bonheur de mes armes » me met à couvert de cette diſgrace: je ſuis ſi ſûr du » contraire, que, quoique j'euſſe projetté de différer mon » départ de quelque jours, je l'avance & marche demain » une heure avant le jour. Je verrai, Romains, ſi, pour » la premiere fois, la crainte l'emportera ſur votre de- » voir; en tout cas, je ſuis ſûr que la dixieme légion » ne m'abandonnera pas, & j'en ferai ma cohorte Pré- » torienne ».

Un pareil diſcours, une conduite auſſi ſage, une fer- meté auſſi ingénieuſe, ne ſouffrent pas de commentaire; ceux qui apprécient juſte, n'en ont que faire; les autres ne méritent pas quatre lignes de plus.

(*b*) Dans mes recherches ſur les guerres des anciens Romains, j'ai toujours obſervé que leurs plus grands Généraux s'appliquoient à donner aux Soldats une bonne idée d'eux-mêmes; à les y amener par les procé- dés les plus faits pour y réuſſir. Se reſpecter étoit, ſelon eux, le ſeul moyen de ſe faire reſpecter des autres: auſſi étoit-il fort rare que le Soldat légionnaire s'oubliât au point de faire un acte aviliſſant: quand cela arrivoit, il étoit puni très-rigoureuſement. Son premier état, ſes ſervices lui ſauvoient toujours un ſupplice flétriſſant.

Comme la corde entraînoit l'infamie, l'on ne s'en ſervoit jamais que pour ſupplicier les eſclaves. Voici un trait qui le confirme: il eſt tiré de la guerre d'Eſpagne, entre Pompée & Céſar. Ce dernier fit arrêter trois eſpions; ils furent condamnés à la mort; mais comme il y en avoit un de la légion de Pompée, il fut décapité;

les deux autres étant eſclaves, furent pendus.

Le crime à la vérité fait ſeul la honte ; mais il eſt dangereux de ne pas flatter un peu les préjugés de la multitude, ſur-tout lorſqu'ils peuvent influer ſur l'honneur qui eſt la vraie force d'une Nation ; c'eſt au tems, c'eſt à la Philoſophie à l'en dégager. La violence & la précipitation ne feroient qu'aigrir & tout bouleverſer.

(c) Un Cavalier Eſpagnol diſoit à Philipe II, qu'un Prince qui avoit deux mille ſujets bien affectionnés, étoit plus puiſſant qu'un autre qui avoit ſix cens mille qui ne l'aimoient pas, parce que le verbe *volo, vis*, n'avoit point d'impératif.

Voici ce que dit M. d'Acier, de Dion, ennemi de Denis, Roi de Syracuſe.

« Qui auroit dit que Dion avec douze vaiſſeaux de » charge, fût venu à bout d'un Prince qui avoit quatre » cens navires de guerre, cent mille homme de pied, dix » mille chevaux, & une ſi grande proviſion de bled, » d'armes & de richeſſes, qu'il en falloit pour nourrir & » ſoudoyer des troupes auſſi nombreuſes ; qui, outre » cela, habitoit la plus grande partie des villes de la » Grece, où il avoit des ports, des arcenaux, des cita- » delles, qui de plus étoit fortifié par un grand nombre » d'Alliés fort puiſſans ? La cauſe des grands ſuccès de » Dion fut premierement ſa magnanimité, ſon courage, » l'affection de ceux à qui il commandoit ; mais la prin- » cipale fut la lâcheté du Tyran, & la haine que tous » ſes ſujets lui portoient ».

Le cœur eſt le foyer de toutes les Puiſſances, la force naît du deſir, & le deſir de l'amour.

*

ART. X. NÉCESSITÉ DE L'EXEMPLE.

A-T-ON le droit d'exiger de ceux que l'on commande ce que l'on ne pratique pas ſoi-même? Non; dans toutes les circonſtances un Chef doit inſtruire d'exemple; c'eſt le moyen le plus doux, le plus vrai de faire exécuter à des François ce que l'on veut exiger. Ils ſe plient & ſe modelent naturellement ſur ceux qu'ils ont choiſis pour leur obéir. Que les Officiers épurent donc leurs mœurs; qu'ils banniſſent le luxe, la molleſſe; qu'ils aient plus l'air de ſe plaire à la beſogne qu'ils ordonnent; qu'ils reviennent ſurtout à cette ancienne prudhommie & tournure guerriere (*a*), qui a la tête des bandes noires, ne connoiſſoit ni voitures à reſſorts, ni chevaux de ſuite. Je réponds qu'ils recouvreront cette précieuſe conſidération qui eſt le fruit des vertus dont ils doivent être les ſanctuaires; je réponds que, dans les plus grandes fatigues, il n'échappera pas le plus petit murmure au ſoldat. Les Chinois béniſſent encore un de leurs Empereurs qui gouverna (diſent-ils) comme le Ciel par ſon exemple. Céſar dans ſa premiere guerre des Gaules contre les Suiſſes, renvoya ſon cheval avec ceux de ſon armée. Guillaume III, Prince d'Orange & Roi d'Angleterre, partageoit

avec le Soldat tout ce que les marches & les ſieges avoient de plus périlleux & de plus fatiguant. Veſpaſien, comme tous les grands hommes de l'antiquité, qui ont connu le pouvoir de l'exemple, marchoit toujours à la tête de ſes troupes, & marquoit lui-même ſon camp : rien ne le diſtinguoit des ſimples Soldats, que la gloire des victoires qu'ils lui faiſoient remporter. Mais d'où vient remonter ſi haut ? François I marchoit à pied à la tête de ſes troupes, & la nuit de cette fameuſe bataille de Marignan, on le vit dormir ſur un affût à cinquante pas de l'ennemi. Quels exemples ne nous offrent point les Bayard, les Duc de Bourbon, les Leſdiguieres ! Leurs peines, leurs fatigues, leurs privations étoient celles du Soldat : la ſeule choſe à quoi on les reconnût, c'eſt qu'ils s'expoſoient davantage. Le bon Roi Henri, avec ſon mauvais pourpoint, couchoit ſur la dure, conſommoit peu ; mais il ſe battoit beaucoup ; on ne le diſtinguoit à l'armée que par ſon panache, & le culte que le cœur de toutes ſes troupes lui attiroit. Louis XIII, au ſiege de Reyan, vivoit comme le ſimple Soldat & s'expoſoit de même : c'eſt ce qui engagea un Aumonier à lui dire que ſes troupes ſeroient forcées d'emprunter, pour le conſerver, les paroles des Capitaines de David : « Vous ne vien-» drez plus à la guerre avec nous de peur que

» la lumiere d'Iſraël ne s'éteigne avec vous ».

Ne ſommes-nous pas un peu loin de cette vraie & heureuſe ſimplicité qui eſt la force d'une armée, comme la ſûreté d'un Etat ?

(*a*) La Hire s'étant préſenté à Charles VII, dans l'équipage d'un brave qui, malgré l'hiver, venoit de guerroyer, Charles qui étoit alors au milieu d'une troupe de jolies femmes avec leſquelles il danſoit, lui demanda ce qu'il lui ſembloit d'une ſi belle compagnie; la Hire lui répondit avec la franchiſe qui caractériſoit les preux Chevaliers du tems, « que jamais ne s'étoit » trouvé Roi, qui perdit ſi joyeuſement ſon Etat comme » lui ».

ART. XI. SUBORDINATION.

JE vois que tous les jours dans le monde on diſpute faute de s'entendre, & que l'on fait des ſottiſes faute de s'être entendu. Le vrai ſens, la vraie ſignification d'un mot, l'emploi enſuite que l'on doit en faire : ce ſont deux choſes que l'amour propre nous fait dire fort aiſées, mais que l'expérience dément par les querelles, les quiproquo, les bévues qui troublent tout dans la ſociété.

Voyons ce que l'on entend dans le Militaire par le mot *Subordination*. Le plus grand nombre ne connoît que le ſon que ce mot produit : il ſe

proſterne, parce qu'on lui a dit qu'à ce bruit il falloit fermer les yeux & ſe proſterner ; les autres un peu moins crédules, voient dans le mot le droit de ſe faire redouter & de faire des ſottiſes : le petit nombre n'y voit qu'un moyen de plus contre la multitude ; moyen qu'il n'emploie jamais qu'après avoir épuiſé ceux que l'amour, la bienfaiſance prodiguent au génie. Le bon Bearnois penſoit bien de même : toutes ſes vertus tenoient lieu de ſubordination : continuellement environné de ſes troupes qui l'idolâtroient, ſon cœur étoit le gage précieux de celui des autres, comme ſon exemple l'étoit de leur exactitude. Preſſé un jour par tous ſes Officiers, un Envoyé Eſpagnol lui en marqua quelque ſurpriſe : « ſi vous m'aviez vu dans une » bataille, répondit ce Prince, ils me preſſoient » bien davantage ».

Voici à peu près ce que je penſe de la ſubordination. Ce mot ſignifie ſubordonné, par conſéquent il s'étend indiſtinctement ſur tous les êtres qui vivent en ſociété ; les hommes qui compoſent les différens corps néceſſaires à ſon harmonie, y contractent volontairement de nouvelles obligations, auxquelles l'autorité qu'ils ont donnée à tel ou tel autre Chef, doit les aſſujettir. Dans le Militaire, chaque Chef étant chargé d'y maintenir l'ordre, il doit veiller non

seulement sur la partie qui regarde la guerre ; mais sur les mœurs, & sur toute la conduite, s'occuper de tout ce qui peut reprimer les vices, & fortifier les vertus qui constituent le bon Citoyen : c'est alors que la subordination naît & se maintient d'elle-même. Comme le prix de tant de peines, de tant de soins, doit être relatif & proportionné, la société s'empresse à prouver sa reconnoissance en confirmant à ces Chefs privilégiés, le droit divin de pouvoir faire des heureux.

Chacun de ces Chefs ne pouvant pas veiller seul à tous les détails qui constituent l'accord général, il a en sous-ordre & dans différens grades des Officiers, qui, munis proportionnellement de son autorité & de ses moyens, doivent de même la faire valoir de la maniere la plus analogue & la plus utile. Les bas Officiers (*a*), autrement dit les Officiers qui sont intermédiaires entre les Sous-Lieutenans & le Soldat, en étant plus prêts & ayant à maintenir l'ordre sur le plus grand nombre, doivent veiller avec d'autant plus d'attention, que les Soldats y sont moins préparés. J'ai toujours entendu dire que c'étoit les Officiers qui gagnoient les batailles, & cela est vrai. Pourquoi ?... Parce qu'ils ont acquis plus de délicatesse, parce que leurs principes sont plus forts, que leurs préjugés plus

épurés, mieux nourris, ont cette ſolidité qui les enchaîne à leur devoir en doublant leur courage. Les Soldats ſont les mêmes hommes : les Officiers ne devroient-ils pas s'appliquer par l'inſtruction à ce développement heureux, dont ils auroient été privés par le défaut de ſecours : d'où vient n'établiroit-on pas des conférences où, dans les différentes claſſes, un Officier intelligent differteroit ſur les parties eſſentielles du métier ? L'obéiſſance, la délicateſſe, la fidélité, l'union entre ſes camarades, la reconnoiſſance envers ſes Chefs, l'amour pour ſon Prince, ſa patrie, &c. Le cœur une fois intéreſſé, l'eſprit s'éveilleroit, l'on penſeroit alors utilement, l'on travailleroit, & les connoiſſances circuleroient dans la claſſe du Soldat. Cette claſſe inſtruite ; la conférence ſeroit tenue ſous l'inſpection d'Officiers par de ſimples Soldats : avec des ſoins auſſi éclairés, les Chefs n'auroient plus de troupes de marionettes ; mais ils commanderoient à des hommes doués d'un bon eſprit, ils le connoîtroient à fond ; l'enſemble ſeroit plus parfait, & la ſubordination n'auroit point de ſuites funeſtes, puiſqu'elle ſeroit établie par le goût & cimentée par l'habitude ; nous ne rencontrerions donc plus de ces hommes durs & altiers qui, ivres de l'autorité dont ils accablent, croient ſe glorifier en diſant que l'on me fuie, que l'on me fuie :

l'amitié.... j'en fais peu de cas ; mais pour de l'eſtime l'on ne pourra jamais m'en refuſer. Quoi ! leur répondroit-on, vous faites peu de cas de l'amitié (*b*) ? Et c'eſt à des François à qui vous vous adreſſez ? Vous ignorez donc tout le pouvoir qu'elle a ſur leurs ames ? Vous êtes bien malheureux & bien dangereux à la tête des Corps. Ouvrez, ouvrez nos annales, vous rougirez en voyant les prodiges qu'elle a fait faire à nos troupes. Philippe Auguſte, allant de Mantes à Giſors, rencontre l'armée du Roi d'Angleterre; on lui conſeille de rétrograder : non, dit le Roi, « qui m'aime, me ſuive » : auſſi-tôt il perce avec ſon ſeul eſcadron, & arrive à Giſors avec très-peu de perte. Dans la guerre que la France déclara au Duc de Savoye, le Marquis de Crancé, commandant l'aile droite de l'armée de Catinat, trouve un marais bordé de gros bataillons & ſoutenu de la Cavalerie Piémontoiſe ; il entre dans la boue juſqu'au ventre, appuyé ſur un de ſes gens qui y fut tué. Ayant paſſé le marais, il crie aux Soldats, camarades je vais voir ſi je ſuis aimé ; auſſi-tôt ils ſe précipitent dans la fange, malgré le feu de l'ennemi qui les repouſſe, il n'y eut pas un Soldat qui gardât l'immobilité.

Que n'eût pas fait Othon, ſi, à l'art de ſe faire aimer, il eût pu joindre les talens d'un vrai

Général ? Après la perte de cette malheureuſe bataille qui décida ſon ſort, tous les Soldats vinrent ſe jetter à ſes genoux, le priant de ne point déſeſpérer, de tenter au contraire un ſecond combat, puiſqu'ils ne déſiroient rien tant que de lui donner de nouvelles preuves de leur zele & de leur amour.

L'on ne tariroit pas, ô hommes cruels ! c'eſt-à-dire, mal-adroits & dangereux ; l'on ne tariroit pas s'il étoit poſſible d'eſpérer de vous convaincre par tous les exemples utiles & glorieux, que nous fournit notre Hiſtoire. Oui, l'on a vu toute une armée animée d'amour pour ſon Chef, ſe cotiſer & en ſoudoyer une autre ; & vous ne faites point de cas de l'amitié ? Quant à l'eſtime que l'on ne peut, dites-vous, vous refuſer, n'y comptez, n'y comptez jamais ; la juſtice ne vous accordera que de la haine & du mépris : n'imaginez pas qu'il ſuffiſe d'être impartial, exact, laborieux, même d'être auſtere ; tout Chef eſt obligé par honneur d'être bon, d'être affable : il faut qu'il ſache mériter l'application de ces deux beaux vers.

L'amour, juſqu'au tranſport naît à ſon doux aſpect ;
Jamais juſqu'à la crainte on ne ſent le reſpect.

Il faut qu'il ſache unir aux vertus de ſon état, tout ce qui peut rendre ſa ſociété intéreſſante, agréable ;

agréable; ne jamais ſur-tout laiſſer ſortir perſonne mécontent de ſa préſence. On ne peut pas faire du bien à tout moment; mais l'on peut toujours dire des choſes qui plaiſent: c'eſt cette heureuſe union de dignité, & de graces qui attirent autour de lui ſes Officiers, les lui fait connoître, les unit; c'eſt à cette union à laquelle les Chefs doivent bien s'attacher; elle donna lieu à Athènes à ce bataillon ſacré, qui fit éprouver à Sparte combien le phyſique étoit redevable au moral. Il eſt des Chefs timides, qui, par une fauſſe & affreuſe adminiſtration, ne réuniſſent leurs Corps que pour les diviſer, des Chefs qui n'ont de force que par la foibleſſe où toutes les parties de ces mêmes Corps tombent, en ſe heurtant continuellement. Que dis-je! leurs Corps, ils n'en ont point: en tems de paix, ce n'eſt qu'un amas de bas valets qui ſe calomnient & ſe déchirent; à l'armée, ce ne ſont que de vils eſclaves que le moindre échec a bientôt diſperſés, & qui n'oſent commencer à ſe réunir.

Voilà la concluſion de ce chapitre: ſi les Officiers étoient bien perſuadés de la néceſſité des principes qui y ſont indiqués, la ſubordination ne ſeroit plus que le gage du bonheur, dont eux & les Soldats jouiroient en commun. Chaque Corps eſt une grande famille à laquelle l'on pourroit appliquer la fable du vieillard,

& du faiſceau de baguettes ; une fois diviſées, elles perdent cette force que le ſeul enſemble procure. La ſubordination dans les troupes eſt le lien qui l'aſſure & qui la conſerve : en France il doit être filé par les mains de l'amitié & de la bienfaiſance.

(*a*) Mot uſité, qui, bleſſant toute oreille, devroit être proſcrit, & ne jamais ſignifier des François qui ont fait preuve de capacité & d'honneur.

(*b*) L'amitié eſt le mariage de l'ame, & ce mariage eſt auſſi ſujet au divorce ; c'eſt un contrat tacite entre deux perſonnes ſenſibles & vertueuſes. Je dis ſenſibles ; car un Moine, un Solitaire peut n'être pas méchant & vivre ſans connoître l'amitié : je dis vertueuſes ; car les méchans n'ont que des complices ; les voluptueux que des compagnons de débauches ; les intéreſſés ont des aſſociés ; les politiques aſſemblent des factieux ; le commun des hommes oiſifs ont des liaiſons, les Princes des courtiſans : les hommes vertueux ont ſeuls des amis.

M. de Voltaire.

ART. XII. ATTIÉDISSEMENT.

L'AME, ainſi que le corps, a ſes maladies ; elles naiſſent, croiſſent & la détruiſent de même. L'attiédiſſement qui annonce le dégoût, eſt le ſymptôme de cette fievre lente qui mine & perd le Militaire, dont la force réſide dans cette

ſenſibilité délicate, que la moindre choſe affecte & altere. Comment donc prévenir ce mal épidémique ? Comment le guérir ? En rendant chaque individu heureux dans ſon état, en lui offrant toujours une perſpective ſûre & agréable, en ne laiſſant qu'aux talens & au génie l'eſpérance de parvenir à tout, comme ils en ont le droit, en ménageant à l'ambition de nouveaux appas, en n'accordant jamais de confiance qu'aux hommes vertueux qui auront fait preuve de capacité, en ne proſtituant dans aucun cas, les grades, les honneurs, les marques de diſtinctions (*a*); en leur conſervant au contraire toute la pureté & tout leur luſtre, en démaſquant les charlatans, & en chaſſant les hommes vils & mercénaires qui, comme des animaux rampans, ne vivent que de racines de ces arbres abondans dont ils conſument la ſeve. En un mot, en appréciant chaque ſujet & le mettant à la place qu'il doit occuper (*b*).

C'eſt-là, ſi je ne me trompe, l'unique moyen de fixer d'une maniere invariable le bien du ſervice, qui ne peut avoir de ſolidité qu'autant qu'il eſt appuyé ſur l'intérêt de tous les Citoyens qui lui ſont voués. Ce genre d'adminiſtration, une fois reconnu comme le ſeul vrai, devroit être ſacré, par conſéquent ſuivi avec ſcrupule dans tous les Corps. N'eſt-il pas étonnant qu'il

n'y en ait peut-être pas deux dans le Royaume qui ſoient inſtruits de la même maniere, & qui aient le même eſprit ? Chaque Chef veut lui donner le ſien, & lui donnant ſouvent ce qu'il n'a pas, il contribue à cette variété infinie, qui forme un total d'oppoſitions dans les troupes. L'on ſent cependant la néceſſité de l'harmonie. J'entends crier de tous côtés après cette unité qui fixe la victoire : l'on fait de vains efforts, parce que les différens principes d'après leſquels on part, ſont abſolument faux ; quant à la partie phyſique, qui eſt ſans contredit la plus aiſée à déterminer, il paroît des loix ſages, guidées par les opérations géométriques ; il ſembleroit que l'on ne pourroit jamais s'égarer ; c'eſt cependant ce qui arrive : l'homme prévaut, l'on veut mettre du ſien, un changement en néceſſite un autre ; le goût de la variété, la négligence, que ſais-je ! tout concoure à les tronquer, à en éloigner ; & ce n'eſt qu'au bout de dix ans que les Corps, après s'être beaucoup fatigués, ſe trouvent très-oppoſés à ces premiers principes qui n'avoient de valeur que par leur uniformité. Il faut y revenir, de-là le dégoût, le murmure & la fuite.

Autant que l'on peut ſe fier à ces idées, je crois pouvoir aſſurer qu'en ſuivant la chaîne de mes principes, l'on éviteroit l'attiédiſſement,

l'ennui, enfin toutes ces peines de corps & d'eſprit dont on tyranniſe gratuitement les troupes. L'eſpece de talens de chaque ſujet une fois bien reconnue, on l'employeroit avec confiance. Cela eſt bien aiſé à dire, j'en conviens; le difficile eſt de la diſtinguer. Il y a des hommes que l'on juge au premier coup d'œil; d'autres ſur leſquels on ſe trompe quelque tems; d'autres que l'on ne juge jamais: d'ailleurs l'on ne part que d'après ſes principes, ſes connoiſſances. Dans quelles erreurs ne peuvent-elles pas nous jetter? Une indiſpoſition momentanée, les précautions du ſujet qui veut nous en impoſer, des circonſtances, un faux intérêt perſonnel, le défaut de génie, d'expérience, de tems, mille choſes doivent nous effrayer ſur l'incertitude & le danger de nos jugemens; je dis effrayer, parce qu'un homme mal jugé eſt toujours déplacé, & que l'étant, le total de l'harmonie en ſouffre: dérangez le plus petit rouage d'une pendule, toute la machine en ſouffre de même; les parties du Militaire obéiſſent à leur correſpondance.

Il eſt ſûr que rien dans le monde n'a été créé en vain; que chaque choſe a ſa place marquée de tout tems par le Créateur: il eſt très-ſur qu'il les a toutes pourvues des propriétés & vertus néceſſaires; mais il eſt malheureuſement vrai, qu'il n'a donné à l'homme qu'un foible inſtinct très-

ſubordonné pour démêler cette variété infinie, & employer ces différens objets plus ou moins utilement à ſes beſoins ou à ſon agrément; quels dangers ne court-il pas dans les recherches qu'il fait preſque toujours à tâtons! j'ai parlé des mépriſes d'homme à homme, qui ſans doute ſont les plus grandes, puiſqu'elles influent ſur toute la ſociété; j'ai parlé des maladies de l'ame qui ont preſque toutes leur principe dans la maladreſſe de l'adminiſtration, qui les multiplie ou les irrite; il s'agit de les connoître & d'y porter des ſecours appropriés; elles varient comme les différens tempéramens; les remedes qui flétriroient & perdroient un excellent ſujet, améliorent & en ſauvent un qui l'eſt beaucoup moins; les Chefs doivent donc être (ſi on peut le dire) les Médecins de la partie morale de leurs troupes. Que de ſoins, que d'acquît de pareils emplois n'exigent-ils pas?

A l'égard des talens qui ſe rencontrent dans cette multitude d'hommes qui tous y prétendent, je les vois partagés avec une diſproportion bien incroyable. Tandis que le foible inſtinct de celui-ci, ne va pas au-delà d'un travail méchanique & borné, le génie vaſte & ſublime de cet autre perce l'atmoſphere, s'élance dans les Cieux, y calcule le mouvement de ces maſſes énormes qui y flottent, & delà ſe rapprochant de la terre

il en détermine les limites. Dans le Militaire l'un s'épuiſe pour trouver un nouveau pas; il eſt ravi d'avoir imaginé que pour marcher en avant, il faut y porter le corps; l'autre jette le plan de toute une campagne, & avec trente mille hommes, il en arrête cent mille qu'il repouſſe par delà un fleuve; il revient couvert de gloire, & malgré tous ſes lauriers, il ſe conſidere, gémit, & ſe trouve toujours bien petit.

Quelle immenſe diſtance ſe trouve donc entre un homme & un autre homme? Quoi! cet être ſi lourd, ſi peſant dont les phraſes découſues & totalement inintelligibles, l'aſſimilent au quadrupede qu'il mépriſe: quoi! cet être eſt homme comme l'Auteur de Cinna, de Rhodogune & du Cid! je porte alors des yeux étonnés ſur le priſme de l'eſpece humaine; j'y ſuis ſa dégradation infinie, & je remarque que les nuances qui lient ces deux extrêmes, rempliſſent exactement l'eſpace immenſe qui s'y rencontre; ce ſont ces nuances qu'il ſeroit bien eſſentiel que les Chefs puſſent diſtinguer, ſi de bonne foi ils vouloient mettre les différens ſujets à la place où ils commenceroient à devenir utiles: je ne connois que ce moyen pour faire renaître de l'attiédiſſement le plus léthargique, le goût le plus vif & le plus précieux.

(*a*) Que peut-on penſer d'un pays où l'infidélité, le rapt, la perfidie, l'injuſtice conduiſent à la conſidération; où l'on eſtime un homme, parce qu'il a ôté une fille à ſon pere, une femme à ſon mari, & troublé les ſociétés les plus douces & les plus ſaintes? *Eſprit de Monteſquieu*, pag. 159.

(*b*) Les hommes nés pour le grand, ſont ſouvent inférieurs aux eſprits les plus communs, quand il eſt queſtion de petites choſes.

Veſpaſien qui ſur le trône fut l'admiration des Romains, avoit été l'objet de leur mépris pendant la Préture.

L'aigle perce les nues d'un vol audacieux; il raſe la terre d'un vol moins rapide que l'hirondelle.

Tout homme qui perd le véritable objet de ſa paſſion, ceſſe auſſi-tôt d'être utile.

ART. XIII. AGE D'UTILITÉ.

QUE l'homme le plus orgueilleux tremble & me ſuive : je vais arracher le voile qui le cache à lui-même, & le ramenant à ſa juſte valeur, lui faire ſentir le néant de ſa courte exiſtence; je parcours la vie de cet être malheureux, qui, dans ſon ivreſſe préſomptueuſe, croit que tous les aſtres qui l'éclairent, que les animaux qu'il dévore, que le globe ſur lequel il ſe tourmente, n'a été créé que pour ſon ſeul bonheur; qui l'y cherche toute ſa vie en faiſant ſon malheur & celui de tout ce qui reſpire : l'homme, je l'ai

nommé, choiſiſſons celui que la nature aura le mieux traité en l'approchant un peu plus de cette prétendue perfection, que la foibleſſe de ſes ſens lui laiſſe entrevoir: je le ſuppoſe aidé de l'éducation la mieux raiſonnée, la plus heureuſe. Voyons maintenant dans les vingt-cinq années que je lui donne de vraie exiſtence (depuis vingt-cinq juſqu'à cinquante), ce qui lui reſte de tems à employer à des occupations faites pour l'arracher du berceau de l'ignorance, dans lequel il eſt né.

En prélevant le tems qu'exigent les beſoins phyſiques, les devoirs méchaniques de ſon état, ceux que la ſociété a rendus indiſpenſables; en prélevant le tems qu'il paſſe à ſe connoître, celui qu'il perd à ſe jetter dans le monde pour obſerver d'après la nature, & faire des comparaiſons plus neuves, plus ſûres; que lui reſtera-t-il enfin pour arriver aux connoiſſances que les autres ont eues, & à en éloigner le terme?

Un Philoſophe qui ne compteroit d'exiſtence que les momens qu'il auroit employés à une étude utile, croiroit à peine avoir vécu cinq ans; c'eſt un rêve bien court pour y attacher un ſi haut prix.

Arrêtons-nous à l'état Militaire qui, exigeant plus de feu, plus de fermeté, plus de force d'eſprit & de corps qu'aucun autre, uſe par

conſéquent davantage, & diminue en proportion les années de ſervice utile que l'on doit à ſa patrie.

L'homme arrive rarement à cinquante ans ſans quelques infirmités, par conſéquent ſans dépérir ; il fait donc tort au ſervice en occupant la place d'un ſujet de qui le Souverain pourroit plus exiger. L'on aura beau ſe récrier, il faudra toujours en venir à cette humiliante vérité, qui eſt que les facultés de l'ame & de l'eſprit ſont aſſujetties au dépériſſement qu'éprouve la ſurface fragile qui les enveloppe: rarement un ſexagénaire joindra à un diſcernement froid, cette activité de génie & cette bouillante exécution qui eſt ſi néceſſaire dans certain cas à l'armée. Demonte étoit dans la force de l'âge, quand en 1579, Alexandre Pharneze lui ordonna d'aller harceler l'ennemi, qui campoit entre Maſtreicht & Louvain. A peine eſt-il en marche avec cinquante Lanciers & vingt-cinq Arquebuſiers, qu'il rencontre cinq cens Cavaliers ennemis : l'aſpect inopiné de cette troupe nombreuſe cauſe d'abord quelqu'effroi à la ſienne ; mais Demonte parlant à ſes Soldats avec le plus grand calme, obſerve en même tems ſon terrein, & y place ainſi ſa troupe : il y avoit une hauteur d'où ſes Arquebuſiers avoient été apperçus ; ils y firent halte ; les Lanciers qui ſuivoient à grandes diſ-

tances, furent distribués dans différens postes; & après avoir fait sonner la charge de tous ces endroits à la fois, Demonte se précipite tout à coup sur l'ennemi, qui, trompé par l'apparence d'un plus grand nombre, lâche pied & s'enfuit en désordre.

C'est-là de ces traits vifs de génie & de courage, dont on n'est plus capable, quand (comme dit Racine le fils);

Par d'affreux sillons l'implacable vieillesse
A sur un front hideux imprimé la tristesse;
Que dans un corps courbé, sous un amas de jours,
Le sang comme à regret semble achever son cours;
Lorsqu'en des yeux couverts d'un lugubre nuage,
Il n'entre des objets qu'une infidele image;
Qu'en débris chaque jour le corps tombe & périt;
En ruines aussi je vois tomber l'esprit, &c.

Tacite nous a aussi rappellé cette triste vérité, que chaque jour nous confirme;

Precarium seni imperium & brevi transiturum.

L'Orateur Romain s'écrioit:

Non sunt in senectute vires! Ne postulamur quidem vires à senectute; ergo & legibus & institutis vacat etas nostra muneribus iis quæ non possunt sine viribus sustineri.

Il en est de l'homme, comme de tous les êtres qui croissent ou vegetent sur la terre: les plantes, les fruits ont leur moment de maturité,

les animaux, le tems de leur pleine force; la nature a de même assujetti l'homme le plus fier à cet instant de foible perfection, pendant lequel il peut être employé avec plus d'utilité. Il s'en rencontre cependant, mais en très-petit nombre, qui, précoces & privilégiés, joignent au feu de la plus grande jeunesse, la profondeur des combinaisons & le calme de l'âge le plus mûr : l'Histoire nous en fournit des exemples faits pour allumer le fol orgueil de l'espece humaine, s'il n'étoit pas continuellement humilié par toutes les foiblesses qui l'assailliſſent & qui sont dans la nature.

Baïard nous peint le jeune Nemours dans ces deux vers :

» J'admire sa prudence & j'aime son courage.
» Avec ces deux vertus, un Héros n'a point d'âge ».

Xénophon étoit fort jeune quand Cléarque amena à Cyrus dix mille Grecs pour combattre Artaxercès; il fut malgré cela nommé pour remplacer tous les Chefs qui venoient d'être égorgés; son début dans le commandement fut cette fameuse retraite dont il nous a rendu compte. Cet exemple & vingt autres appuient ce que j'ai dit ailleurs, qu'il faut par des examens ingénieux travailler à découvrir les jeunes talens, n'en pas sur-tout gêner le développement; qu'au contraire il est nécessaire de l'étendre & de le fortifier.

Mais comme l'adminiſtration générale doit toujours poſer ſur des principes formés par les plus juſtes obſervations ſur la nature, ces phénomenes qui s'échappent de ſa marche ordinaire, ne doivent faire que des exceptions, à la préférence que l'âge mûr doit avoir ſur les autres: il paroît donc prouvé que les Militaires qui vieilliſſent trop dans les Corps, y endorment l'émulation & y engourdiſſent les talens, au point de ne pouvoir plus jamais en tirer parti.

L'on s'en paſſe fort aiſément, s'écrieront nos Docteurs de baſſe Tactique, qui ne connoiſſent que celui de faire des pirouettes, & d'aligner des hommes. Il eſt peu d'états qui en exigent moins que le Militaire.

O ſtupides & dangereux Quiétiſtes (*a*) (leur dira-t-on), qui n'étiez nés que pour faire mouvoir des automates, ou ſervir dans quelques arſénaux à y faire nétoyer les armes! croyez que l'état où vous êtes déplacés, exige beaucoup plus de connoiſſances qu'aucun autre, puiſque tout y a rapport; que la gloire de votre Souverain, que le bonheur de votre patrie y ſont attachés: croyez que les troupes qui procurent l'un & l'autre, n'ont de force & de valeur que par les connoiſſances multipliées que doivent avoir tous les Officiers qui les menent à l'ennemi; je dis tous, parce que le dernier Sous-Lieutenant ayant des

hommes à conduire, & les ayant plus ſous ſa main, il doit travailler à les connoître à fond pour les rendre heureux de leur métier, & par conſéquent les porter avec plus de facilité aux plus grands avantages de l'objet général.

Ce jeune Militaire devant paſſer à de plus hauts grades, ne ſauroit trop acquérir de connoiſſances : les arts, la littérature, les talens, l'hiſtoire, les ſciences, tout eſt relatif au génie de l'homme qui en a aſſez, pour meſurer le vaſte diſtrict de l'état qu'il a embraſſé.

Vos cinq années de travail, m'objectera-t-on, ne peuvent pas ſuffire à former des Militaires tels que vous les enviſagez ; j'en conviendrai, & je dirai que c'eſt peut-être l'humiliante vérité de cette objection, qui fait que nous en avons très-peu qui en méritent le titre (*b*).

Mais comme les hommes ne vivent pas plus en Pruſſe, en Allemagne, qu'en France, ſi nous rempliſſons avec une ingénieuſe économie ce court eſpace, ils ne pourront pas faire plus que nous, & nous aurons toujours l'avantage que le génie & le caractere de la Nation nous offre, pourvu que l'on ſache les cultiver & en tirer parti ; je n'imagine pas, par exemple, qu'il ſoit bien vu de vouloir en France adopter ces principes Allemands, qui conſiſtent à aſſujettir au joug le Soldat, & à l'occuper continuellement à

des niaiſeries fort ſérieuſes, ſous prétexte de le contenir : il faut, dit M. Monteſquieu, commencer par faire un mauvais ſujet pour faire un bon eſclave ; l'eſprit au contraire que je crois devoir regner dans les troupes, étant plus rapproché de la Nation, ſeroit plus que ſuffiſant pour y maintenir une liberté gaie & honnête ; c'eſt dans les entr'actes du ſervice, c'eſt dans ces momens de relâche qu'il faudroit que les Officiers euſſent l'air de s'occuper un peu plus de ce qui pourroit diſtraire & amuſer le Soldat ; il eſt des plaiſirs faits pour l'intéreſſer, qui meneroient à une double utilité pour le ſervice : quiconque à un objet en vue, doit y faire tout concourir ; l'art en France eſt d'y amener avec gaieté ; l'on y fuit toujours & l'on y déteſte ces hommes hautains, dont la préſence gêne & intimide ; ces hommes dont l'œil ſévere n'annonce que le joug, & la bouche ne prononce que des peines.

La différence qu'il doit y avoir entre l'Officier Allemand & l'Officier François, la voici : le premier doit s'appliquer à enchaîner les corps ; le ſecond à plaire & à captiver les ames : la recette de celui-ci, ce ſont les louanges, le ton honnête dans toutes les circonſtances ; les moyens de l'autre ſont l'effroi, la peſanteur du joug & la force du bras qui s'en ſert pour rendre immobile.

Il paroît bien étonnant au premier aſpect,

que dans un Royaume auſſi vaſte & auſſi peuplé que l'eſt celui-ci, où chaque ſujet naît avec l'amour de ſon Roi, & le goût prédominant de le ſervir ; il eſt bien étonnant, dis-je, que les recrues y ſoient auſſi difficiles, & que les troupes puiſſent à peine être complettes en tems de paix, en enrôlant ſans délicateſſe ce rebut de la Nation, dont les Romains n'auroient pas voulu même dans leurs villes pendant la guerre.

La cauſe de cette diſette m'a paru venir de la mal-adreſſe avec laquelle l'on s'eſt occupé du phyſique, & de la négligence entiere que l'on a eue pour le moral. Faites aimer au Soldat ſon métier par tous les moyens que j'ai détaillés dans le cours de ce petit Ouvrage; donnez-lui la conſiſtance, la conſidération qu'avoit le Soldat Romain, dont vous n'avez emprunté que le caſque: rendez-lui ſur-tout juſtice ; engagez-le à vingt ans; que ſon engagement en dure dix, pas un jour de plus ; augmentez d'un ſol ſa paie, & que ce ſol ſoit journellement retenu juſqu'à l'expiration de ſon congé, pour lui faire avec ſon engagement une petite ſomme quand il retournera dans ſa famille: ſi c'eſt un bon ſujet, faites enſorte qu'il puiſſe y jouir de quelque petit avantage: ſi après ſes dix ans, il veut encore ſe rengager pour dix autres années, à la bonne heure ; mais que ce ſoit toujours le dernier

nier terme de ſon ſervice, alors vous le diſtinguerez au Corps comme vétéran, par une marque au chapeau ou à l'habit, qu'il conſervera toute ſa vie dans ſon village, où il aura, comme ailleurs, la préférence ſur ceux qui auroient moins ſervi, pour toutes beſognes ou emplois à ſa portée (*c*).

Ces vétérans, avec un peu d'aiſance, ſeront à quarante ans en état de ſe marier & de produire au Roi de nouveaux ſerviteurs; le bonheur dont les peres auront joui au ſervice, y fixera de race en race les enfans, & la Nation ceſſera d'être humiliée par les ſinguliers talens de MM. les Recruteurs; comme les Provinces d'être énervées par cette perfide loterie, qui fait éclorre ſous la main d'un Subdélégué rural, un tas de héros larmoyans, plus propres à labourer la terre qu'à porter les armes.

(*a*) Quiétiſme, ſyſtême enfanté par intempérance d'eſprit, il conſiſtoit dans le ſilence de l'ame, l'anéantiſſement de ſes puiſſances.

(*b*) Entre toutes les connoiſſances détaillées ci-deſſus; Montécuculli prétend « qu'un Officier doit avoir le génie martial, le tempéramment ſain & robuſte, la » taille avantageuſe, le ſang rempli d'eſprits d'où naît » l'intrépidité dans les périls, la bonne grace dans les » occaſions où l'on doit paroître, & l'infatigabilité dans » le travail: il doit être d'un âge raiſonnable; car une

J'ai dit par-tout que les grands reſſorts du François étoient l'amour du Prince, l'honneur & la gloire; la clef eſt toujours dans le cœur du Souverain & dans les mains de ſes Miniſtres.

Sans vouloir prouver ici la néceſſité d'entretenir & de fortifier ces précieux moyens, je dirai qu'il faut bien prendre garde de donner l'air de récompenſes aux choſes qui doivent en être diſtinguées, & même s'en éloigner; il ſeroit, par exemple, fort dangereux que tout ce qui eſt argent (*a*), portât jamais d'autre nom que celui de ſecours. Les Romains, dans ces beaux momens de gloire où la ſageſſe préſidoit à leur adminiſtration, avoient eu grand ſoin de ne mettre en uſage que des couronnes de bois, d'herbes, que des anneaux de fer, pour exclure (nous dit Cabrera) la récompenſe mercenaire, en ſéparant le vil profit d'avec la gloire, & pour graver ſur-tout avec le burin du point d'honneur, l'amour de la vertu dans tous les cœurs. La couronne triomphale, la plus noble de toutes, étoit de lauriers; mais le luxe qui eſt toujours prêt à s'immiſcer, mit depuis en uſage les couronnes d'or pour les Généraux; c'eſt ſelon moi la premiere époque de la décadence de ce fameux Empire, qui ſembloit appuyé ſur tout l'Univers qu'il étonnoit: ſes profondes racines étoient l'honneur, l'amour de la patrie &

des mœurs ſimples. Le goût de l'or venant à percer, tout dégénéra, s'affoiblit ; & ce coloſſe de puiſſance s'affaiſſa bientôt ſous lui-même, ne laiſſant à la poſtérité qu'un nom fameux, des fautes énormes & de magnifique débris.

(*a*) La fidélité que l'on achete à prix d'argent, n'eſt pas de longue durée, mais le fut-elle, que peut-on attendre d'un homme qui eſt aſſez vil pour ſe mettre à l'encan ? Il ne peut jamais avoir de relation qu'avec des gens de ſon eſpece ; car les hommes honnêtes le mépriſent & le fuient.

Un Poëte ancien nous a dit :

Nulla fides pietaſque viris qui caſtra ſequuntur ;
Venaliſque manus, ibi fas ubi maxima merces.

Autant que l'on peut compter ſur la fragilité des choſes humaines, les ames ſeules peuvent s'enchaîner réciproquement.

ART. XV. GRATITUDE DU SOUVERAIN.

AUSSI-TÔT qu'un François peut analyſer les mouvemens de ſon cœur, il y trouve comme principe du bonheur qu'il éprouve, l'amour de ſon Souverain : les François (dit un Auteur moderne) aiment autant leur Prince, que les Romains aimoient leur Capitole : l'amour de la gloire leur rend tout aiſé ; & leur fidélité &

leur obéiſſance qui égalent l'amour que les Romains avoient pour la liberté, deviennent en eux le principe des mêmes qualités.

Il ſeroit donc ridicule de chercher à prouver que ce n'eſt point un vil intérêt qui réunit ſous les drapeaux la Nation : ſi cependant il étoit poſſible de douter encore de la pureté des mouvemens qui la décident, j'aurois recours aux faſtes honorables de la Monarchie ; je les ouvrirois & je ferois voir cent exemple de déſintéreſſement, tels que celui que je vais rapporter.

Le Prince de Clermont fut chargé le 5 Septembre 1746, de faire le Siege de Namur ; c'étoit, à cauſe des forts qui l'environnoient, douze places qu'il falloit enlever ; il en attaqua pluſieurs à la fois ; ils furent tous emportés ; M. de Bruſlard, Aide-Major Général, plaçant les travailleurs après les Grénadiers, dans un ouvrage qu'il avoit pris, leur promit double paie, s'ils avançoient le travail ; les Grénadiers en firent plus qu'on ne leur en demandoit, & ils refuſerent la double paie ; qui de l'Aide-Major ou du Grénadier joua le plus beau rôle ? Il eſt donc clair que cette Nation avide de gloire ſait jouir en travaillant, & que le plus grand bienfait qu'elle puiſſe exiger, c'eſt celui de pouvoir continuer à ſacrifier & ſa fortune & ſa vie.

Le Souverain à l'inſtar de la Divinité, promet

de diſtinguer les ſervices par des grades & de ſecourir avec des penſions ; combien la diſtribution n'en doit-elle pas être juſte & ſacrée ? La plupart des Nations chargent un grand nombre d'hommes de veiller à l'adminiſtration des Finances ; & elles n'en nomment point pour celle des grades & des honneurs ; qu'y a-t-il cependant de plus eſſentiel que la diſcuſſion ſévere du mérite de ceux que l'on éleve aux dignités (*a*)? Pourquoi chaque Nation n'auroit-elle pas un Tribunal, qui par un examen profond & public, pût l'aſſurer de la réalité des ſervices & des talens qu'elle veut récompenſer ? Quel prix un pareil examen ne mettroit-il pas aux hommes ? Les diſtributions pécuniaires ne doivent jamais être que ſuffiſantes ; mais il faut toujours que les honneurs aient un prix que l'imagination étende & mette au-deſſus de toutes récompenſes ; un vieux militaire honoré par ſon Roi, ne compare point le peu de réalité du cordon qu'il porte avec le ſang qu'il a perdu ; la main du Souverain a conſacré ſa gloire, & la faveur lui ſemble au-delà de ſon mérite & de ſes ſervices.

Il ſeroit impoſſible de fixer tout ce que cette précieuſe ſenſibilité doit produire dans le Militaire François ; il n'y a point de millions verſés chez le Miniſtre de la Guerre, qui puiſſent balancer la ſomme des récompenſes qu'il peut lui

diſtribuer à peu de frais, quand il ſaura (comme je viens de le dire) leur conſerver cette valeur que l'imagination leur attache. Que l'on n'imagine point que ce ſoit jamais la multiplicité des marques diſtinctives qui puiſſe en diminuer le prix; c'eſt toujours leur proſtitution. Le Monarque eſt comme cet aſtre brillant pere de la nature, dont les faiſceaux de rayons ne peuvent, en ſe multipliant, que la rendre plus féconde ſans jamais l'altérer. Donnez en France une Croix de Saint-Louis mal-à-propos; vous ferez le plus grand tort à cet Ordre reſpectable; mais ne craignez pas d'en affoiblir le mérite, en les rendant communes: elles ne ſauroient l'être trop dans un grand Royaume, tant qu'elles ne ſeront portées que par des Officiers qui les auront ſollicitées pendant vingt ans de travaux, & une conduite irréprochable: je ne connois pas de monumens plus faits pour décorer un vaſte Etat qui eſt voué à l'honneur; ſa force & ſa ſûreté naiſſent alors de ſa ſeule parure.

Il ſeroit l'on ne peut pas plus eſſentiel pour l'Officier (c'eſt-à-dire pour le bien du ſervice), que l'on appréciât ſes travaux, & que l'on en fixât d'une maniere irrévocable la récompenſe. Sous un Miniſtere cette même Croix de Saint-Louis, étoit en tems de paix le prix de treize à quatorze ans d'inaction; ſous un autre à la ſuite

d'une guerre, j'ai vu que l'on étoit obligé de la ſolliciter long-tems, après vingt-cinq années de ſervices : les maux qui réſultent de cette incertitude, de cette inégalité, me paroiſſoient infinis. L'Officier qui en entrant au ſervice voyoit cette grace beaucoup plus prochaine, eſt humilié de la voir s'éloigner ; il croit que l'on manque aux engagemens que la reconnoiſſance publique avoit contractés avec lui ; mais comme il ſe trouve lié par l'opinion (*b*), la néceſſité remplace le goût qui le fixoit à ſes drapeaux : je laiſſe à l'homme de génie à diſtinguer juſqu'où peut s'étendre la différence malheureuſe, qu'il doit y avoir dans le ſervice d'un homme, dégoûté, ou plein d'une généreuſe ardeur.

Au chapitre *Conſidération*, j'ai fait preſſentir ce qui décidoit le goût du François pour le ſervice ; je finirai celui-ci par une réflexion, la voici : pour que tout homme ſenſible & paſſionné pour l'eſtime publique, qui eſt le ſeul prix de ſes travaux, puiſſe continuer à les rendre utiles, il faut, je crois, qu'il puiſſe aſſeoir ſes idées de gratitude ſur quelque choſe de poſitif ; il faut qu'il ne puiſſe jamais ſuppoſer de l'indifférence, de l'ingratitude, dirois-je plus, de l'inhumanité ; le cœur de la nobleſſe Françoiſe fait avec joie les premiers frais de la généroſité ; ce noble penchant lui laiſſeroit donc ſoupçonner

difficilement des vices auſſi hideux, dans une Nation pour laquelle elle brûle de ſe ſacrifier.

(*a*) La ſage adminiſtration des honneurs eſt le lien le plus fort que l'on puiſſe employer, pour unir l'intérêt particulier avec l'intérêt général. *Helvetius.*

C'eſt, ſelon Monteſquieu, une regle générale, que les grandes récompenſes, dans une Monarchie & dans une République, ſont un ſigne de leur décadence, parce qu'elles prouvent que leurs principes ſont corrompus; que, d'un côté, l'idée de l'honneur n'y a plus tant de force; que, de l'autre, la qualité de Citoyen s'eſt affoiblie.

Les deſcendans de Thémiſtocles (dit Plutarque), ſix cens ans après ſa mort, conſervoient à Magnezie certains honneurs qu'Artaxercès, Roi de Perſe, lui avoit accordés.

(*b*) Un Officier faiſoit un jour quelques obſervations à ſon Colonel, ſur différens objets qui allarmoient ſa délicateſſe; ſi vous êtes ſi délicat, Monſieur, & que cela ne vous convienne pas, vous n'êtes pas engagé & pouvez quitter. O homme cruel! reprit l'Officier; connoiſſez-vous d'engagement auſſi fort que celui qui attache un Gentilhomme au ſervice de ſon Prince? Depuis vingt-trois ans j'ai le bonheur de le ſervir, j'ai fait dix campagnes, & ai riſqué cent fois ma vie; j'ai altéré ma ſanté & fondu le peu de patrimoine que j'avois, & vous me propoſez de quitter! vous voulez donc que j'aille dans quelque coin mourir de honte & de miſere, & que cette même nature en s'éteignant en moi, me force à regréter le goût qu'elle m'a inſpiré en naiſſant, pour le ſervice de mon Roi!...

Que voulez-vous, dit Louis XIV, à un Officier qui

lui demandoit le prix de ſes ſervices : que voulez-vous de la Croix ou d'une penſion ? Je préfere la Croix (dit humblement l'Officier) : je le crois bien, reprit le Roi, avec un ton qui fit rire les jeunes Princes : quand il fut ſeul avec eux, il leur dit : mes petits amis, une autre fois laiſſez-moi débiter ma marchandiſe.

ART. XVI. PEINES.

DANS toutes les preuves non équivoques que l'univers ſe plait à nous donner de la puiſſance qui le régit, aucune, ſelon moi, n'eſt plus frappante que celle-ci : rien de toutes les parties qui le compoſent, n'a une reſſemblance parfaite ; dans l'eſpece humaine, cette variété admirable s'annonce auſſi authentiquement que dans toutes les autres productions qui conſtituent notre globe : on l'apperçoit auſſi clairement dans le moral que dans le phyſique ; l'un & l'autre par des combinaiſons infinies ne different ſouvent que par des nuances ſi fines, ſi bien fondues, qu'il n'y a que très-peu d'yeux & d'intelligence qui puiſſent les diſtinguer ; cependant elles n'exiſtent pas moins.

C'eſt cette connoiſſance intime & eſſentielle qui doit faire la principale étude d'un Chef ; ſans elle il doit frémir en infligeant quelques peines (*a*) : celles que l'on croit les plus indifférentes, ont ſouvent des conſéquences auſſi

étendues que funeſtes ; un propos agréable de ſon Chef tranſporte ; auſſi un mot dur pénêtre & flétrit. Quels avantages les hommes en place n'ont-ils pas ? Que ne peuvent-ils pas attendre d'un François, quand ils ſauront flatter ou allarmer ſa ſenſibilité ?

Suivons de plus près notre objet, il faut que le choix des peines ſoit relatif & proportionné aux affections de l'ame que l'on eſt forcé d'affliger ; mais ſi jamais la combinaiſon peche, il y a toujours beaucoup moins d'inconvénient que ce ſoit du côté de la douceur.

Je n'ai prétendu parler dans cet article que des ames ſenſibles, auprès deſquelles l'honneur, la juſtice, la reconnoiſſance, ſont les ſeuls moyens dont un Chef doit ſe ſervir pour intimider & contenir.

Paſſons à un autre article auſſi intéreſſant pour la ſociété, qu'il eſt triſte & humiliant pour l'humanité.

(*a*) Avant de punir, je crois qu'il faut ſe repréſenter ſans partialité la valeur d'un ſujet, ſon degré de ſenſibilité, enſuite balancer & proportionner la peine au délit, accordant toutefois à la nature ſa juſte meſure, & ne ſéviſſant qu'autant que l'utilité générale pourroit y être léſée, relevant toujours l'ame par tous les moyens que la ſenſibilité & le génie fourniſſent ; je ne connois que cette conduite pour la ramener, quand elle s'eſt égarée.

Verſet du Roi David.

Si tu veux par rudeſſe
Nos péchés meſurer,
Seigneur, Seigneur, qui eſt-ce
Qui pourra plus durer ?

ATR. XVII. CHATIMENS.

IL eſt en trop grand nombre de ces hommes durs, farouches, enclins à toute eſpece de vices, que l'on ne peut mener au bien qu'à l'aide des fers & de l'aiguillon; c'eſt à ces infortunées créatures auxquelles il faut montrer continuellement le fouet & la bourſe (*a*); ils font partie de la ſociété dont ils recueillent les fruits; il eſt donc juſte qu'ils y paient leur contingent. Comment les vaincre & les y amener ? Le voici: je deſirerois que tous les mauvais ſujets fuſſent diſtingués dans chaque Corps par une marque diffamatoire (*b*): ce ſeroit le moyen de rendre leurs propos moins dangereux, d'anéantir leurs complots; le fond des troupes qui eſt conduit par l'honneur, les fuiroit; à chaque pas ils ſeroient en proie à la honte, au mépris dont ils porteroient le ſigne ſur le cœur: iſolés & repouſſés comme la lie des Corps, l'amertume de leurs réflexions les tyranniſeroit à chaque inſtant; & cet état affreux ne pourroit produire qu'un

très-grand bien pour eux, & pour le ſervice.

Ces malheureux feroient le double de ſervice par cette loi là même, qui veut que plus l'on eſt vicieux, plus l'on ſoit occupé ; l'intérêt du coupable, comme celui de la ſociété, l'ont prononcé.

Si dans cette triſte claſſe de proſcrits, quelqu'un paroiſſoit vouloir changer, il faudroit alors voler au-devant, & lui donner toute ſorte de ſecours.

Ceux au contraire qui augmentant de vices, s'armeroient contre les châtimens, ce ſeroit-là le cas où tout ce qu'il y auroit de plus fort & de plus impoſant, deviendroit le plus doux & le plus néceſſaire.

(*a*) Punir & récompenſer eſt un axiome qui ſe trouve dans toutes les branches, mais dont peu d'hommes ſavent le ſens ; qui le ſauroit à fond, pourroit par l'application de ce principe, réſoudre le problême d'une légiſlation parfaite.

(*b*) Dans les états modérés, la plus grande peine d'une mauvaiſe action ſera d'en être convaincu : il ne faut pas, ajoute Monteſquieu, mener les hommes par les voies extrêmes ; ſuivons la nature qui leur a donné la honte pour fléau ; il faut donc que la plus grande partie de la peine, ſoit l'infamie de la ſouffrir.

ART. XVIII. PRISON.

EN partant toujours de la vérité de ce principe, que le Militaire François a dans l'ame le germe de l'honneur, l'on conviendra qu'il ne peut y avoir que la mal-adreſſe de quelques Chefs qui ait pu la mettre en uſage pour les troupes. Les priſons (*a*) ne devroient jamais être habitées que par ces abominables créatures, que l'intérêt commun condamne à ne plus exiſter. Un brave Soldat qui, entre quatre murs, analyſe ſur la paille les affections de ſon ame; quand il la trouve ſenſible & pleine d'honneur, il murmure d'abord contre ſon Chef, de ce qu'il n'a pas ſu ſe ſervir de tous ces précieux moyens; & il eſt très-heureux ſi en ſe bornant à le regarder comme un imbécile, il ne lui fait pas l'honneur d'en venir à le déteſter.

Dans le nombre (me répondront quelques Chefs ſans aptitude, ou qui en ayant un peu auront employé ce peu à affliger leurs troupes), dans le nombre, s'écrieront-ils avec ce ton emphatique qui eſt le monocorde de la médiocrité, il ſe rencontre de ces hommes durs, opiniâtres, que l'on ne peut ployer, & que l'on ne ſauroit vaincre qu'en les enfermant. Hélas! Meſſieurs, ſoit, je vous l'accorde; mais il y en a bien peu;

ma réponſe eſt à l'article *Châtimens*. Après avoir employé tous ceux que je vous ai indiqués ; renvoyez ces mauvais ſujets, vous y gagnerez ; & ſi jamais vous vous décidez à moins donner au phyſique, mais beaucoup plus au moral, ne doutez pas que la maſſe d'honneur qui eſt dans la Nation, ne vous fourniſſe abondamment des Soldats qui en mériteront le titre.

(*a*) L'affreux inſtant qui met un homme libre aux fers ;
Lui ravit la moitié de ſa vertu premiere. *Homere.*

L'eſpece de vertu qu'engendre la crainte de la priſon, ſe reſſent de ſon origine ; cette vertu n'eſt que puſillanime & ſans lumiere : diſons mieux, la crainte n'étouffe pour un inſtant que des vices, ſans jamais produire de vertus. La vraie vertu eſt fondée ſur le deſir de l'eſtime, & ſur l'horreur du mépris plus affreux que la mort.

Un Soldat duelliſte répondit à Pharamond qui lui reprochoit de n'avoir pas reſpecté ſes ordres. « Comment » m'y ſerois-je ſoumis ? Tu ne punis que de mort ceux » qui les violent, & tu punis d'infamie ceux qui y » obéiſſent : apprends que je crains moins la mort que » le mépris ».

ART. XIX. DÉSERTEURS.

JE n'entrerai point dans cette délicate & intéreſſante queſtion, qui conſiſte à décider ſi les loix divines & humaines ont donné ou pu donner

ner aux hommes, le droit affreux de vie & de mort en aucuns cas ſur leurs ſemblables ; j'en excepte toutefois celui où un homme attaqué prévient à l'inſtant ſon adverſaire : cette épineuſe diſcuſſion n'entre point dans mon plan, il me ſuffira donc de dire que tout homme qui participe aux avantages de la ſociété, doit à cette même ſociété des ſervices relatifs ; & que quand à cette dette primitive, il a ajouté de nouveaux engagemens, il ne peut pas plus y manquer que ceux qui traitent avec lui au nom de la ſociété commune. Renfermons-nous dans le cercle du Militaire, & arrêtons-nous à ce malheureux qui, victime d'un penchant inné qu'il n'a pu vaincre, rompt enfin en déſertant ce lien volontaire que l'honneur devoit lui rendre ſacré ; il eſt certainement criminel vis-à-vis de cette ſociété à qui il doit des dédommagemens, en ſus des travaux qu'exigeoient les ſoins qu'elle prenoit de ſon exiſtence.

Comment donc le forcer à s'acquitter envers elle ? Eſt-ce en lui caſſant la tête ? Outre que la queſtion ci-deſſus n'eſt pas encore décidée, outre qu'un homme mort ne laiſſe qu'un exemple bientôt oublié, paie fort mal ſes dettes ; il paroît prouvé qu'un ſupplice qui ne cauſe aucune douleur, qui ne dure qu'une ſeconde, & qui n'entraîne point d'infamie, eſt très-peu fait

pour contenir des hommes, qui par goût se vouent chaque jour à la mort. Que faire donc ? Comment s'y prendre pour arrêter ou tout au moins diminuer ce mal qui ronge & affoiblit toutes les troupes ? Je répondrai qu'il faut commencer par suivre avec le Soldat François les principes que j'ai indiqués ; qu'à l'égard des déserteurs que l'on auroit à punir, il faudroit que leur supplice servît continuellement d'exemple à leur Corps ; ils y resteroient toute leur vie enchaînés, ils y vivroient sans solde au pain & à l'eau ; à l'armée ils épargneroient les chevaux de peloton ; ils porteroient les fardeaux les plus lourds, les plus gênans ; ils ouvriroient des tranchées, applaniroient les chemins ; en un mot, ils feroient sous la verge la besogne la plus dure & la plus dégoûtante du Soldat.

En tems de paix, outre les gros travaux des Corps qui les regarderoient toujours, ils seroient employés aux embelliſſemens ou aux choses utiles des lieux où ils se trouveroient ; grands chemins, fortifications, travaux même des particuliers qui en répondroient ; voués pour toujours à la souffrance & au répentir, ils effrayeroient à chaque instant leurs camarades, puisqu'ils traîneroient sous leurs yeux une vie bien malheureuse, mais certainement très-utile.

ART. XX. DISCIPLINE.

Res Disciplinæ inimiciſſima otium. Patercule.

JE ne dirai point qu'en France un Chef peut devenir un demi-dieu, quand il eſt né avec la ſenſibilité & le génie néceſſaires pour ſentir & employer toute l'étendue de ſon pouvoir à faire des heureux : je ne dirai pas non plus qu'un Chef dur & borné, qui ne voit dans ſon autorité que le frein fait pour enchaîner des eſclaves ; qui ne jouit que de la gloriole de ſon grade, & du bénéfice qu'il lui procure en argent, eſt le plus mépriſable mortel, & doit finir par être le plus malheureux ; ces vérités ſont éparſes dans tous les Chapitres de cet Ouvrage ; celui-ci eſt deſtiné à définir ce que l'on entend en France par diſcipline ; quel eſt l'art qu'il faut employer pour l'y rendre utile ; quelles ſont ſes bornes, & quel ſeroit le danger de les outre-paſſer.

La diſcipline eſt la ſoumiſſion volontaire qui aſſujettit tout le Militaire à l'obſervance ſcrupuleuſe des devoirs que le bien du ſervice exige.

Partons de l'exactitude de cette définition ; pour faire enviſager toute l'étendue du travail que l'homme le plus heureuſement né s'impoſe,

quand il entreprend de conduire & de répondre de tout un Corps.

En France, la ſoumiſſion eſt volontaire, puiſqu'il n'y a nulle puiſſance qui y force perſonne d'y embraſſer tel ou tel autre état; à la rigueur même l'Officier pourroit rompre d'un moment à l'autre tous les liens qu'il s'eſt impoſés, cela n'eſt pas douteux; mais il n'en eſt pas de même du Soldat: les ſiens ſont plus forts, & il n'y a que la ſeule expiration de ſon engagement qui puiſſe les dénouer.

Cette multitude d'hommes également voués à l'honneur, & plus ou moins attachés aux différens Corps qu'ils compoſent, doit être connue à fond, & juſques dans le plus petit détail, de chaque Chef à qui ils ont à obéir; leur ſenſibilité, leurs paſſions, leur activité, leurs différens caracteres doivent être pour le génie des Chefs l'objet de continuelles obſervations; c'eſt la variété infinie qui s'y rencontre qui doit leur fournir les ſeuls & vrais moyens, pour les conduire par cent routes différentes au bien général.

L'amour propre eſt le mobile de toutes nos actions, on le ſait; mais cet amour eſt un Prothée très-difficile à bien ſaiſir, puiſqu'il eſt aſſujetti à cette viciſſitude, à toutes ces différences qui ſont dans la nature; d'ailleurs celui qui con-

duit l'autre, eſt ſoumis aux mêmes loix primitives, à cette dangereuſe néceſſité de ne pouvoir jamais juger que d'après ce qu'il éprouve. Comment ſe rencontrer aſſez pour diſtinguer ces nuances ſingulierement multipliées, dont la connoiſſance ſeule peut rendre la diſcipline plus ou moins utile?

L'extrême ſenſibilité du François, principe de toutes ſes vertus, foyer précieux d'où part cette exploſion, qui bien ménagée l'éleve au-deſſus de tous périls en couronnant de gloire les entrepriſes les plus étonnantes, cette ſenſibilité, dis-je, le rend bien chatouilleux avec les perſonnes qui doivent mettre le ſceau à l'honneur qu'il ambitionne. Henri IV qui l'apprécioit, ſe répentit bientôt de s'être une fois oublié; auſſi répara-t-il vis-à-vis de M. de Schomberg, un propos dont il l'avoit allarmé : un moment avant la bataille d'Ivry, il lui dit, « M. de Schomberg, je » vous ai offenſé; cette journée eſt peut-être la » derniere de ma vie; je ne veux point empor- » ter l'honneur d'un Gentihomme; je ſais votre » valeur & votre mérite, je vous prie de me » pardonner; embraſſez-moi. — Il eſt vrai, ré- » pondit Schomberg, que votre Majeſté me bleſſa » l'autre jour, mais aujourd'hui elle me tue; car » l'honneur qu'elle me fait, m'oblige de mourir » en cette occaſion pour ſon ſervice ». Il fut tué

en combattant à côté du Roi. Le grand Racine fut entraîné au tombeau par cette même ſenſibilité qui le rendit immortel. Touché des malheurs du Peuple, il oſa en faire le tableau à Louis XIV qui lui en ſut mauvais gré ; il en périt de douleur. Sarazin ſuccomba au chagrin d'avoir déplu à ſon bienfaiteur le Prince de Conty. Quelle attention les hommes en place ne doivent-ils pas avoir à ne jamais rien hazarder, qui puiſſe flétrir les inférieurs qui les entourent ? Si un propos déſagréable gliſſe ſur la foule des hommes qui ont intérêt à les ſéduire, il anéantit toujours l'ame honnête, & ſouvent fait perdre un héros. La diſcipline doit donc être adminiſtrée non ſeulement d'après le caractere diſtinctif & général de la Nation, mais même avec de certaines modifications particulieres ; ſans cela il ne ſeroit pas douteux qu'il n'y auroit aux drapeaux, que des ames baſſes & foibles, ou que de ruſtres imbécilles, eſpece vile, vouée de tout tems au fouet ou à l'argent : à la tête de pareilles troupes, il ne faudroit pas même un ignorant, pour faire perdre à la Nation ce qu'elle chérit le plus, ſa gloire & ſon Monarque. Paſſons légérement ſur des réflexions auſſi vraies que ſiniſtres ; je les compare à ces flâmes que l'on ne pourroit pas ſoutenir long-tems, mais au travers deſquelles il faut néceſſairement ſe précipiter pour arrêter un embraſement général.

Il eſt vrai que tous ceux qui ont écrit ſur l'art Militaire, ont ſenti la néceſſité de la diſcipline; il eſt vrai que les anciens, ainſi que les modernes, nous l'ont recommandée comme une partie eſſentielle ; mais tous, malgré cela, ne l'ont enviſagée, que ſous le même point de vue; & ce beau point de vue nous a amené à nous conduire comme ces mal-adroits, qui ne ſavent dans un manege que faire ſiffler la gaule, donner des ſaccades & abuſer de l'éperon.

Le ſeul, ſous lequel on devoit l'enviſager, étoit la partie morale; le caractere national devoit être leur unique bouſſole; que d'écueils elle eût fait éviter!...

Le Gouvernement le plus conforme à la Nation (dit Monteſquieu) eſt celui dont la diſpoſition particuliere ſe rapporte mieux à la diſpoſition des ſujets pour leſquels il eſt établi.

Le Gouvernement (ajoute-t-il) le meilleur eſt celui qui va à ſon but à moins de frais; ainſi celui qui conduit les hommes de la maniere qui convient le plus à leurs penchans & à leurs inclinations, eſt le plus parfait.

Mais examinons un inſtant comment tous nos Ecrivains, tous nos Docteurs à panache s'y ſont pris, pour éclairer nos eſprits & intéreſſer la ſenſibilité de notre ame. « Il eſt ſûr (dit un de ces » Meſſieurs) qu'après la formation des troupes,

» la diſcipline eſt la premiere choſe qui ſe pré-
» ſente : elle eſt l'ame du Militaire ; ſi elle
» n'eſt établie & entretenue avec rigidité, l'on
» ne ſauroit compter avoir des troupes ; & les
» armées ne ſont plus alors qu'une vile popu-
» lace plus dangereuſe à l'Etat qu'à l'ennemi,
» &c. ».

L'un s'en tient, la verge à la main, à recommander la bravoure contre l'ennemi, & une obéiſſance ſcrupuleuſe à ſes ſupérieurs ; l'autre loue froidement le Comte de Charolois, d'avoir, ſous Louis XI, fait obſerver rigoureuſement la diſcipline.

Pierre Mathieu nous apprend que la diſcipline Militaire conſiſte en trois points, & les voici : continence, modeſtie & abſtinence ; un Capucin nous en eût dit autant.

Marc-Aurele s'enthouſiaſme au chapitre ſeptieme, en nous débitant que l'Empereur Aurélien étoit ſi perſuadé de la néceſſité de la diſcipline, qu'il l'obſervoit lui-même auſſi rigoureuſement qu'il la faiſoit obſerver.

« La victoire (crie Folard de toutes ſes forces)
» n'eſt pas tant le fruit d'une bravoure aveugle,
» que celui de l'art & de l'exercice :
» *Non tam multitudo & virtus indocta quàm artis*
» *exercitium ſolent præſtare victoriam* ».

Voici du latin excellent, il faut en convenir ;

mais je répéterai en très-bon François que Folard, Marc-Aurele & Mathieu, ſe ſont un peu trompés, quand ils ont imaginé que toutes les troupes qui les écoutoient, n'étoient compoſées que de vains automates, dont le foible méchaniſme ne devoit être mis en action que par l'impulſion rigoureuſe d'une diſcipline dégoûtante: pour moi, j'enviſage cet objet eſſentiel d'une maniere bien différente; je ſais que je parle à des François, par conſéquent à des hommes doués d'une ame auſſi ſenſible que la mienne, qui peuvent être portés à tout, quand on ſaura la connoître & en tirer parti. Condé & Turenne ne s'y méprirent jamais; auſſi furent-ils toujours vainqueurs, quand ils furent à la tête des François, & toujours battus quand ils commanderent les Eſpagnols. J'ai dit ailleurs que les ames s'électriſoient auſſi facilement que les Corps; c'eſt une vérité qu'il ſeroit important de bien enraciner; mais nous tenons encore trop au premier âge, pour oſer eſpérer que notre électricité morale & phyſique, puiſſe dans ce moment-ci produire de très-grands effets.

Revenons & écartons-nous moins de notre objet qui eſt la diſcipline. En France elle doit s'arrêter au point juſte que le caractere national a marqué; comme il n'y a qu'une nuance très-fine du plus grand bien au mal le plus affreux,

le deſpotiſme touche néceſſairement à l'aſſujettiſſement le plus honteux; que de vertus ſon ſceptre d'airain n'étoufferoit-il pas dans toutes les troupes! Que deviendroit cette grandeur, cette activité d'ame & ce courage bouillant, que nos ennemis nommoient en tremblant la *furia Francese*, quand ſous Louis XII, nos troupes s'emparerent en vingt jours des Etats de Gênes & de Milan? Non, jamais des eſclaves n'ont fait de conquêtes, la ſervitude ravale & abâtardit l'homme; elle rend le Soldat étranger dans ſon propre Corps; il n'y reſpire alors que la crainte & l'humiliation.

Ce n'eſt donc que dans l'Aſie, où les hommes diſpoſés au joug par la nature du climat, que le deſpotiſme ne peut pas avoir des conſéquences funeſtes: mais dans les Pays où les eſprits ſont naturellement actifs, courageux & jaloux de la liberté; ſi le deſpotiſme ne maintient les loix qu'en apparence, il les détruit bien réellement en les faiſant haïr: le frein qui retient les paſſions ceſſant un inſtant d'être moins ferme, il eſt bientôt rompu, & toutes les parties qui n'étoient pas unies, mais preſſées, ſe ſéparent confuſément, & produiſent le mal qu'on vouloit éviter.

Pour conclure, il faut qu'en France l'autorité des Chefs ſe porte, mais qu'elle s'arrête au point juſte où elle ſeroit deſpotique.

ART. XXI.

Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames ? Virg. Eneid. lib. II.

IL n'eſt point de vérité mathémathique plus ſûre que celle-ci : dans un Royaume Monarchique, les mœurs de la Nation, depuis le premier juſqu'au dernier ſujet, dépendent & ſe modelent de proche en proche ſur celles du Souverain (*a*) : ſon ame eſt l'ame de la Nation ; c'eſt (ſi on peut le dire) une glace qui ſert de foyer à toutes les vertus, pour réfléchir enſuite ſur tous ceux qui la compoſent : l'ame du Souverain décide donc ſeule du bonheur ou du malheur de ſon Peuple. Quelle terrible vérité pour tout Roi ſenſible ?

Ouvrez nos faſtes, ſuivez-y la marge chronologique des différens regnes ; vous y reconnoîtrez avec plus ou moins de plaiſir les traces toujours marquées de cette vérité, qui eſt auſſi antique que la Monarchie ; vous y appercevrez (comme dit Montagne) ce peuple ondoyant, toujours prêt à prendre le niveau des vertus ou des vices du Souverain qu'il idolâtre ; par conſéquent ne devant jamais ſon bonheur ou ſon malheur qu'à ſon amour exceſſif pour le Prince.

Un pareil tableau ſeroit bien fait pour en impoſer à tous nos moraliſtes, & détruire à jamais

notre genre d'occupation; ſi ſa ſource ne conſervoit pas toute ſa pureté dans la jeune ame du Souverain, qui ſe plaît à nous y voir puiſer notre bonheur.

Paſſons à un regne moins heureux; que de maux la cupidité & la diſſipation de Philippe-le-Bel, ne verſerent elles pas ſur notre pauvre patrie? La ſoif de l'or s'en empara; les François ne connurent plús d'autre divinité que ce dangereux métal. Auſſi inſenſés que ces anciens Iſraélites, ils adorerent dans leur patrie déſerte ce perfide veau d'or, que leurs mains indiſcretes venoient d'y élever; ils lui ſacrifierent la bonne foi, la fidélité, l'amitié, la juſtice: mais que ces ſacrifices leur coûterent de larmes! Tous les liens de la ſociété qui ne ſont affermis que par ces uſages antiques, qui deviennent loix par le vœu de la Nation; tous ces liens, dis-je, qui ne ſont précieux qu'autant que les vertus les reſſerrent, furent rompus & s'anéantirent avec elles; l'honneur, les devoirs diſparurent; il n'en reſta plus que le nom, que le maſque; il n'y eut plus de confiance de Citoyen à Citoyen; la crainte, la médiſance creuſerent un abîme entre le Sujet & le Monarque; le mépris, la haine, la terreur remplacerent dans cette affreuſe anarchie, ce concours heureux d'amour & de fidélité, d'où naiſſent la force & la ſûreté, par

conſéquent le bonheur de tout un Etat : la digue une fois rompue par cette même main qui devoit l'affermir, tous les vices ſuivirent leur pente & ſe déborderent : il fut alors honteux d'être pauvre & vertueux, le titre d'honnête homme en devint bientôt un d'imbécillité, de réprobation ; & la patrie commune livrée à toute eſpece de crime, finit enfin par être le funeſte champ de bataille, où chaque Citoyen iſolé n'étoit occupé qu'à ſe défendre ou à attaquer en fripponnant avec la plus grande impunité.

Le Militaire eut plus qu'aucun Corps ſa triſte part de la contagion : perdant avec ſes vertus & ſa force & ſon bonheur, il dégénéra bientôt ; il tomba en maraſme. La pauvre & ancienne nobleſſe reléguée ſous le chaume par l'or & les baſſeſſes des nouveaux intriguans, s'y fixa non en regrettant les Membres qu'elle venoit de ſacrifier, mais l'objet précieux de ſes ſacrifices qui étouffoit ſous le poids de ce vil métal qu'elle avoit toujours fait gloire de mépriſer (*b*).

Voici à peu près tous les maux que les vices de ce Souverain cauſerent à la Nation : il vécut ainſi que tous ſes enfans fort malheureux ; mais fût-il mort mille fois de remords & de douleur, il n'eût pu jamais expier ni effacer aux yeux de la poſtérité le malheur général dont il fut la cauſe.

(*a*) Le bon Henri, dont le vrai François ne peut voir le bronze ſans éprouver une tendre & vive émotion, ce bon Roi, dis-je, « crut devoir remédier aux déſordres qu'un luxe exceſſif avoit entraînés; mais connoiſſant la nobleſſe qui ſe pique d'imiter ſon Roi en toutes choſes, il montra par ſon propre exemple à retrancher la ſuperfluité des habits; il alloit ordinairement vêtu d'un drap gris avec un pourpoint de taffetas ou de ſatin, ſans découpures, paſſemens ni broderies; il louoit ceux qui ſe vêtirent de la ſorte, & ſe rioit des autres qui portoient (diſoit-il) leurs moulins & leurs futaies ſur leurs épaules.

» En effet l'exemple du Roi qui a toujours plus de force que les loix & la correction, convertit bientôt le luxe en une frugalité honnête & néceſſaire. *Péréfixe, hiſtoire d'Henri le Grand* ».

(*b*) L'hiſtoire des Monarchies (dit Monteſquieu) eſt pleine de maux faits par les Traitans; tout eſt perdu lorſque la profeſſion lucrative des Traitans parvient encore par ſes richeſſes à être une profeſſion honorée; un dégoût ſaiſit tous les autres états; l'honneur perd toute ſa conſidération; les moyens lents & naturels de ſe diſtinguer ne touchent plus.

ART. XXII. AMOUR DE LA CONSIDÉRATION.

L'AMOUR de la conſidération eſt le tréſor des ames ſenſibles & délicates; c'eſt où tend leur ſeule & unique ambition: je ne prétends point

parler de cette conſidération puſillanime que l'on va payer chez le Carroſſier, marchander chez le Brodeur, pour delà courir en impoſer aux yeux imbéciles du Public; mais de ce ſentiment pur & divin, qu'enleve même au plus dépravé la vertu à pied & ſous un habit de bure.

L'homme privé, qu'une fauſſe & dangereuſe philoſophie a éloigné des charges de cette ſociété dont il partage les fruits, en jouit rarement, parce que l'intérêt particulier ne l'accorde qu'à ceux qui travaillent au bonheur général: le même intérêt ne l'a fait adjuger que proportionnément à celui qui, dans tel ou tel autre emploi, y apporte du zele, des lumieres & ſur-tout de la probité. Le charlataniſme qui ſe gliſſe preſque par-tout, tient toutefois en ſuſpens, & l'amour propre bleſſé par de juſtes comparaiſons, écarte ſouvent pour quelque tems cet hommage que l'on voudroit retenir, mais que les talens & les vertus, tels que l'aiman, arrachent enfin à la pâle jalouſie.

L'état Militaire eſt ſans contredit celui où la conſidération eſt la plus eſſentielle à obtenir: chaque Chef de Corps doit donc avoir la plus grande attention à l'étendre & à la fortifier, non ſeulement dans les Officiers, mais même dans tous ſes Soldats: le moyen le plus ſûr, c'eſt de commencer par en acquérir ſoi-même; alors

dans toutes les circonſtances il pourra en procurer abondamment à tous les ſujets, qui, s'il eſt habile, deviendront ſous ſa main autant de pieces de monnoie qu'il fera valoir tout ce qu'il voudra.

Voici une petite obſervation à laquelle on n'a pas fait aſſez d'attention : les mots ne ſont que les traits du tableau que l'on veut offrir aux oreilles; celui d'Officier deſtiné à peindre un généreux Citoyen qui ſe voue à la gloire & au bonheur de ſa patrie, devroit donc être ſacré & ne jamais avoir d'autre ſignification.

Cependant dans combien d'acceptions ce mot a-t-il été employé ? Tout eſt Officier : des ſubalternes, des mercénaires, les derniers des hommes enfin, rempliſſent les fonctions les plus viles, ſous cette dénomination qu'ils aviliſſent & deshonorent.

En France, où la conſidération & l'honneur ſont les premieres richeſſes de la Nation, il eſt toujours fort mal-adroit & même dangereux de détériorer en proſtituant, ces titres honorables qui prennent leur valeur dans l'opinion, & qui tiennent lieu des récompenſes effectives, que l'épuiſement des finances empêche ſouvent de multiplier.

Chez une Nation ſenſible & avide de toute eſpece de diſtinction, une ſimple graine d'épinards

ſur

ſur l'épaule gauche ou droite, peut faire faire beaucoup à l'Officier, & le porter à tout ſi vous en mettez à propos ſur toutes les deux à la fois; mais quand il verra cette marque honorable avilie derriere la voiture d'un faquin, ou qu'un homme titré en décorera les Suiſſes de ſes portes, l'Officier alors hauſſera les ſiennes, très-honoré de les avoir dégarnies.

Voilà préciſément comment les Nations les plus puiſſantes, les plus riches de leur propre fonds, s'énervent & dépériſſent faute de l'avoir connu, & d'avoir ſu en tirer parti.

Le Militaire devroit donc très-peu coûter en France; il doit s'y contenter des ſecours purement néceſſaires à la continuité de ſes ſacrifices. Revenons à la pureté de nos premiers principes, à cette vraie généroſité de l'ame qui nous a toujours diſtingués, nous trouverons encore cent mille héros qui diront au Roi, ce que Sommieres dit à Henri IV: « Sire, je ne puis accepter vos » cent mille écus; je craindrois que votre Ma» jeſté ne fît, par une ſi grande ſomme, une » bréche à ſes finances, qu'il fallût réparer aux » dépens de ſon peuple ».

Ce trait qui éleve & ravit l'ame, peint celle du Souverain, & fait connoître ce ſiecle de prédilection où l'on ne devoit reſpirer que le bonheur. Celui du Militaire eſt, comme je l'ai déjà

dit, la conſidération; les marques les plus ſimples qui peuvent prouver un amour auſſi pur, ſont donc faites pour lui être bien cheres. Cette vérité une fois reconnue, il faut qu'un ſimple bouton de cuivre lui rapporte beaucoup plus d'égards, que n'en rapporteroit la caſaque brodée d'un lâche partiſan qui, dans une ſiecle corrompu, n'auroit jamais fait d'autres incurſions que ſur le peuple; c'eſt-là, ſi je ne me trompe, le grand œuvre pour les troupes: le Miniſtre eſt l'Alchimiſte qui doit l'opérer.

Je ne parlerai plus des moyens que l'Officier doit employer, de la conduite qu'il doit tenir vis-à-vis de ſes égaux, de ſes ſupérieurs, de ſes inférieurs, pour conſerver cette conſidération ſi néceſſaire au bien du ſervice; j'en ai parlé dans preſque tous les articles de ce petit traité: ces moyens ſe réduiſent à être auſſi aimable qu'exact, à être juſte ſans dureté, bon ſans foibleſſe, à rendre ſans baſſeſſe, à ſavoir beaucoup ſans trop l'afficher, à maintenir, ſur-tout avec un ingénieux ſcrupule, la diſcipline, parce qu'elle ſe perd par les inſenſibles, & qu'une fois perdue, il en coûte au-delà de ce que l'on peut dire, pour la reprendre ſous œuvre & la rétablir (*a*).

L'on ne doit jamais craindre de paroître trop ſtrict, trop minutieux, quand après avoir acquis un fonds d'amitié & de confiance, l'on eſt en état

de démontrer que ce qui paroît ſouvent indifférent, eſt néceſſairement lié au bien de l'objet que l'on a le plus grand intérêt de maintenir.

La plupart des hommes ſont auſſi injuſtes qu'extrêmes dans leurs jugemens; leurs lumieres ſouvent égarées par leur amour propre, font qu'ils condamnent trop légérement ceux qui n'atteignent point à ce degré de perfection, qu'une imagination ardente leur offre pour les mettre à leur aiſe.

C'eſt une vérité triſte, mais qui n'en exiſte pas moins; il eſt malheureux pour l'homme de ne devoir ſes vertus, ſes qualités & ſes talens, ſouvent qu'à des défauts & des vices qui l'excitent à les acquérir; l'Officier perpétuellement en garde contre cette tyrannique jalouſie, qui lui rend la conſidération ſi difficile à obtenir, doit donc redoubler d'attention, pour vaincre enfin les obſtacles qui lui diſputent une acquiſition auſſi eſſentielle.

Dans tous les pays où la conſidération rapporte quelqu'avantage, elle y reçoit le culte de tous les hommes qui y exiſtent. Dans le nombre, il s'en rencontre qui plus heureuſement nés, l'obtiennent avec plus de facilité; d'autres qui, victimes d'une fauſſe imagination, prennent pour y arriver une route abſolument oppoſée; d'autres enfin à peu-près contents de la ſimple

végétation animale, croient beaucoup faire en ne faiſant rien pour l'acquérir. Ce ſont ces derniers qui exigent plus de ſoins & beaucoup plus de travaux de la part d'un Chef attentif: la beſogne n'eſt pas facile, j'en conviens; mais rien ne réſiſte au tems & au génie; c'eſt un ſol ingrat qu'il faut défricher, un tuf dur, épais, qu'il faut percer pour arriver à la ſource & la rendre utile: c'eſt-là le cas des avances; tout Chef peut & doit en faire de conſidérables, juſqu'à ce que tous ſes ſujets puiſſent aller d'eux-mêmes, & ſe ſervir de leurs propres fonds. Un pareil Chef augmenteroit néceſſairement de gloire, puiſqu'elle ne peut être fondée que ſur celle que ceux qu'il commande, doivent acquérir.

Peut-on trop le répéter? Non: la ſeule & unique maniere eſt de toucher un peu plus ou moins les paſſions; alors tout s'applanit & réuſſit; les grands hommes de l'antiquité, tant ceux qui ont envahi des Royaumes ſous le ſuperbe titre de conquérans, que ceux qui charitablement ont détruit des milliers de leurs ſemblables pour leur apprendre à vivre une éternité; tous ont penſé de même, & ſe ſont ſervis avec ſuccès de ces victorieux moyens; tous careſſant le moral, ils haranguoient leurs Soldats. Charles XII à la bataille de Nerva, Henri à celle d'Yvri, nous fourniſſent les modeles de ces harangues ſimples,

mais nerveuſes, qu'il eſt difficile de créer & que l'on imite toujours mal. Dans les momens qui précédent l'action les eſprits fermentent, rien alors ne fait tant d'impreſſion que cette *imperatoria brevitas*: » amis (diſoit Henri en montrant ſon panache), » voici le ſigne du raliement; vous le trouverez » toujours au chemin de la victoire & de l'hon» neur; Dieu eſt pour nous ».

Dans un autre moment il leur dit: « mes en» fans, vous êtes François; je ſuis votre Roi; » voilà l'ennemi ».

Céſar (dit Folard) ſentoit bien tout le prix de l'éloquence dans un Général; auſſi en faiſoit-il le plus grand uſage. Il n'eſt pas queſtion de répandre dans un camp des fleurs de rhétorique (*b*); les lauriers exigent peu la combinaiſon des mots, & l'ordre compenſé des périodes: il ne faut que des choſes vivement ſenties, débitées à propos & ſur-tout laconiquement. Prague forcée, Zifca, pauvre & aveugle, monte ſur un tonneau au milieu du tumulte; c'eſt de-là que ſa brûlante éloquence arrête & déſarme auſſi-tôt cette ſoldateſque effrénée qui menaçoit de tout bouleverſer.

Oui, nous négligeons trop les reſſources de cet art divin, qui triple toujours une armée, quand elle n'eſt pas compoſée d'hommes machines. Céſar penſoit ainſi, puiſque non ſeulement il

haranguoit ſes troupes, mais même il leur rendoit compte des motifs de leurs travaux. Au moment de l'exécution, les Soldats étoient inſtruits de tout, ſouvent par lui-même, & toujours par les Centurions. La néceſſité de l'entrepriſe ſervoit d'exorde à ſes diſcours; il leur rappelloit enſuite l'honneur qu'ils s'étoient acquis dans telle ou telle autre affaire, & il finiſſoit par leur faire entrevoir la fin prochaine de leurs fatigues. Ses diſcours étoient pleins de faits propres à faire revivre la même confiance, le même courage qui les avoient produits. Le ſtyle en étoit ſimple, mais nerveux; il faut avoir ſouvent vaincu pour avoir une pareille éloquence.

Si l'on pouvoit douter de tout le pouvoir qu'ont l'amour & la confiance ſur le cœur de l'homme, c'eſt aux champs de bataille où les Bajard, les de Foix, les Turenne expirerent, que je conduirois mes incrédules; ce ſeroit ſur ces plaines teintes du ſang d'une foule de héros, que je leur prouverois par les ſanglots, le découragement, la crainte même de ces armées ſi long-tems intrépides & victorieuſes, combien les hommes qui ſavent intéreſſer l'ame ont de pouvoir ſur les autres hommes.

Les bataillons de Turenne, épars, incertains & tels que ces nuages légers dont les vents ſe jouent, me ſerviroient à les convaincre de notre

impuiſſance & de notre néant ; quand les Chefs à l'inſtar de Prométhée, ne ſavent pas tirer de leur cœur & de leur génie (*c*) le feu propre à nous animer.

Tout dans le monde a de l'analogie & des rapports ſecrets : c'eſt de la force plus ou moins grande des différens rapports, que naît cette unité à laquelle on ne peut pas ſoi-même s'arracher. L'effroi, la confiance, la colere, la pitié, le courage, l'amour, tout ce qui eſt du reſſort de nos ſens & de notre ame, ſe modifie, s'augmente & répond toujours à l'uniſſon produit par l'art & la ſympathie. A la mort de Charles VI, Marie-Thereſe ſut allumer dans le cœur de tous les Hongrois cette noble & puiſſante ardeur, dont elle étoit conſumée pour les intérêts de ſon fils.

« Abandonnée (leur dit-elle) de mes amis ; » perſécutée par mes ennemis, attaquée par mes » plus proches parens, je n'ai de reſſource que » dans votre fidélité, votre courage & ma conſ- » tance ; voici le fils de vos Rois, que je remets » entre vos mains ».

Tous les Palatins attendris, animés, oublierent alors leurs anciens reſſentimens, & tirerent leurs ſabres, ils s'écrierent :

Moriamur pro Rege noſtro, Mariâ Thereſiâ.

Tout Officier qui a l'ame paſſionnée & qui ſait l'épandre à propos, fait néceſſairement brûler de la même ardeur. Il n'eſt pas douteux que nous ſommes des machines, qui ne peuvent être utiles qu'autant qu'on ſaura les électriſer. Ziſca étoit de trempe à ſentir toute la magie de cette vérité ; auſſi ordonna-t-il qu'on l'écorchât après ſa mort, pour faire de ſa peau un tambour, promettant la victoire contre les Catholiques, toutes les fois qu'au ſon de ce tambour ſes partiſans iroient les combattre.

Il n'y a que les hommes paſſionnés qui puiſſent ſe ſervir de ces moyens, propres à produire les plus grands efforts. Leur ame eſt un globe de feu qui fait naître tout à coup l'embraſement le plus terrible (*d*).

Rien n'eſt indifférent au grand homme : ſon œil pénétrant apperçoit juſqu'aux nuances les plus fines, d'où doivent ſe former les plus éclatantes vertus, comme les plus grands crimes. Le Vicomte de Turenne étoit doué de cette perſpicacité ſi rare & ſi précieuſe : auſſi obſervoit-il continuellement ſes Officiers avec cette adreſſe qui, à l'aide de la liberté, faiſoit reſſortir leurs vertus ou leurs vices, & lui facilitoit en cela les moyens d'affoiblir les uns & de fortifier les autres. Il épuroit de très-bonne heure leurs jeunes cœurs, & les diſpoſoit à recevoir dans toutes leurs forces,

ces précieuſes impulſions, dont il ſentoit le prix pour le ſervice de ſon maître.

Les remords d'une foibleſſe inexcuſable qui lui fit confier à Madame de Coetquen le ſecret de l'Etat, l'armoient continuellement contre l'attrait vif qui l'entraînoit au plaiſir. C'eſt une choſe bien déplorable pour l'humanité, que le principe des vertus les plus héroïques ſoit préciſément celui qui produit les plus dangereuſes foibleſſes. Auſſi le même foyer d'où s'élançoit cette flamme de génie, qui le rendoit ſi redoutable aux ennemis de ſon Roi, lui fit-il payer auſſi cher qu'à eux, les victoires journalieres qu'il s'occupoit à remporter ſur lui-même.

L'on diſtinguoit aiſément un Officier du Régiment de Turenne, d'avec celui d'un autre. S'il n'étoit pas des plus ſages, au moins il en avoit l'air; le Colonel ne pouvoit pas les empêcher de voir des femmes; mais il les empêchoit d'en médire, & pour les engager à n'en pas faire leur principale occupation, il leur faiſoit ſouvent obſerver combien le ſervice du Roi étoit incompatible avec le leur. Depuis ſa foibleſſe, il pratiquoit lui-même autant qu'il le pouvoit, ce qu'il leur recommandoit; car quoiqu'il fût extrêmement honnête, il étoit devenu ſi timide ſur le chapitre de la galanterie; il avoit de ſi fortes raiſons pour deſirer la haïr, qu'il ſe faiſoit violence, en

diſant aſſez ſouvent que la plus jolie femme ne méritoit pas qu'un honnête homme perdît un moment de ſon tems avec elle. Un moment, quoi qu'en dît le Vicomte, c'étoit être par trop auſtere; il falloit, ſelon moi, qu'un héros voué comme lui à la deſtruction, fût un peu moins rigoriſte, quand il étoit queſtion de ces douces conquêtes, qui ne pouvoient que réparer les ſiennes & même les augmenter; mais ſûr de la modification, il cavoit au plus fort, pour ravir aux charmes de nos trop ſéduiſantes Dalila, cette force de corps, cette ardeur d'eſprit que la nature réclame & leur adjuge; mais qu'il eſt bien néceſſaire de ménager pour conſtituer d'utiles ſerviteurs à l'Etat.

Je crois avoir fait ſentir combien l'amour de la conſidération eſt eſſentiel. Tout Militaire qui ne l'éprouvera que foiblement, eſt & ſera toute ſa vie, non ſeulement un homme médiocre, mais même fort dangereux à conſerver.

(*a*) Je crois que l'on peut appliquer au maintien de la diſcipline ce que Machiavel dit des loix en générales; il faut les renouveller de tems en tems, & les ramener à leurs principes. Quelque bonne & ſaine que ſoit la nourriture que prend le corps humain, il ne laiſſe pas de s'y amaſſer de jour en jour, quelque choſe qui a beſoin d'être évacué par les remedes. De même les Loix qui ſe corrompent à meſure qu'elles vieilliſſent, deviennent à

la fin auſſi nuiſibles qu'elles ont été ſalutaires : c'eſt pour cela que les Vénitiens à chaque mutation de Doge, nomment des Correcteurs, pour examiner & réformer les abus qui ſe ſont gliſſés pendant la régence du défunt.

Les mêmes précautions ſe pratiquent en Pologne ; la Loi y ordonne de purger les exhorbitantes. Cette malheureuſe République auroit bien beſoin (cette année 1772) d'un vigoureux émétique.

(*b*) M. le Clerc qui prétend que la logique doit être naturelle & propre aux tems & aux lieux, nous cite la harangue d'un vieil Officier Anglois, qui en 1702 guerroyoit devant Cadix. Quelle honte (diſoit-il) pour vous, Anglois, qui mangez de bon beuf & de bonne ſoupe, de vous laiſſer étriller par cette canaille Eſpagnole qui ne vit que d'oranges & de citrons ?

Folard fait une réflexion qui paroîtra aſſez judicieuſe ; il ſe récrie contre l'uſage d'aſſocier pour le mot de l'ordre, le nom d'un Saint à celui d'une Ville. Il deſireroit ſur-tout, la veille d'une affaire, que l'on préférât celui d'un Général célébre, que l'on joindroit au nom d'une victoire, que lui ou d'autres Généraux auroient remportée. En Angleterre, pluſieurs Généraux ont été décorés du nom du champ de bataille où ils avoient été victorieux. Un uſage auſſi ſage vaut bien pour la gloire d'un peuple nos ſupputations réchauffées de baſſe tactique ; les contorſions de nos Figelmanns, & même la découverte merveilleuſe de notre cire luiſante, dont nous avons fait ſi grands cas à propos de bottes.

(*c*) Au ſiege de Maſtreicht en 1579, le Comte de Mansfeld voulant faire réuſſir l'aſſaut qu'il avoit ordonné en différens endroits ; mais voyant que les troupes ſe rabattoient & alloient mettre de la tiedeur dans un Ré-

giment Eſpagnol prêt à monter, il s'aviſa ſur le champ d'un ſtratagême qu'il dut à cette vérité, que le Soldat eſt plus en colere d'être méſeſtimé des ſiens, que vaincu par l'ennemi. Il fit donc répandre que le Régiment de Lombardie étoit maître de la porte de Bolduc, & qu'il étoit déjà dans la ville. Les autres troupes ſe ranimerent, & la ville fut emportée.

(*d*) Il eſt ſûr que les hommes ſuſceptibles des plus vives paſſions naiſſent tels; mais il ne l'eſt pas moins qu'une bonne adminiſtration peut les développer, les augmenter & leur donner une direction utile. Voici les différens moyens dont pluſieurs peuples ſe ſont ſervis.

Près de Weſen, dans le Comté de Glaris, trois cens cinquante Suiſſes y défirent huit cens Autrichiens: tous les ans on en célebre la mémoire ſur le champ de bataille, & un Orateur y lit à la ſuite du panégyrique les trois cens cinquante noms de ces braves Républicains.

Au combat de Saint-Jacques l'Hôpital, douze cens Suiſſes ſoutinrent l'effort d'une armée de ſoixante mille hommes, & lui firent payer la victoire par la perte de dix mille Soldats. Dix Suiſſes qui échapperent du carnage furent ſuppliciés.

Plutarque nous dit dans la vie de Lycurgue, qu'il n'étoit point permis de lire ſur le tombeau le nom d'un mort, à moins qu'il n'eût été tué à la guerre.

Pierre Grinille dit que chez les anciens il n'étoit permis d'enſevelir dans la Capitale d'autre Citoyen, que celui qui, par pluſieurs braves exploits d'armes, s'étoit rendu digne de cette ſépulture.

En France nous voyons les choſes bien différemment: le plus vil partiſan peut, pour quelques écus de plus, y empoiſonne au pied des autels ces mêmes Citoyens qu'il aura preſſurés toute ſa vie.

ART. XXIII. PRÉFÉRENCE.

JE regarde un Chef de Corps (que l'on me paſſe cette comparaiſon) comme un chymiſte au centre de ſon laboratoire. Il doit d'abord chercher à connoître à fond la nature des jeunes plantes qui lui ſont confiées, les trois regnes de la vie de l'homme qui s'indiquent par la ſucceſſion des paſſions qui l'agitent ; c'eſt à ſon art infini à lui faire employer différens intermedes, un feu plus ou moins vif pour tirer toutes les ſubſtances qui les compoſent, & les différens réſultats qu'il obtient, & après avoir allié les produits qui ſympatiſent, en former des compoſés utiles à la ſanté de l'Etat.

Un pareil Chef que l'on ne pourra guere ſoupçonner de mal-adreſſe, ſe gardera bien de préférer pour tel ou tel autre emploi, un ſujet qui ne réuniroit pas toutes les qualités néceſſaires ; car il ſeroit ſûr de ſe compromettre, en rendant un très-dangereux ſervice à l'objet de ſa perfide complaiſance. Chacun s'eſtime ; il n'y a donc qu'un mérite tranſcendant qui puiſſe faire approuver une préférence (*a*). Mais où le trouver ce mérite tranſcendant ? Où rencontrer ces talens brillans, ces vertus, ces connoiſſances profondes, qui, en attérant la baſſe envie, ſauvent

& ménagent en même tems la ſenſibilité de ces hommes eſtimables qui manquent cependant de ſupériorité ? Que les Chefs n'imaginent pas que ce ſoit jamais dans le petit cercle d'ambitieux, qui s'occupent à leur faire illuſion & à les ſéduire. Le vrai mérite ſe tient à l'écart, & dédaigne des honneurs payés par des courbettes : c'eſt ce noble dédain qui eſt cauſe que les gens en place, abuſés par leurs foibleſſes & par celles de leurs bas courtiſans, ſe plaignent preſque tous d'avoir paſſé leur vie à ne faire que des ingrats.

Le Cardinal de Bouillon, celui qui écrivoit modeſtement à Louis XIV, je vais prendre la premiere place du monde Chrétien après la ſuprême, diſoit en gémiſſant à un de mes amis : « J'ai paſſé ma vie à rendre ſervice, & je n'ai » pas trouvé un ſeul homme qui ne m'ait fait » rougir de l'avoir obligé. Tous ingrats, ſou» vent perfides, après avoir obtenu ce qu'ils » ambitionnoient, ma préſence ſembloit leur » peſer, mon ſeul nom les faiſoit ſouffrir. Hon» teux des ſoupleſſes, des moyens qu'ils avoient » employés pour mendier mes bienfaits, leur » fuite étoit la ſeule preuve que je retirois de » leur reconnoiſſance ».

Combien n'ai-je pas rencontré de Chefs de Corps, qui, auſſi mal-adroits que le Cardinal, ſe plaignoient amérement & me diſoient : Nous

nous donnons bien de la peine, & s'il vient une place à nommer, nous ſommes ſûrs, comme diſoit le feu Roi, de faire cent mécontens & un ingrat.

Voici une réponſe à un de ces Chefs dolens. C'étoit de ces mortels qui à la vérité deſirent le bien; mais dont l'eſprit trop circonſcrit n'avoit pas aſſez de force pour s'élancer & embraſſer tous les différens moyens qui pouvoient le procurer : c'étoit de ces hommes ardens, mais faciles, d'autant plus aiſés à ſéduire, qu'un amour propre aveugle l'empêchoit d'être en garde contre la ſéduction.

Comme à travers une foule de bévues que l'on lui reprochoit, j'avois entrevu quelque lueur de ſenſibilité; comme j'étois ſûr que ce bon humain n'avoit pas aſſez d'élévation dans l'ame, pour ſavoir tirer parti même de l'ingratitude, j'eus un vrai plaiſir à lui dire : « ſoyez bien » ſûr que c'eſt toujours la faute des gens en place » quand ils font des ingrats. Si jamais vous de» ſirez jouir ſans nuages de votre bienfaiſance, » méfiez-vous des ſujets qu'une ambitieuſe pré» ſomption porte trop en avant; qui paſſent, à » ſolliciter par des aſſiduités, le tems qu'ils de» vroient employer chez eux à mériter; qui » ignorent tout, quoiqu'ils ſemblent tout ſavoir: » méfiez-vous de ceux qui par une lâche com-

» plaiſance diront oui, quand vous ſentirez
» qu'ils auroient dû dire non; de ceux qui ſans
» attaquer directement leurs camarades, leur
» feront le plus grand tort en les ſurchargeant
» de perfides louanges. La reconnoiſſance qui
» eſt le titre le plus noble d'une belle ame, ne
» peut pas être la vertu de pareilles gens. Que dis-
» je? ils n'en ont aucunes, parce qu'elles ne ſouf-
» frent jamais d'alliage.

» Diſtinguez au contraire les hommes modeſtes
» qui vous rendront peu, s'ils ne vous eſtiment
» pas beaucoup; qui ne parlent jamais qu'avec
» une juſte retenue; qui ſe méfient & ſont tou-
» jours en réſerve ſur eux-mêmes. C'eſt pour eux
» que Voltaire a dit: l'envie eſt à leurs pieds, la
» paix eſt dans leurs cœurs. Diſtinguez ceux dont
» la judiciaire claire & ſûre a été nourrie par
» d'utiles recherches, & mûrie par des médita-
» tions profondes; qui, contents de leur poſition,
» croiroient faire tort au bien du ſervice, en ambi-
» tionnant d'autres places que celles que le tems
» & les travaux (*b*) leur deſtinent; qui voient &
» ſuppoſent dans les autres le mérite que ſouvent
» ils n'ont pas, mais qu'ils ont eux-mêmes, ſans
» que ce mérite leur ſuffiſe. C'eſt dans cette claſſe
» peu nombreuſe que vous trouverez des hom-
» mes pleins de connoiſſances, de talens, de ver-
» tus; c'eſt dans cette ſeule claſſe où vos bienfaits

» pourront

» pourront faire germer la reconnoiſſance. Fou-
» quet diſgracié fut auſſi-tôt abandonné par cette
» foule de courtiſans que la faveur lui avoit atti-
» rés. Il ne lui reſta que trois hommes ; mais quels
» hommes ! Hainaud, Péliſſon & la Font aine. Ses
» malheurs eurent cent fois plus d'empire ſur leur
» ame, que n'en avoient eu ſon crédit & ſes tré-
» ſors : ils pouſſerent la fidélité & le courage juſ-
» qu'à oſer le défendre devant un Souverain im-
» périeux qui l'avoit condamné. Le naïf la Fon-
» taine lui préſenta une Ode, dans laquelle l'on
» ne ſait ce que l'on doit plus admirer, ou de ſa
» nobleſſe ou du ſentiment généreux qui la lui
» dicta. Hainaud oſa braver par un ſonnet le ca-
» ractere dur & altier du Miniſtre Colbert. Péliſ-
» ſon le défendit auſſi, & fit tourner ſon éloquence
» comme jadis l'Orateur Romain l'avoit fait pour
» ſon ami Milon, dans la Tribune aux harangues.

» Voilà, dis-je, les hommes qu'il faut vous
» étudier à diſtinguer ; il en exiſte encore, & plus
» dans l'Etat Militaire que dans tout autre, parce
» que l'ame ne s'y ouvre qu'à l'honneur (*c*) ».

Mon Colonel parut perſuadé ; mais l'homme prévalut. Il fit donc, comme tous les autres, des ſottiſes & des ingrats.

(*a*) L'on trouvera que je me répete ; on aura raiſon ; mais comme je cherche à écrire pour l'utilité publique,

& non pour la triſte gloire de paſſer pour un élégant Auteur; je crois que, quand on annonce des vérités utiles, l'on ne ſauroit trop les redire. C'eſt un moyen de plus pour les inculquer: je répéterai donc que toutes les vertus ont entr'elles une analogie néceſſaire; que l'on ne ſauroit aſſez travailler à les multiplier dans les troupes; que l'exemple des Chefs eſt le moyen le plus doux, le plus ſûr pour y réuſſir, & que dans un Etat dont l'honneur eſt la force, l'on ne ſauroit être trop ſcrupuleux ſur tout ce qui pourroit lui porter atteinte.

Voyons, d'après cette vérité, combien il ſeroit dangereux de prêcher dans le Militaire l'injuſtice en en donnant ſoi-même l'exemple; combien un pareil vice ne doit-il pas paroître monſtrueux à des hommes qui, amenés par l'honneur, ſacrifient également à leur Prince, fortune, liberté, & ſouvent la vie?

L'on aura beau dire que les préférences ſont ſouvent néceſſaires, qu'elles excitent l'émulation, développent les talens & font placer le mérite. Oui, cela eſt vrai, quand c'eſt un Dieu qui préſide; mais quand c'eſt un homme, les préférences font naître plus communément le découragement, le dégoût, la déſertion, parce qu'il n'y a plus rien de poſitif; parce que l'on a raiſon de craindre ces foibleſſes attachées à l'humanité; qu'un homme en place doit en avoir plus qu'un autre; qu'il eſt néceſſairement entouré du menſonge, du charlataniſme, de l'hypocriſie, de la baſſeſſe & de la ſéduction; que pour percer l'atmoſphere qui l'enveloppe, il faut emprunter les couleurs de tous ces vices. Les hommes vraiment grands & nobles, s'éloignent & s'anéantiſſent plutôt que de tenter une entrepriſe dont les préliminaires ſont auſſi aviliſſans.

(*b*) Voici une anecdote qui caractériſe la vraie & généreuſe ambition. En 1538, François I offrit à la Vieuville une Compagnie de Gendarmerie qu'il refuſa. Le Roi ſurpris lui demanda en quelle occaſion il vouloit l'obtenir; « le jour d'une bataille (répondit la Vieu» ville), après que votre Majeſté aura vu de mon mé» rite; mais à cette heure ſi je l'acceptois, tous mes com» gnons tourneroient cet honneur en riſée, & diroient » que vous m'auriez pourvu en la ſeule conſidération » que j'étois parent de M. de Château-Trittant, & j'ai» merois mieux mourir, que d'être porté à quelque grade » que ce ſoit, par une autre faveur que de mon ſervice ».

(*c*) L'on peut dire d'un Chef, ce que Monteſquieu dit d'un Prince. Ses mœurs contribuent autant à la liberté que les Loix; s'il aime des ames libres, il aura des Soldats; s'il aime des ames baſſes, il aura des eſclaves. Veut-il ſavoir le grand art de commander? qu'il approche de lui l'honneur & la vérité. Il peut même quelquefois jetter les yeux ſur les talens; qu'il ne craigne point ces rivaux que l'on appelle hommes de mérite; il eſt leur égal, dès qu'il les aime; qu'il gagne le cœur, mais qu'il ne captive jamais l'eſprit.

ART. XXIV. COMMANDEMENT.

QUEL tableau ce mot effrayant n'offre-t-il pas à tout homme ſage? Il y voit le Militaire en mouvement, très-occupé des moyens qu'exige une dangereuſe ſéduction pour parvenir à dominer ſes ſemblables; le cœur de la plupart eſt

le tonneau des Danaïdes, que l'ambition cherche vainement à remplir des objets qu'elle pourſuit. Cette eſpece de frénéſie eſt le malheur & la perte du ſervice : perſonne n'y eſt content de ſon grade ; celui de Connétable pourroit à peine ſuffire à l'ambition de tous nos Alexandres modernes (*a*).

O inſenſés ! leur crieroit-il, s'ils étoient en état de pouvoir l'entendre ; revenez ſur vous-mêmes ; analyſez-vous, tels bienfaits que vous avez reçus de la nature. Quels chaos d'imperfections ne trouvez-vous pas en vous ? Quel travail ne vous a-t-elle pas laiſſé à faire ? Comparez-le avec vos forces ; c'eſt a vous-mêmes à qui je m'en rapporte : vous me répondrez alors ſi vous êtes juſtes ; nous ſerions trop heureux ſi après avoir employé tous nos momens à nous rectifier, le tombeau nous recevoit un peu moins imparfaits.

Eh quoi ! vous oſiez vous charger de conduire vos ſemblables ; vous vous mettiez en évidence, & votre orgueil vous donnoit pour exemple ? Je vous ſuppoſe la connoiſſance de vous-mêmes (ce qui eſt quelque choſe). Avez-vous étudié à fond le cœur de l'homme (*b*) ? Avez-vous été doués pour cela, de cette juſteſſe, de cette délicateſſe de tact qui en fait appercevoir juſqu'aux nuances les plus fines ? Vous êtes-vous jettés dans

le chaos en obſervateur ? Avez-vous paſſé dans la retraite pour y digérer vos idées ? Y avez-vous contracté l'habitude difficile de penſer ? Avez-vous eſſuyé des malheurs ? La fortune vous a-t-elle ſouri ? Avez-vous parcouru tous les états de maniere à pouvoir ſaiſir ces traits de vérité, que l'entiere liberté peut ſeul procurer ? Votre tête a-t-elle été frappée du tableau varié des mœurs des différens peuples de l'antiquité ? Avez-vous parcouru les Nations policées, toutes les hordes barbares, pour y puiſer, comme à la ſource, les connoiſſances primitives de notre eſpece ? Avez-vous approfondi votre métier (*c*), afin de pouvoir comparer, réſoudre tous les différens objets qui y ſont relatifs ? Enfin êtes-vous bien ſûrs qu'il n'y aura pas ſous vos ordres quelqu'un de plus inſtruit ni de plus ſage que vous ? Philippe-Auguſte ne faiſoit cas de ſa couronne, qu'à cette condition là. En 1214, il la mit ſur l'autel, & à la tête de ſon armée, il dit à ſes Soldats : « Si » vous croyez qu'un autre ſoit plus capable que » moi de la porter, je ſuis prêt à lui obéir ; mais » ſi vous m'en croyez digne, il faut défendre aujourd'hui votre Roi, vos familles & votre hon» neur ».

Auſſi-tôt les Soldats tomberent à ſes pieds en lui demandant de les conduire à l'ennemi. Vous exigez beaucoup, s'écrieront nos ambitieux : oui,

pour vous autres (leur répondrai-je); ce n'eſt cependant là qu'une foible partie des réflexions que le ſage oppoſe à ſon ambition; il ſeroit bien eſſentiel au ſervice; il ſeroit bien utile au bonheur de chaque Officier que quelque génie heureux ſe chargeât d'étendre ces vérités, qui peuvent ſeules forcer les hommes à s'apprécier, à ſe rendre plus de juſtice; en un mot, les amener à penſer avec la même délicateſſe & le même ſcrupule que Philippe-Auguſte.

(*a*) Nous liſons dans les romans de Baïard, que le Roi lui donna une charge de mille hommes de pied; il l'accepta, encore qu'il eût plus fait profeſſion de cheval que de pied; mais à lui tout étoit de guerre. Toutefois il dit & remontra au Roi, qu'il avoit trop de gens ſous ſa charge que ces mille, pour s'en acquitter dignement.

Brantoſme.

(*b*) Tel a de l'aptitude à une choſe, qui eſt très-borné pour une autre : tel eſt brave juſqu'à la témérité dans une occaſion, qui dans une autre eſt lâche juſqu'à la poltronerie : ce ne ſont point là des paradoxes. Tel au fond d'un bois attaque avec valeur la bête la plus féroce, qui, ſous les armes, tremble en préſence de l'ennemi.

Ce n'eſt que par la lecture approfondie de l'hiſtoire, que les hommes apprennent à connoître les autres hommes, & à diſtinguer les différens génies des natures. Rien n'eſt ſi ſenſé que cette réflexion de Polybe, & rien ne ſeroit plus heureux que d'en voir faire de ſemblables à tous ceux qui ſont faits pour commander en grand. Les

peuples ſont, ainſi que les différens particuliers qui les compoſent, ſujets aux mêmes variations d'humeur & de caractere, compoſés des mêmes contraires & remplis des mêmes contradictions. Le principe en eſt comme de tout, dans la variété de la nature; mais il eſt certains points qu'ils conſervent cependant malgré le pouvoir des tems, ce ſont préciſément ceux-là qui les caractériſent eſſentiellement; ce ſont ceux-là qu'il faut connoître pour en tirer parti dans l'occaſion.

Un homme eſt rempli de courage; mais il eſt timide dans ſes travaux; le moindre obſtacle l'effraie, il s'en forge d'imaginaires; il ne faut jamais l'employer qu'en ſecond. Tel autre attaque avec ardeur les endroits les plus inacceſſibles, qui ſe croiroit pris & forcé, toutes les fois qu'il ſeroit attaqué. Gardez-vous bien de lui donner rien à défendre: mettez-le à toute autre beſogne; il y réuſſira.

Les Gaulois toujours excellens pour l'attaque, n'étoient plus les mêmes quand il falloit attendre la mort de pied ferme. Ces variétés naiſſent indiſpenſablement d'elles-mêmes: il faut donc ſuivre le caractere de chaque Nation, pour pouvoir en tirer parti. Les Généraux qui ont ſu ſacrifier leurs idées aux inclinations du Soldat, ont preſque toujours dû leur gloire à la vérité de cet ancien principe.

Folard, Commentaire ſur Polybe.

(*c*) Socrate diſoit à un jeune homme qui ſollicitoit avec chaleur un emploi Militaire:

« Ce ſeroit honte que celui qui veut être Chef des autres, négligeât d'apprendre à commander; & même il ſemble qu'il mériteroit plutôt d'être châtié, que celui qui entreprendroit de faire une ſtatue ſans avoir jamais appris l'art de Sculpture; car comme durant la guerre la fortune de la République ſe repoſe ſur le Général, il eſt à

» préſumer que ſa bonne conduite produira de bons effets,
» & que ſes fautes ſeront ſuivies de grandes pertes ; c'eſt
» pourquoi il faudroit punir très-ſévérement toute per-
» ſonne qui brigueroit un emploi, ſans s'en être rendu
» capable ».

Le jeune homme ne répondit rien ; mais il courut ſe faire inſtruire.

Art. XXV. Devoirs d'honnêteté.

L'on entend par ce titre les hommages que chaque inférieur (telle raiſon qu'il ait de haïr ſon Chef) ne peut ſe diſpenſer de lui rendre. Si l'on ſe fût un peu plus attaché au moral, comment eût-on jamais imaginé d'ériger en devoir, un acte que le cœur ſeul a droit de prefcrire ? Quel charme peut-il avoir pour un Chef qui ne le doit qu'à la crainte ou à la néceſſité d'un malheureux qui eſt entraîné à ſa perte ? Mais ſurtout quel mal affreux l'habitude de jouer un rôle faux, ne doit-elle pas néceſſairement produire ſur des ames dont on a le plus grand intérêt de maintenir la franchiſe ?

Comme l'on doit toujours ſacrifier l'orgueil au danger qu'il pourroit y avoir de ne pas répondre aux plus futiles objections, je renverrai à l'article où je traite de la ſubordination. L'on conviendra alors qu'avec un tel Chef (*a*), le

goût prenant la force du devoir, il attireroit la foule à ſa porte; & tel qu'un pere tendre & adoré, reçoit à ſon reveil le tribut divin de l'amour filial; de même ce Chef, au centre de ſa nombreuſe famille (*b*), y recueilleroit ſur chaque phyſionomie, l'heureuſe certitude d'en être chéri & reſpecté.

(*a*) Rien n'eſt indifférent de la part de ſon Chef: tout ce qui émane de lui eſt vu comme à travers un verre qui groſſit les objets. Ses vertus, ſes vices, ſes ridicules, il n'y a rien qui n'augmente aux yeux avides des ſubalternes: ce goût d'indépendance rend malheureuſement les derniers monſtrueux. L'on croit diminuer la diſtance du grade qui bleſſe, en augmentant ou faiſant appercevoir ſes ridicules. L'on ignore qu'en cela on s'en donne un de plus.

Il faut donc qu'un Chef réuniſſe, autant qu'il eſt poſſible, les vertus morales aux vertus civiles; qu'il ne perde jamais de vue, qu'il doit être le modele de ſon Corps; & que, dans les momens les plus libres, il ne doit jamais rien haſarder qui puiſſe être regardé comme un propos trivial, encore moins une turlupinade. Il faut des ſiecles pour faire naître un Chef à qui l'on puiſſe permettre une plaiſanterie.

(*b*) Tout Chef eſt dans la ſociété un ſubſtitut à qui le Souverain a confié ſes droits de paternité ſur une partie de ſes ſujets.

Ne pourroit-on pas appliquer à tout homme qui commande un Corps, ce qu'Antoine Perez diſoit d'un Roi & d'un Royaume. Selon lui, ils ſe marient enſemble; le

Roi eſt ſans doute le mari; mais le Royaume devient veuf, dès que le Roi ceſſe d'être ingénieux, actif & laborieux.

ART. XXVI. LUXE.

JE n'entrerai point dans la vaſte & épineuſe carriere que ce titre pourroit me fournir. Il y a eu nombre de diſſertations pour & contre, qui n'ont rien décidé de ſatisfaiſant ſur la néceſſité relative de l'admettre ou de ne le point admettre. Pour moi; je crois, ſans vouloir rien ajouter de bien poſitif, que, dans une Monarchie étendue dont le peuple eſt né actif & induſtrieux, il n'eſt au plus admiſſible, que comme un poids léger dans la balance générale, dont les principaux ſont d'une nature plus réelle, plus vraie & beaucoup moins dangereuſe.

Je me bornerai dans cet article à ſon influence ſur le Militaire. C'eſt dans cette partie précieuſe de la Nation, qu'il peut porter tout ſon poiſon & rien de ſon utilité. Le pere d'Anne de Montmorency, Connétable de France, penſoit à peu-près de même; quand ſon fils partit pour faire en Italie ſes premieres armes, il ne voulut jamais lui donner que peu de chevaux, & cinquante livres; afin, diſoit-il, « qu'il pâtît & n'eût » toutes ſes aiſes en enfant de bonne maiſon, & » apprît à conduire bien ſon fait, & avoir de

» l'induſtrie & faire de néceſſité vertu. Auſſi, di-» ſoit-il, que nul ne peut jamais bien ſavoir qui » ne ſait pâtir ».

Il pâtit effectivement & devint un très-grand homme. Il eſt ſûr que preſque tous ceux que nous avons eus, ſont nés dans la médiocrité, ou ont été élevés comme le Connétable. Le ſuperflu endort, affoiblit & énerve; le ſimple néceſſaire entretient la ſanté, occupe peu l'eſprit, & laiſſe à l'amé cette activité ſi eſſentielle pour reproduire des Henri IV, des Faber, des Montluc, des Jean Bart, des Eugenes & vingt autres. Le luxe ſe gliſſant dans le Militaire, chaque corps tombe en maraſme (*a*). L'ancienne & pauvre Nobleſſe ſouffre & réſiſte autant qu'elle peut pour ne pas perdre ſes drapeaux; mais accablée ſous le poids des dépenſes, elle gémit & ſe retire.

Par qui eſt-elle remplacée? Par une foule de nouveaux nés, qui, élevés ſur des tas d'or, accourent de tous côtés pour maintenir cent frivolités inutiles, & par l'abus de leur fortune uſurper des places où les droits de la naiſſance appelloient la Nobleſſe. De-là la ſubordination difficile à maintenir, l'éloignement du travail, l'ennui, le murmure; que ſais-je, tous les maux qui doivent dériver d'une compoſition très-vicieuſe.

La guerre cependant arrive; les malheurs

qu'elle entraine ouvrent les yeux. L'on gémit alors d'avoir confié le bonheur & la gloire de la Nation, à de faux Militaires qui n'en vouloient que le caſque pendant la paix. Ils déſertent enfin effrayés du poids de leurs armes & de la fatigues des camps : c'eſt-là, ſans doute, l'époque la plus heureuſe; mais jettons les yeux ſur le danger qu'il y auroit d'avoir donné atteinte au goût, qui attache de tout tems la Nobleſſe au ſervice de ſon Prince. Que n'auroit-on pas à appréhender, ſi ces précieuſes familles qui ſe font gloire de compter leurs races de boucliers en boucliers, venoient à ſuſpecter la bonne foi, la gratitude publique? Si les peres de ces généreux Citoyens pouvoient craindre un inſtant que leurs travaux, que les périls auxquels ils ſe ſeroient expoſés, que leur liberté, leur fortune ſacrifiée, en un mot, que cette ſomme d'avances fût en totalité perdue pour leurs enfans? Que n'y auroit-il pas à appréhender, s'ils voyoient le luxe les bannir des antiques légions, ou qu'ils les y viſſent végéter comme par grace, & ſous les ordres du petit-fils d'un valet, que leurs peres un demi-ſiecle auparavant envoyoient au fourrage?

Non, c'eſt la conſéquence affreuſe que l'on pourroit tirer d'un pareil tableau, qui nous a valu, il y quelques années, des Loix ſomptuaires,

qui défendoient formellement à l'Officier les veſtes de ſoie & les dentelles. Qu'en a-t-il réſulté? L'on s'y eſt conformé; mais on a ſouffert des dépenſes beaucoup plus ruineuſes. Les Chefs de Corps ſe ſont échauffés à l'envi ſur la prétendue parure de leur troupe; tous les uniformes ont été couverts de dorures & de paillettes. Tel Officier portoit ſon domaine à la parade; tel autre mouroit de faim chez lui, & affamoit en outre toute ſa famille pour ne pas perdre vingt années de ſervice, & ſoutenir cette éclatante folie. Nous raiſonnons au mieux, nous faiſons même d'excellentes Loix; mais nous laiſſons à nos rivaux à les exécuter.

Au commencement de chaque guerre, on fixe les équipages de chaque grade, & dès la premiere campagne, il n'y a pas un Officier qui n'ait celui des trois grades au-deſſus du ſien.

Examinons un peu les progrès que ce luxe dangereux a fait dans nos armées; rétrogradons pour cet effet juſqu'à l'année 1667, qui eſt celle où commandoit M. de Turenne, ſous Louis XIV: avant cette campagne, ce Général ne s'étoit jamais ſervi que d'aſſiette de fer à l'armée. Le Marquis d'Humieres fut le premier qui, au ſiege d'Arras en 1658, ſe fit ſervir en vaiſſelle d'argent à la tranchée, & qui y fit manger des ragoûts & de l'entre-mets. Le Roi & les Généraux alloient

au rendez-vous de l'armée à cheval; aujourd'hui il n'y a guere d'Officier ſubalterne un peu à ſon aiſe, qui ne faſſe ce voyage dans une chaiſe à reſſorts: la délicateſſe des Officiers ne les empêchoit pas d'aller à la tranchée avec le pot en tête & la cuiraſſe. Le Roi en donna lui-même l'exemple au ſiege de Douai & de Lille: ces précautions conſervoient ſouvent de grands hommes. Actuellement, comme le dit M. de Voltaire, « notre jeuneſſe efféminée ſemble » plutôt craindre la fatigue que le danger ».

Mais revenons plus particulierement à notre objet, qui eſt le malheur dont le luxe déſordonné accable preſque tous les Corps. La ſageſſe du Miniſtre paroît l'avoir apperçu, & ſes lumieres & ſa fermété nous donnent ſur cela les plus grandes eſpéranees. Il ſent toute la reconnoiſſance que l'on doit à la Nobleſſe, tout le mérite qu'elle a d'avoir conſervé la pureté de ſon indigence: il ſait que le fils d'un brave & preux (*b*) Chevalier n'a l'ame remplie que des faits de ſes peres, qu'il brûle de les imiter; il ſait auſſi que le fils d'un Créſus, n'a la tête occupée que des tréſors de ſon pere, & qu'il aſpire à les dépenſer. Paris eſt fait pour l'un, le champ de Mars pour l'autre.

(*a*) J'ai banni (dit Nemours) de mon camp le vain luxe
des villes,
Qui retardant toujours la courſe des héros,
Amoliſſoit des bras formés pour les travaux.

(*b*) C'étoit-là l'eſpece des ſerviteurs dont Charles VIII faiſoit grand cas. Demandant un jour à Bellievre quarante Gentilshommes pour faire la guerre, il lui recommandoit « que ce ne fût pas de ces Seigneurs qui ne ſachent bien » ſervir pour faire trop les grands. Il vouloit de ces Gen- » tilshommes moyens, & deſquels on s'aſſure plus, & qui » ſont plus de fatigue que ces grands ». *Brantoſme.*

ART. XXVII. RECRUES.

N'AVONS-nous pas trop donné à la haute taille & à la jolie figure ? La taille nationale n'eſt pas plus élevée que l'étoit celle des anciens Romains. Ils n'enrôloient perſonne avant dix-ſept ans, & jamais après trente-cinq. Les raiſons d'après leſquelles ils partoient, ſont, je crois, trop claires & trop juſtes, pour qu'il ſoit beſoin de les déduire & de les commenter.

La taille exigée étoit de cinq pieds deux pouces. L'état, la profeſſion, l'activité, l'emportoient ſur deux ou trois pouces de plus. Les Soldats pris dans la lie du peuple ſervoient dans les Vélites.

Voici, au rapport de Végece, comme l'on choiſiſſoit ceux qui devoient former ces redoutables

légions : « celui qui étoit chargé de la levée des » troupes, devoit s'attacher sur toutes choses à » connoître par les yeux l'ensemble des traits, » & par la conformation des membres, ceux qui » pouvoient faire les meilleurs Soldats. Il y a des » indices sûrs & avoués par les gens d'expérience, » pour juger des qualités guerrieres dans les hom- » mes, comme pour connoître la bonté des che- » vaux & des chiens de chasse. C'est à de pareilles » marques extérieures que Virgile veut que » l'on reconnoisse le roi des Abeilles. Souvent, » dit-il, il y en deux : l'un a l'air fier, le corps » poli, des couleurs vives; voilà la bonne espece : » l'autre est mal teint & chargé de ventre, signe » de lâcheté & de paresse ».

Le nouveau Soldat doit donc avoir les yeux vifs & assurés, la tête élevée, la poitrine large, les épaules fournies, les flancs arrondis, la main forte, les bras longs, le ventre petit, la taille dégagée; Machiavel ajoute à ces signes la *Gagliardia*, & cette gaillardise signifie vigueur alerte. Ces observations du Secrétaire de Florence prouvent bien que tout est du ressort d'un homme de génie; cela m'amene insensiblement à une question que j'ai souvent entendu faire à plusieurs Officiers. Croyez-vous, disoient-ils, que Voltaire eût bien commandé une armée? fort mal, leur répondit-on. Les premieres campagnes,

campagnes, fur-tout ſi à quatre-vingt ans il eût rêvé pour la premiere fois à cet état; mais ſi ſon génie l'y eût porté de bonne heure, ſecondé des circonſtances ordinaires, il eût fait un très grand homme de guerre.

M. de Turenne parut être du même avis, quand aſſiſtant à la ſcene qui ſe paſſe entre Sertorius & Pompée, dans le moment où ces deux Généraux y déploient la noble fierté des héros, & paroiſſent en même tems épuiſer toutes les grandes reſſources de leur art & de leur politique; Turenne s'écria: quelle ſublimité! Où donc Corneille a-t-il appris l'art de la guerre? On auroit pu lui répondre, dans la retraite avec les mêmes ſecours que Newton, Deſcartes, Léibnitz, Bayle & Mallebranche ont acquis les connoiſſances qui nous ont tiré du chaos de la barbarie, & du néant de l'ignorance.

Quant à la Tactique, remarquons encore avec M. de Voltaire que l'Europe la doit à un homme de lettres, à ce même Machiavel; bataillons ſur trois, ſur quatre, ſur cinq de hauteur; bataillons marchans à l'ennemi; bataillons quarrés pour n'être point entamés après une déroute; bataillons de quatre de profondeur, ſoutenus par d'autres en colonnes, bataillons flanqués de Cavalerie, tout eſt de lui; il apprit à l'Europe l'art de la guerre.

Le Grand Duc voulut que l'Auteur de la Mandragore & de Clitie, commandât l'exercice à ſes troupes ſelon ſa nouvelle méthode ; Machiavel s'en donna bien de garde, il ne voulut pas que les Officiers & les Soldats ſe moquaſſent d'un Général en manteau noir ; les Officiers exercerent les troupes en ſa préſence, & il ſe réſerva pour le Conſeil. *Voltaire, Obſervations ſur l'Encyclopédie.*

Si j'avois l'honneur de commander un Corps, cet éloge moderne dont je ſuis étourdi me flatteroit bien peu : Ah ! que voilà un beau Corps ! mais je ſerois pénétré de la volupté la plus vive, la plus pure, ſi je pouvois dire avec tous mes concitoyens : voici un Corps brave, ſage, bien inſtruit, & ſur-tout heureux.

ART. XXVIII. STRATAGÊMES.

APRÈS avoir lu Polien, Frontin, & le grand traité de Joli de Mezeroy, j'ai été fort ſurpris que l'on ait paſſé autant de tems à écrire ſur un pareil ſujet ; l'eſprit ſelon les circonſtances fait naître les ſtratagêmes ; le cœur ſeul les épure ; il eſt des choſes que l'on ne peut jamais enſeigner.

Gaudeant benè nati.

ART. XXIX. MARAUDE.

IL eſt bien humiliant pour la Nation que ce mot, ainſi que beaucoup d'autres, exiſte dans la langue, & qu'il doive ſon ſens à la foibleſſe d'une multitude d'hommes qui font profeſſion de n'en pas avoir.

Voici en deux mots l'hiſtoire de la guerre : les Loix divines & humaines ſemblent ne l'avoir autoriſée que pour aſſurer le bonheur & la tranquillité des différentes ſociétés. Tout peuple qui eſt aſſez malheureux pour avoir recours à ce moyen violent, doit porter chez les ennemis autant de ſenſibilité, autant de retenue (*a*), de délicateſſe même qu'il en auroit au ſein de ſa propre famille. C'eſt au génie du Chef, c'eſt à la bravoure du Soldat à tout décider en raſe campagne.

Il eſt un moyen ſur & facile (ils le ſont tous avec des hommes qui ſe conduiſent par l'honneur) (*b*); que l'on perſuade donc au Soldat François, que de couper le col d'un revers de ſabre à un coq Autrichien, n'eſt nullement une gentilleſſe ; mais bien dans ſon vrai ſens un vol, par conſequent un acte dégradant; que c'eſt être bien mal-adroit que d'employer à ſa honte les mêmes armes qu'il avoit priſes pour ſe couvrir

de gloire. Que les Chefs, ſur-tout, appuient de leur exemple la ſageſſe de cette obſervation, je réponds que ſans faire mourir de braves Soldats, qui n'ont que trop bonne envie de vivre, ils ne compteront plus faire grace aux dolens Baillifs, en ne fourageant que les granges de leurs pauvres métairies.

Telle eſt la biſarrerie & la futilité de l'eſprit humain. Les hommes les moins foibles, qui prétendent ſe conduire d'après des principes immuables, ſont à chaque inſtant en oppoſition avec eux-mêmes, & manquent à ces préjugés utiles qui doublent leurs forces & font naître le courage : l'empire, l'empire des beſoins (dira-t-on) produit & nourrit cette dangereuſe ignorance. J'en conviens ; mais c'eſt à la ſageſſe de l'adminiſtration à prévenir l'un, comme à éclairer l'autre.

(*a*) Frontin rapporte un exemple bien remarquable de la retenue, de l'abſtinence des Romains. Dans l'armée commandée par Marcus Scaurus, un arbre fruitier s'étant trouvé dans l'enceinte du camp, l'on en ſortit le lendemain, ſans que perſonne eût touché aux pommes dont il étoit chargé.

Nous tenons un peu trop à l'incontinence de notre premier pere pour être capables d'un pareil trait de frugalité. Nous l'admirons cependant dans un peuple dont nous ambitionnons la gloire. Tâchons donc de nous ſervir des mêmes moyens; les beſoins phyſiques ſont bien peu de choſe

pour de vrais guerriers qui ne ſont avides que de gloire.

(*b*) Tout le monde connoit l'eſprit agréable du Maréchal de Richelieu ; mais tout le monde ne connoît pas ſon génie, & toutes les reſſources qu'il lui a procurées dans le cœur des François, qu'il paroît très-bien connoître. Je vais en citer un trait qui lui fait, ſelon moi, beaucoup plus d'honneur que la priſe de Mahon, parce qu'il eſt entierement à lui & indépendant de ſon bonheur ordinaire.

Ses Soldats débarqués trouverent dans l'iſle des raiſins admirables ; le vin leur parut y répondre & ils en burent avec excès. La beſogne cependant preſſoit & exigeoit de la vigueur. Les Officiers voyoient avec inquiétude qu'elle s'étoit aſſoupie dans le Soldat : ils en avertirent le Maréchal qui ſe mit à rire & donna cet ordre.

« Demain matin je donne un aſſaut général, tout » Soldat qui ſera trouvé ivre ſera privé d'y monter ».

Il n'y en eut pas un qui s'attira cet honte.

ART. XXX. ORDONNANCES.

IL ſeroit bien eſſentiel pour le Militaire, que l'on refondît toutes les anciennes Ordonnances ; qu'on les rendît claires, préciſes, & qu'on les réduisît à ce point de néceſſité actuelle, dont la baſe doit toujours être le caractere national. Il ſeroit bien eſſentiel que l'Officier pût voir d'un ſeul coup d'œil, dans un code pur & peu étendu la route qu'il doit tenir, & le danger qu'il courroit en s'en écartant. Ce corps de Loix formé par un Militaire ingénieux qui connoîtroit à fond

ſa Nation, ne pourroit jamais s'augmenter, & les ramenant tous les dix ans à ſon origine primitive, l'on avoit ſoin de purger (comme je l'ai déjà dit) les *exhorbitantes*. Je ne vois que ce moyen pour obvier à cette loi de changement qui altere toutes les autres, parce qu'elle eſt dans la nature: vouloir lutter contre, ce ſeroit afficher la démence en tentant de déranger l'ordre préétabli auquel obéit tout ce qui exiſte. L'homme ſage s'évalue, gémit & reſpecte en ſilence cette néceſſité deſtructive qui rapproche le ſceptre de la houlette, comme elle anéantit le bronze & le verre; mais il ſe ſert de toutes les reſſources de ſon génie, pour éloigner de ce moment fatal le peuple au milieu duquel le ſort l'a jetté, & dont les intérêts ſont devenus chers & communs.

« Les Loix doivent s'accommoder aux tems & » aux perſonnes faites pour l'ordre de la ſociété » civile. Nous obéiſſons au Prince (dit Cicéron), » lui au tems ».

Mais ne ſeroit-ce pas préciſément la variété continuelle de cette obéiſſance chancellante qui fait que tout s'altere, ſe corrompt, qu'il ne peut rien y avoir de fixe, de poſitif; que ces mêmes Loix ſe ploient aiſément à tous les tems; que le tems eſt la Loi, & que la Loi n'eſt qu'une chimere? De-là cet aſſemblage monſtrueux d'Ordonnances,

qui vingt ans après leur cauſe paroiſſent avoir été dictées par le harſard le plus fantaſque, & dont les commentaires, devenus néceſſaires, ſont ſouvent imaginés par la fourbe & la mauvaiſe foi. Ce ſont-là cependant les barrieres qui doivent contenir & protéger le Citoyen : c'eſt la Loi ſeule qui doit lui ſervir de phare, dans le court eſpace qu'il a à parcourir ſur la terre ; mais la trouvant ſouvent obſcurcie par les vapeurs qui naiſſent de ſa corruption, alors il s'égare, chancelle & tombe, cédant enfin à la même cauſe qui a fait écrouler les Monarchies qui paroiſſoient les plus inébranlables.

Rapprochons-nous & écartons-nous moins du cercle deſtiné au Militaire. Il ſeroit, on ne peut plus heureux, que l'on fît diſparoître toute eſpece d'ambiguité ſur l'état de chaque Corps ; que cette Loi ſurannée qui ſubordonne l'un à l'autre pour le commandement, relativement à ſon ancienneté de création, fût entierement abolie. Elle ne porte actuellement ſur rien ; elle eſt donc contraire au bien du ſervice ; elle peut faire naître & nourrir la méſintelligence parmi les troupes, qui doivent toutes ſe valoir, parce qu'elles ſont compoſées des mêmes hommes, qu'elles doivent être conduites également, & ſur-tout animées du même eſprit : chaque Régiment ſeroit alors diſ-

tingué par une marque quelconque qui ne feroit plus un chiffre.

A l'armée, dans tous les détachemens mêlés, ce seroit l'Officier le plus ancien en grade qui commanderoit, & à toutes choses égales, le sort seul en décideroit.

N'est-il pas (par exemple) bien étonnant qu'un Capitaine de deux jours du Régiment de Picardie, ait le droit de commander dans un poste, souvent dangereux & essentiel, à un vieux barbon de Capitaine de Piémont, qui dans vingt campagnes aura repoussé vingt fois l'ennemi, & qui, soumis à la présomption & à l'ignorance, sera forcé de concentrer des lumieres & des talens qui eussent, sans le numéro, sauvé la vie à un poste, & souvent la gloire à toute une armée? Je connois cependant deux occasions où l'on a dérogé à cette prérogative d'ancienneté de Corps. En Italie sous M. le Prince de Conti, les François & les Espagnols rouloient ensemble, & dans chaque Nation distincte ou mêlée, tous les Officiers des différens Corps étoient employés d'après la seule date de leurs brevets. Dans l'Inde, sous M. de Lally, l'on observoit le même ordre.

Je conviens que le droit d'ancienneté de Corps devoit être il y a quelques siecles nécessaire : il n'y avoit en France pendant la paix que très-peu de

Régimens permanens & exercés (*a*) ; la guerre ſurvenoit, on en levoit à la hâte. Il étoit alors bien naturel que les anciens euſſent la confiance. Mais actuellement que tout eſt changé, actuellement que la France entretient pendant la paix le fonds de toute ſon Infanterie, il eſt malheureux qu'il n'y ait qu'elle dans toute l'Europe, qui ſoit reſtée eſclave d'un uſage qui peut à l'armée compromettre ſa gloire & ſon bonheur. La cavalerie l'a bien ſenti ; auſſi a-t-elle eu grand ſoin de s'en garantir. Ouvrons donc enfin les yeux, & prouvons aux imbéciles étonnés que ſi l'habitude a quelque empire ſur nous, ce n'eſt qu'autant qu'elle fait l'employer à notre ſûreté & à notre gloire.

Voici, je crois, en gros tout ce que l'on peut dire de relatif aux Loix Militaires. E les me conduiſent inſenſiblement à un objet bien précieux, & qui rempliroit certainement les vœux de toutes les ames ſenſibles, juſtes & bienfaiſantes. C'eſt que l'on rendît poſſible qu'un Citoyen généreux qui brave tous les maux, qui affronte tous les dangers pour en garantir ſes ſemblables, pût en recevoir quelque eſpece de gratitude dans l'inamovibilité de ſon état. Quoi, ceſſe-t-il d'être Citoyen pour s'être voué au bonheur de ſa patrie? Pourquoi ſeroit-il donc privé du plus grand avantage que l'on puiſſe tirer de

toute ſociété bien établie, protection & ſûreté. L'homme le plus inutile en jouit; & ce héros iſolé au milieu d'un peuple qu'il aura ſervi au prix de ſa fortune & de ſon ſang, ſeroit le ſeul à qui l'on refuſeroit un Tribunal qui pût lui garantir la durée de ſes ſacrifices, & ce qu'il a de plus cher au monde, ſon honneur! Quoi! un malheureux payſan peut pour un ſillon de ſable porter plainte, & la juſtice accourt le protéger contre ſon Seigneur & même contre ſon Roi; & ce brave Officier qui n'aura pas le moyen de venir de très-loin ſe juſtifier, qui ſera ébloui, intimidé par tout l'éclat qui environne ſon Juge; qui le trouvera préoccupé d'affaires majeures, ou prévenu par un Chef qui aura méſuſé de ſa confiance; qui n'aura pas le tems ou le talent de ſe faire entendre (*b*); ce preux Chevalier finira ſa glorieuſe carriere par être la victime d'une injuſtice, & ira périr de douleur dans le fonds de ſa Province où le préjugé le forcera à ne pas oſer ſe montrer!

Non, c'eſt la cauſe du ſervice, c'eſt celle du Roi, de la patrie, c'eſt celle de l'humanité que je plaide. Je ne puis malheureuſement que lever les mains au Ciel pour qu'il faſſe un jour adopter un pareil Tribunal. L'eſpoir ſeul de le voir élever ſur les ruines de la cabale, des baſſeſſes, de la perfidie, du charlataniſme, dilate & ravit

déjà mon ame. Le moment où elle en a conçu le plan, vaut pour ſon bonheur un ſiecle d'exiſtence.

(*a*) Voici ce que j'ai pu démêler de relatif aux changemens qu'ont éprouvé nos troupes. Céſar tout en ménageant la diviſion qui regnoit parmi les Gaulois, pour les ſoumettre, faiſoit grand cas de la Cavalerie de leur pays. Elle perdit pendant quelque tems ſa réputation; mais elle reprit faveur ſur l'Infanterie. Malgré cela, ſous les Rois de la premiere race, les armées n'étoient compoſées que de fantaſſins; tous les François devoient ſervir en perſonne; chaque Province avoit ſa milice particuliere, & les Chefs appellés *Ducs* (d'où eſt venu le mot de Duc), conduiſoient eux-mêmes le nombre de Soldats qu'ils étoient obligés de fournir. Les Evêques devoient auſſi ſervir; mais ils ſe rachetoient volontiers par une ſomme d'argent. Les Soldats avoient pour ſolde le butin qu'ils partageoient avec leurs Chefs; le Roi y avoit ſa part: voici un trait qui le prouve. L'armée de Clovis en pillant une Egliſe, avoit enlevé parmi d'autres effets ſacrés, un vaſe d'une grandeur & d'une beauté extraordinaires. L'Evêque envoya auſſi-tôt ſupplier Clovis de rendre ce vaſe; Clovis dit aux Députés de l'Evêque de le ſuivre à Soiſſons, où devoit ſe faire le partage du butin, & il leur promit que ſi ce vaſe lui tomboit, il le rendroit à l'Evêque. Lorſqu'on fut arrivé, Clovis demanda qu'avant de faire aucun partage, on lui accordât ce vaſe par deſſus ſa part; chacun y parut diſpoſé; mais un Soldat féroce leva ſa hache d'armes, en frappa le vaſe avec violence, & dit au Roi: « vous n'aurez rien ici que ce que le ſort vous donnera ». *Greg. hiſt. Franc. liv.* 11, *chap.* 27. Voici com-

ment Clovis s'en vangea. L'année ſuivante faiſant la revue de ſes troupes & l'inſpection des armes, il trouva que celles de ce Soldat n'étoient pas en bon état, & lui ouvrit la tête d'un coup de hache, en lui diſant « c'eſt ainſi que » tu frappas le vaſe l'année derniere » *ibid.*

Charles VII, las d'aguerrir l'étranger ſe décida enfin à avoir un bon fonds d'Infanterie nationale, ſous le nom de *Francs-Archers* : il établit une diſcipline d'autant plus néceſſaire, que le Soldat, au lieu de maintenir la tranquillité dans le Royaume, le pilloit & l'appauvriſſoit. Il créa auſſi un Corps reglé de Cavalerie, diviſé en compagnie, ſous le nom d'*Ordonnances.*

Louis XI ſupprima les Francs-Archers & ſoudoya les Suiſſes. Louis XII y ajouta ſix mille hommes d'Infanterie Allemande, à laquelle on donna le nom de *Bandes Noires*, à cauſe de la couleur de leurs drapeaux. Cette troupe fut détruite à Pavie; il n'y eut plus que l'Infanterie Françoiſe.

François I réſolut de la former ſur le même pied des légions Romaines qui compoſoient ſix mille hommes; mais cette nouvelle formation ne dura pas. On en revint aux Bandes Noires qui n'étoient que de cinq à ſix cens hommes.

(*b*) Un Officier demandant une grace à Louis XIV, balbutioit, & avoit toutes les peines du monde à ſe faire entendre. Le Roi fit cependant tout ce qu'il put pour le raſſurer, il fallut preſque le deviner. Sire (dit-il en montrant ſa poitrine couverte de cicatrices), voilà la preuve que je ne tremble pas de même devant les ennemis de votre Majeſté.

ART. XXXI. UNIFORMES (*a*).

LE chapeau n'étoit pas jadis la coëffure nationale. Nous l'avons pris des Italiens, qui, en le rabattant, s'en ſervoient contre la pluie & le ſoleil: c'eſt peut-être ſa ſeule utilité que nous avons ſacrifiée à notre goût prédominant pour la variété des nouvelles formes (*b*). Nos troupes en ont donc tout l'embarras, ſans rien retirer de ſon utilité, parce que la corne du devant ne leur garantit jamais le viſage, & que celles des deux côtés, ne peut que leur nuire dans l'uſage journalier de leurs armes.

Je crois donc qu'un bonnet, tel que les canoniers du Régiment des Gardes le portent, leur ſeroit plus utile & beaucoup plus commode. Il éviteroit la dépenſe, l'embarras d'une ſeconde coëffure, que le chapeau rend néceſſaire. A l'égard des habits, la ſeule regle à ſuivre eſt qu'ils ſoient ſimples, d'une tenue facile; qu'ils ſoient commodes & aſſez amples pour pouvoir couvrir jour & nuit le Soldat.

Quoique cette partie ſoit eſſentielle, elle n'exige cependant qu'une très-mince combinaiſon. Il faut bien prendre garde d'avoir l'air d'accorder aux choſes plus qu'elles ne méritent; ce ſeroit

vouloir dégoûter le génie au profit de la médiocrité. L'habit n'eſt que l'écorce ; elle ne veut que des yeux ; l'intérieur exige des connoiſſances infinies & des travaux continuels.

(*a*) Louis XIV eſt le premier Monarque qui ait ſongé à habiller uniformément ſes troupes. Cette nouveauté utile pourroit nous fournir une réflexion humiliante, s'il étoit dans notre goût de réfléchir, & de notre intérêt de nous humilier. La mode, cette divinité ſi chere aux François, a depuis cette époque reçu dans tous les Corps un culte bien cher & bien biſarre. Je ne connois que les deux compagnies des Mouſquetaires qui aient réſiſté à cette vive impulſion, qui agit plus particulierement ſur notre Nation que ſur toutes les autres. L'on a beau objecter que leurs uniformes ayant mérité par vingt actions le reſpect de nos ennemis, ces deux compagnies auroient eu le plus grand tort de le changer : cette objection pourroit paroître ſpécieuſe, mais elle n'eſt pas la vraie. Les Mouſquetaires n'ont point beſoin à l'armée d'une ſoubre-veſte, leurs ſabres ſuffiſent pour les faire reconnoître. S'ils n'ont point changé d'uniforme, c'eſt que les Chefs qui ont eu l'honneur de les commander, ont ſenti le vuide & le danger de ſe livrer à des changemens qui, aſſujettis au cercle ruineux que la mode tourne continuellement, auroient éloigné néceſſairement de ces Corps la ſeule eſpece d'hommes faits par leurs principes & leur zele, pour en maintenir l'état.

(*b*) Il eſt très-ſûr que cette Loi de variété qui ſe trouve dans la nature, s'imprime plus ou moins aiſément ſur tous les peuples en raiſon de leur ſenſibilité reſpective. Il n'y

pas de Nation dans l'Europe où nous n'appercevions ſon empreinte : il n'eſt donc pas étonnant que le peuple François étant le plus ſenſible, il ſoit auſſi le plus inconſtant. Que de changemens les choſes qui ne touchent pas eſſentiellement à ſes premiers principes, n'ont elles pas éprouvés ? Nous avons vu les François, comme de vrais Caméléons, changer de couleur & de parure d'un inſtant à un autre. Dans les Cloîtres même, où l'oubli de ſon exiſtence, l'anéantiſſement entier des facultés ſemblent établir le plus beau triomphe de la foi ſur la raiſon qu'elle y enchaîne, & ſur la nature qu'elle y dompte ; nous y avons vu en dépit des vœux qui y retiennent le goût du changement, tirer de leur pieuſe létargie des créatures livides, pour les mettre en ſcene, & les faire combattre avec acharnement pour & contre un coclu-chon pointu ou arrondi. Dans ce moment-ci, où la frénéſie, en proſtituant les uniformes, les a fait varier preſque toutes les ſemaines, nous voyons juſqu'à des mendians s'empreſſer de décorer les leurs d'une noble paire de grandes manches. Dans tout autre ſiecle l'entrepriſe eût pu avoir quelques inconvéniens ; mais heureuſement dans celui-ci elle n'a pas cauſé de ſchiſme, comme jadis les différens avis ſur les cocluchons : abandonnons-les aux têtes échauffées qu'ils ombragent, & franchiſſant les mers, tranſportons-nous dans le nord de l'Europe : c'eſt-là que nous trouverons un peuple ſage & guerrier, qui, au combat de *Pres-Tout-Paus*, prouva au trop infortuné Edouard, combien l'amour & la fidélité ont d'empire ſur des ames vraiement généreuſes. Ces montagnards Ecoſſais ſont les ſeuls qui aient conſervé l'habillement des anciens Romains. Nous en prenons le caſque ; c'eſt toujours quelque choſe : examinons ſi nous avons raiſon de le préférer à la

coëffure que j'indique. Je préviens que je n'enviſagerai que la commodité du Soldat & la ſeule économie pour le Miniſtere; parce que tout ce que l'on nomme parure & gentilleſſe, eſt, comme je viens de le dire, du diſtrict de la mode & du reſſort des yeux, qui s'habituent auſſi aiſément à un cimier pointu & orné de ſanfreluches, qu'à une rotonde ſimple plus ou moins applatie. Il eſt clair que le caſque eſt moins ferme, quoique plus lourd ſur la tête du Soldat, qu'il eſt plus cher, plus embarraſſant, qu'il exige un bonnet, & qu'un bonnet n'en exige pas deux. Ma coëffure propoſée réunit donc la ſimplicité, la commodité & l'économie: il eſt ſans doute des tems où ces trois avantages pourroient la faire préférer.

ART. XXXII. PARIS.

EN 1542, Henri II voulut fixer les limites de ſa Capitale, dans la crainte qu'elle n'interceptât la circulation qui doit exiſter avec égalité dans toutes les différentes parties d'un grand Royaume. Ce Monarque voyoit à la vérité cet objet ſous un point de vue bien intéreſſant, mais il n'étoit pas le ſeul qui dût lui faire deſirer une enceinte beaucoup moins étendue. Tel eſt le triſte ſort de l'eſprit humain: ſon cercle eſt ſi étroit, qu'il n'a jamais pu faire naître que des deſirs fort oppoſés; c'eſt ce qui eſt cauſe que preſque tous les aſpects d'un objet échappent à l'adminiſtrateur le mieux intentionné, qui n'en ſaiſiſſant

faiſiſſant qu'un, ne produit ſouvent qu'un bien factice & dangereux, faute d'en avoir embraſſé l'enſemble, d'en avoir calculé les rapports, d'en avoir analyſé le bien & les inconvéniens, pour en faire enſuite la balance au profit général.

Jettons les yeux ſur l'état actuel de cette ſuperbe & antique Cité, qui paroît être l'aimant de tous les peuples qu'elle attire, par les plaiſirs, les aiſances, les reſſources de toute eſpece, où au milieu du tourbillon le plus grand regne le calme le plus profond, la liberté la plus complette & la retraite la plus ſûre; où le ton d'honnêteté, celui de la plus douce urbanité s'étend & circule malgré la réſiſtance d'un million d'intérêts qui ſe heurtent; où l'on agit plus que l'on ne penſe, & où l'on ſe remue plus que l'on n'agit; où les quatre parties du monde accourent offrir ce qu'elles ont de plus rare & de plus précieux, pour irriter, ſans pouvoir ſatisfaire, les différens goûts de l'homme qui en a le plus; où l'eſprit enfin ſe pare & réuſſit, tandis que le cœur gémit & ſe ferme. Mais quel concours de peuple s'offre à ma vue: elle plonge à la fois ſur toutes les Nations qui ſemblent ſe réunir dans cette vaſte enceintee, pour y rendre hommage à la reine du monde? Quelle affluence de Citoyens, qui nagent, pour ainſi dire, entraînés d'un deſir à un plaiſir, & d'un plaiſir à un autre; qui, con-

ſumés par les efforts qu'ils font pour s'arracher à ce cruel ennui qui les épouvante, courent au bonheur, en ſe précipitant dans la route qui les en éloigne ? Quelle quantité de créatures livides, diaphânes, que la caducité ſaiſit au berceau pour les conduire bientôt à leur tombe ! que de fermentations dans les têtes, d'oppoſitions dans les idées, dans les goûts ! que d'effroi au ſein des plaiſirs, de larmes à côté de la joie ! que de miſere ſous le toit de l'abondance ! que d'abondance ſous le manteau du beſoin ! que d'iſſues à tous les vices, à tous les crimes, cet aſſemblage prodigieux d'hommes qui ſe voient & s'ignorent, n'offre-t-il pas ? Avec quelle facilité l'impunité ne doit-elle pas y régner ?

Combien un obſervateur, vraiment Citoyen, n'eſt-il pas affligé en appercevant tous les principaux Chefs du Royaume au centre, & expoſés aux charmes de cette Capitale ! qu'il eſt dangereux d'être né avec le goût des plaiſirs, dans une ville où ſous toutes les formes ils abondent, d'y être élevé au milieu de ces délicieuſes créatures qui les chériſſent & les font naître ! qu'il eſt difficile de pouvoir s'en arracher, en oubliant aſſez ſon exiſtence, pour ne s'occuper que de celle des autres !

Avant d'en venir là, les eſprits vifs, les tempérammens de feu, ont ſouvent perdu l'avantage

que la nature leur avoit donnés ſur les complexions froides, qui ne ſont jamais que des hommes médiocres.

Il a exiſté & il exiſte encore, mais en très-petit nombre, de ces âmes pleines d'ardeur, que la divinité s'eſt plu à former pour le bonheur & la gloire de l'humanité, qui, telles que ces iſles fécondes, fourniſſent au ſein de l'agitation & des orages, les productions les plus utiles & les plus abondantes.

Pour ne pas perdre de vue plus long-tems mon objet qui eſt l'influence qu'a cette trop dangereuſe ville ſur le Militaire, je m'attacherai d'abord à ceux que les longs & utiles travaux ont portés aux grades les plus éclatans. Que de ſoins, que de devoirs, que d'objets de diſſipation & de dépenſe, le luxe extravagant de cette ſuperbe Cité n'a-t-il pas attaché indiſpenſablement aux premiers honneurs? Que d'importuns à recevoir, d'ennuyeux à congédier, d'oiſifs à ſupporter; que d'ingrats à ménager, de parens à traiter; que de frippons à enrichir, à ſurveiller; que d'intérêts propres à diſcuter, à faire valoir; que de démarches à faire; que de pourſuites à éluder; & quelle attention ſur-tout, quels ſoins n'exige pas encore un reſte d'exiſtence délâbrée pour la ſoutenir, en l'arrachant à l'avidité des plaiſirs qui la guettent de toutes parts! quel tems

reſte-t-il pour approfondir un métier qui exige des connoiſſances relatives aux cordons & aux grades dont on eſt décoré ! Il en eſt de Paris vis-à-vis des Généraux, comme des hommes vis-à-vis des jolies femmes. Il n'eſt point de moyens qu'ils n'emploient pour les ſéduire : ſi elles ſuccombent, ils ſont aſſez injuſtes pour les mépriſer.

Les Militaires qui ſont dans un état moyen, ſouffrent davantage, & ſont plus aiguillonnés par le luxe qui les environne. L'ambition leur fait chercher des protecteurs ; leur intelligence s'uſe à les conſerver, à les multiplier ; preſque tous leur tems y eſt employé, ainſi qu'à la conduite de leur fortune qu'ils cherchent à rendre un peu plus aiſée, & la diſſipation & les plaiſirs ont exténué leur eſprit, avant qu'il ait eu le moment de leur faire reſſouvenir qu'ils avoient un métier à étudier.

Les autres Militaires condamnés aux bas grades par la naiſſance, la fortune, l'éloignement, le peu d'ambition, le dégoût pris de l'aviliſſement des diſtinctions, & de la proſtitution des honneurs, ne ſongent qu'à multiplier leurs plaiſirs. Ils donnent donc tête baiſſée dans tous ceux (*a*) que leur offre la Capitale ; ils y évaporent le feu de leurs ſens, y conſument leur petite légitime, & ils ne ſongent qu'ils ſont Militaires que quand le tambour les ramene aux drapeaux

manger une foible ſolde, & s'occuper à des travaux purement mécaniques.

Voilà en gros l'influence que cette nouvelle Capoue a ſur nos troupes ; voilà le poiſon que dans ſa trop ſéduiſante enceinte elle a grand ſoin de leur offrir dans des vaſes ornés de fleurs. Oui, ce ſont moins les généreux ennemis qui nous ont fait perdre quelques batailles, que Paris. Notre plus cruel ennemi eſt donc dans notre ſein, & nous ſommes aſſez malheureux pour le connoître & l'idolâtrer encore ; c'eſt à nos Mentors à nous enlever de cette perfide Capitale. Non jamais l'Iſle de Calypſo ne fut ſi dangereuſe. Minerve ne ſauva qu'un héros ; notre Miniſtere peut en conſerver vingt mille.

(*a*) La route de l'ambition eſt, par la forme de notre gouvernement, fermée à la plupart des Citoyens ; il ne leur reſte donc plus que celle des plaiſirs.

ART. XXXIII. PENTE INNÉE POUR SON PAYS

Neſcio quâ natale ſolum dulcedine cunctos
Ducit, & immemores non ſinit eſſe ſui. Ovide.

DANS un trou ſous trente pieds de neiges, le Lapon jouit fraîchement d'une volupté, que le plus beau palais ne peut faire goûter à un expatrié.

Dans les déſerts affreux où paſſe la zône torride, l'Africain baſanné retrouve avec tranſport le rocher qui l'a vu naître. Tout être par ſon penchant naturel eſt attiré vers ſon berceau (*a*) : il ſemble que l'on quitte la vie avec moins de peine dans le lieu où on l'a reçue. Le lievre timide dédommagé par ſa légéreté, des armes défenſives qui lui manquent, fuit devant la meute qui le preſſe; il ruſe, va, revient, ſe porte en cent endroits, forcé enfin de céder, ſon lieu natal eſt celui qu'il choiſit pour ſe faire dévorer.

Ne voilà que trop d'exemples pour appuyer une vérité que tout le monde connoît. Il ſeroit donc bien eſſentiel d'entretenir dans le Soldat, non-ſeulement l'eſpoir, mais même la certitude de retourner à ſes foyers, au tems préfixe de l'expiration deſon engagement. J'ai parlé dans un article de ce petit Ouvrage, de la néceſſité de les lui rendre plus chers, par les diſtinctions relatives à ſes talens & à ſes travaux; il n'eſt que trop juſte qu'un brave Soldat qui a tout ſacrifié à l'honneur, puiſſe prouver authentiquement une ſenſibilité auſſi précieuſe.

(*a*) Les hommes préferent le lieu de leur naiſſance, celui où ils ont été élevés. Les autres animaux, les plantes mêmes, ſouffrent, dégénerent & périſſent pour

peu qu'on les en éloigne. Il paroît que ces différens êtres tiennent indiſpenſablement aux ſubſtances analogues qui les ont produits, & que ces ſubſtances dépendent du local & de l'expoſition qui modifie & diſpoſe excluſivement les particules qui ſont néceſſaires à leur conſervation & à leur bien-être.

ART. XXXIV. DU BONHEUR.

Quisquis medium fugit iter
Stabili nunquam tramite curret.

IL eſt des hommes malheureuſement nés, qui, mécontens de ce qu'ils poſſedent, mais jaloux de ce qu'ils voient aux autres, ſe tourmentent & s'agitent, ſans pouvoir ſe rendre compte du dégoût qui les pourſuit : d'autres qui d'un caractere dur, n'ont comme la pierre de ponce, que de l'âpreté, de la légéreté & du vuide ; d'autres qui, nés avec un eſprit foible & timide, ne peuvent jouir que de la crainte & de l'humiliation de ceux qui leur ſont ſubordonnés ; d'autres qui, ignorant les juſtes prétentions de l'homme, ſe courroucent & s'enflamment quand quelque choſe réſiſte à leur indiſcrete fantaiſie. Il en eſt d'autres qui conſumés d'ambition (*a*), finiſſent leur carriere en proie à cette maladie de l'eſprit, qui ne commence que quand le corps affoibli ne lui en permet plus d'autres, flottant continuelle-

ment entre l'eſpoir & la crainte ; la mort ſurprend enfin ces malheureux au milieu de leurs chimeres, & le dernier ſoupir qu'elle vient leur enlever eſt toujours un deſir. Il en eſt d'autres qui ne deſirent rien, mais dont l'humeur ſombre & cauſtique les irrite, les révolte contre tout ce qui ſe paſſe & ſe débite. Rien ne peut les amuſer, rien n'a droit de leur plaire ; leur bile noire & acre ſe répand & corrode tout ce qu'elle rencontre.

Il en eſt d'autres d'un caractere riant & facile, qui ſe livrent avec confiance à tout ce qui leur paroît plaiſir. Il n'eſt point d'objets qui n'en portent l'empreinte, & qui ne ſoient à leurs yeux tout couleur de roſe ; mais la douleur, mais le répentir leur prouve bientôt qu'il eſt de fortes ombres dans le vaſte tableau de la nature.

Il en eſt d'autres qui, au ſein même de l'abondance, ſont encore pauvres de leur premiere miſere ; d'autres qui n'ayant jamais apperçu les limites peu étendues des beſoins phyſiques, paſſent leur vie à l'abréger en voulant les multiplier.

Il en eſt d'autres enfin qui forcénés, brûlant du deſir d'atteindre au faîte des honneurs, s'élancent, renverſent tout ce qui s'y oppoſe, & eſcortés de la haine publique, y arrivent

malheureux de la calamité de tout un peuple qui leur a ſervi de gradins.

Non, ce n'eſt pas pour cette nombreuſe claſſe d'infortunés que j'écris. En proie au tumulte de leurs paſſions, ivres de leurs chimeres, ne pourroit-on pas les comparer à ces matelots, qui, épars ça & là ſur la cime des eaux, luttent contre la fureur des vagues, & qui leur arrachent juſqu'aux débris de leur vaiſſeau, pour employer ces funeſtes reſſources à les faire périr avec plus de promptitude ?

Il ſeroit donc inutile de leur crier; ô hommes trop mal-adroits, qui, comme le chien de la fable, avez abandonné le réel pour courir après ſon ombre, la violence de ces mêmes paſſions que vous pourrez m'objecter, dépoſe contre vous, puiſqu'elle prouve que la divinité vous avoit doués d'une ame ſenſible, & pleine d'un feu qui, bien dirigé, auroit néceſſairement augmenté votre bonheur ſur la terre. Chaque objet, quand elle eſt pure, lui doit une jouiſſance; c'eſt en cela qu'elle paroît émanée de la divinité, puiſque ſa bienfaiſance eſt indépendante, & que ſon pouvoir n'a point de bornes.

Il eſt cependant des maux que l'on ne peut fuir, parce qu'ils ſont attachés à l'humanité: cela n'eſt pas douteux; mais ils deviennent beaucoup moins conſidérables pour le ſage qui s'y eſt

attendu & préparé. Auſſi tous les états ſont-ils égaux à ſes yeux; auſſi ſa félicité eſt-elle la même, ſous l'auvent de chaume, comme ſous le plus beau plafond de Lemoine. Elle eſt en lui, & la puiſſance de nos demi-Dieux eſſayeroit en vain d'y porter quelque atteinte.

Il ſait que le riche & le pauvre ont l'un & l'autre la faculté de faire des heureux, plus ou moins à la vérité; mais que ce plus ou moins eſt égal quant au bonheur relatif à ſoi, puiſque la puiſſance de tous les deux eſt toujours ſubordonnée à leurs deſirs.

Il ſait que tous les membres de la ſociété lui doivent des ſervices proportionnés aux avantages qu'ils en retirent; que chaque état a ſes peines, ſes ſujetions; qu'il n'y a rien dans le monde qui n'ait plus ou moins d'inconvéniens. Si ſon goût le décide pour le Militaire, il jouit de ſon grade ſans en ambitionner un autre (*b*); il eſt ſûr qu'auſſi-tôt qu'on ſe livre aux deſirs, ils deviennent tous égaux (*c*); il ne doute pas que plus on s'éloigne du premier, plus le bonheur s'éloigne en proportion, par l'augmentation des charges, des obligations attachées aux premiers poſtes. Il ſait combien il eſt difficile de conduire & de rendre heureux un ſi grand nombre d'hommes.

Le ſage ſait que la baſſe envie, que la pâle jalouſie n'ont nul intérêt à ſe répandre ſur la médiocrité ; que la médiſance & la calomnie dédaignent l'obſcurité ; que les écarts ſont moins dangereux, beaucoup plus rares ; qu'étant ignoré, moins occupé des autres, il eſt plus à lui.

C'eſt dans cette ſituation paiſible qu'il met ſon ambition, à remplir avec ſcrupule les devoirs qu'il s'eſt impoſés : c'eſt dans cette ſituation qu'il paſſe ſa vie avec volupté, & qu'il reçoit la mort avec ſécurité.

(*a*) L'amour, cette paſſion impérieuſe qui dans ſa divine ivreſſe peut plus que toute autre nous donner une idée ſublime de la bienfaiſance du Créateur : cette paſſion, dis-je, toute différente de l'ambition, ſe détruit par la jouiſſance, qui devient pour l'ambitieux l'aliment du feu qui le conſume de plus en plus. Auſſi M. de Voltaire remarque-t-il que ſi quelque choſe pouvoit jamais le guérir, ce ſeroit le tableau ſombre & effrayant qu'une femme née dans le malheur, dans la miſere, enſuite portée au faîte des honneurs, nous fait elle-même de la ſituation de ſon ame. La lettre ſuivante de Madame de Maintenon à Madame de Maiſonfort, prouve bien la vanité des grandeurs, comme l'inſatiable activité d'une ame paſſionnée.

« Que ne puis-je, dit-elle, vous donner mon expé-» périence ! Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui » dévore les Grands, & la peine qu'ils ont à remplir

» leurs journées ! Ne voyez-vous pas que je meurs de » triſteſſe dans une fortune que l'on auroit eu peine à » imaginer. J'ai été jeune & jolie ; j'ai goûté les plaiſirs, » j'ai été aimée par-tout : dans un âge plus avancé, j'ai » paſſé des années dans le commerce de l'eſprit ; je ſuis » venue à la faveur, & je vous proteſte, ma chere fille, » que tous les états laiſſent une vuide affreux ».

Cette même Dame de Maintenon diſoit un jour au Comte d'Aubigné ſon frere, « je n'y puis plus tenir ; oui, » je voudrois être morte ». Tout le monde ſait la réponſe qu'il lui fit : « vous avez donc parole d'épouſer le Pere » Eternel ».

(*b*) Patercule nous dit que Mécénas ſe contenta toute ſa vie du rang de Chevalier Romain, ſans ſe ſoucier des dignités qu'il lui eût été très-aiſé d'obtenir d'Auguſte.

Tout homme qui ſeroit ſupérieur à ſon état, eſt néceſſairement au-deſſous. Il faut fuir les conſeils de l'ambition, & ſe contenter de ſon état ; car

La fortune capricieuſe
Fait acheter trop cher le ſuprême crédit ;
Et la crainte & l'eſpoir d'une ame ambitieuſe
La font plus ſouffrir qu'on ne dit. *Scuderi.*

(*c*) L'ambitieux ne jouit de rien. Le terme de ſon eſpérance n'eſt plus qu'un moyen dès qu'il eſt arrivé.

J'ai dit ailleurs que, quand l'on vouloit former des hommes pour tel ou tel état, il falloit, après les avoir eſſayés par une émulation préparatoire, faire tout concourir au choix que leur goût & leur génie les auroient portés à faire.

Dans ces pépinieres précieuſes deſtinées au

Militaire, ne ſeroit-il pas utile d'employer les momens de récréation des jeunes gens qui les compoſent au profit de leur état ? Pourquoi ne ſupprimeroit-on pas ces pieces tendres & frivoles, qui ne peuvent qu'énerver le courage, en nourriſſant des penchans vifs & naturels dont il faudroit les diſtraire ? Pourquoi n'y ſuppléroit-on pas par de petites pieces, des dialogues mieux faits, mais dans le genre de celui qui ſuit ? Les Officiers qui s'amuſeroient à les leur faire déclamer, pourroient à coup ſûr en tirer ce double avantage, par les émotions plus ou moins fortes qu'ils éprouveroient, par la facilité avec laquelle ils ſaiſiroient tel ou tel trait, le ton, l'énergie avec laquelle ils le rendroient ; ces Officiers, dis-je, pourroient juger ſainement de leur genre d'eſprit, & du degré de ſenſibilité de leur jeune caractere. D'ailleurs ce ſeroit un moyen de plus pour reproduire inſenſiblement dans les troupes qui nous ſuccéderont, ce caractere primitif qu'il ſeroit ridicule à quelques particuliers de vouloir afficher, puiſque la tournure des idées eſt actuellement différente : je l'affronte cependant par amour pour ma patrie, mon métier & mes ſemblables.

DIALOGUE,

Ou RÉSUMÉ en action.

LE COLONEL.
LE MAJOR.
LE LIEUTENANT DE FORTUNE.
UN LAQUAIS.

Le Colonel ſeul.

QUOI ! à vingt ans, n'ayant jamais paru à mon Corps, que cinq à ſix fois, à la tête d'une compagnie où le moindre Cavalier en ſavoit plus que moi, je me trouve aujourd'hui commander à près de deux mille hommes ! Leur ſort eſt entre mes mains, la gloire de la Nation peut dépendre de l'uſage que j'en ferai à l'armée ; cette même Nation a les yeux ſur moi : elle eſt pleine de confiance, en même tems elle en manque. Quoi ! elle me lie, elle n'oſe pas me confier à moi-même, & elle me rend pour ainſi dire deſpote, en m'abandonnant deux mille hommes qu'elle enchaîne. Quelle contrariété ! ma fortune eſt peu conſidérable ; c'eſt ſans doute un très-grand malheur pour un Chef. Combien cela n'influera-t-il pas ſur le bonheur que j'aurois à ſecourir toutes ces honnêtes créatures, qui n'affrontent le beſoin que par un goût précieux qui exige de

la reconnoiſſance? Oui, je dois me charger le premier de cette dette auſſi honorable; pere de cette nombreuſe famille, tout ce que j'ai, lui appartient: hélas! je lui devrai encore par la gloire qu'elle me donnera en échange.

Mes parens qui n'ont jamais compté qu'avec leur ambition, & qui ont toujours regardé un Régiment, comme un domaine admirable, ne manqueront pas de me contrarier. Ils viennent déjà de me faire prendre un Major qu'ils diſent avoir beaucoup de talens: je m'en défie; car juſqu'ici j'avois cru très-rare de rencontrer un homme qui en eût ſeulement un peu. D'ailleurs ce mot eſt ſi proſtitué, ſi dépendant de la légéreté des idées d'une foule de prôneurs, qui ont intérêt à donner ce qu'ils n'ont jamais connu, qu'en vérité il eſt fort permis d'en douter. Au ſurplus il fera très-bien d'en avoir; car j'avoue franchement que j'en ai l'on ne peut pas moins.

Comme tous les jeunes gens, je n'avois vu que le grade & les épaulettes; mais l'illuſion s'efface, & je ſens déjà tout le poids du fardeau qui eſt prêt à m'accabler; mais voilà, je crois, le délicieux Major; voyons adroitement juſqu'où je puis étendre ma confiance, & de quelle nature ſont les talens qui doivent ſuppléer à ceux qui me manquent.

LE COLONEL ET LE MAJOR.

Le Colonel.

Vous arrivez, Monſieur, fort à propos : je cauſois avec moi-même, & me demandois compte des connoiſſances & des talens qu'il faut avoir pour bien gouverner un Corps auſſi étendu que celui que je vais commander. Je vous avouerai, Monſieur, que je n'étois pas très-content de mes recherches ; que j'aurois même frémi à l'aſpect des devoirs, des obligations, qu'une pareille charge impoſe, ſi l'on ne m'avoit raſſuré, en me parlant de vos lumieres & de votre expérience. J'eſpere donc que je n'aurai qu'à me louer du choix que l'on m'a fait faire de vous.

Le Major.

Mon Général, l'exiſtence je vous la dois ; je n'en ai par conſéquent que l'uſufruit, qui ſera employé toute ma vie à vous prouver combien je ſerai jaloux de continuer à mériter vos bontés. Vous pouvez déſormais diſpoſer de moi, comme d'un ſecond vous-même : vous m'avez trop payé par la préférence que vous venez de m'accorder. Rien dans le monde ne pourra plus m'empêcher de vous prouver combien je me plairai à vous être fidele ; confiance, eſtime, amitié de mes camarades, nulle conſidération ne me retiendra ; tout cédera ſans peine à ma vive reconnoiſſance.

Le Colonel.

Le Colonel.

Je ſens, Monſieur, tout le prix de cet énorme ſacrifice.

Le Major.

Il n'eſt que trop au-deſſous de tous ceux que je deſirerois vous faire. Ne vous y trompez pas, mon Général, l'eſtime, l'amitié, la confiance ne ſont plus que des amorces, qui ſervent aux yeux fins à tromper les ſots. L'eſtime naît du jugement qu'un homme porte ſur le compte d'un autre qu'il ne peut connoître, puiſqu'il ne ſe connoît pas lui-même, & qu'il part toujours d'après des idées fort véritables & très-circonſcrites: l'amitié eſt une fille du Ciel qui n'a garde de le quitter pour revenir ſur la terre; elle y a été trop mal reçue par ce Tien & le Mien, qui arment continuellement tous les hommes. Quant à ce que l'on nomme confiance, ce n'eſt qu'un excès d'indiſcrétion qui dérive de l'amour propre & de la foibleſſe; j'ai donc raiſon, mon Général, en ne regardant ces prétendus beaux ſentimens, que comme des moyens dont je dois me ſervir adroitement pour vous faire connoître à fond votre Corps & vous le ſoumettre; oui, vous le ſoumettre, de maniere qu'un ſeul de vos regards ſuffiſe pour le faire tout trembler & obéir.

Le Colonel.

Je vois, Monſieur, que je ne ſuis pas trompé, & que vous avez beaucoup d'idées juſtes très-utiles à connoître. Au vrai, un Chef ſeroit bien à plaindre, s'il ne trouvoit pas dans ſon Etat-Major toutes les reſſources que vous me promettez. Comment étudieroit-il ſon Corps? Le grade enjalouſé, la dignité en impoſe, les ſubalternes croient ſe délier, & au moins ſe trouvent ſoulagés en ſe tenant à l'écart; vous, Monſieur, par le moyen de vos émiſſaires, par tous ces petits ambitieux, qui une fois éblouis oſent en cet état tout tenter, vous ſerez plus à portée de connoître à fond le cœur des Officiers & des Soldats: ils ſont naturellement confians; la moindre ouverture entre camarades les ſéduit & leur fait tout dire; il n'eſt queſtion que....

Le Major.

Oui, Mon Général, de me ménager des créatures: c'étoit bien-là mon projet. Vous m'avez on ne peut pas mieux deviné; cela ſera même fort aiſé pour peu que vous m'aidiez à donner l'air de conſiſtance aux chimeres dont je les éblouirai. Hélas! mon Général, il y a un ſi grand nombre de jeunes gens dont la foibleſſe de l'âge, le peu d'expérience, les beſoins, que ſais-je? l'amour propre nous rendent les maîtres, qu'en

vérité nous pouvons choisir, & les ployer à tout ce que nous imaginerons.

Le Colonel.

C'est fort commode, j'en conviens; mais, Monsieur, je ne croyois pas que cela fût aussi aisé que vous le pensez. J'avois bien ouï-dire qu'à l'armée, au sein du désespoir & de la misere, il étoit fort difficile avec beaucoup d'argent, de trouver des espions, même dans le petit peuple, & vous m'assurez que nous n'en manquerions pas dans un Corps d'hommes qui se vouent par goût à l'honneur.

Le Major.

Voici d'où cela vient, mon Général.

Le Colonel.

Eh! oui M. le Major, je vous entends; c'est qu'on les éleve les uns & les autres bien différemment: brisons là-dessus. Je me rappelle que vous ne m'avez demandé qu'un regard pour faire trembler tout mon Corps; je vous avouerai, Monsieur, que j'en tremble déjà moi même. Ne trouveriez vous pas cela un peu trop fort? Songez-vous que nous ferons l'un & l'autre à sa tête devant l'ennemi? Si en tems de paix nous l'habituons à trembler à si bon marché, que deviendra-t-il pendant la guerre?

Le Major.

Tout ce qu'il pourra, mon Général: vous & moi n'y ſerons plus. Vous, vous ſerez Officier Général, & moi ſi la paix dure (comme elle doit durer) j'aurai acquis le droit de trembler à l'écart & fort à mon aiſe. Au fait, chacun pour ſoi dans ce monde, mon Général; quand vous y aurez autant vécu que moi, vous conviendrez que la philoſophie moderne a bien raiſon, lorſqu'elle ſouffle à l'oreille de tous ſes Sectaires: après nous le déluge. L'eſſentiel eſt de vous faire jouir de toute maniere; l'eſſentiel eſt qu'un Chef tel que vous, ne rencontre jamais d'obſtacles; que ſa volonté, que ſon caprice même puiſſe décider de la fortune, de la liberté, de l'état, de l'exiſtence de tout ſon Corps, ſans qu'il oſe s'en fâcher. Il faut qu'il lui ſoit aveuglément ſoumis: il n'y a que la crainte qui puiſſe opérer ce grand œuvre; quand elle eſt pouſſée à un certain point, elle attere les plus fiers, les plus entreprenans; elle anéantit toutes réflexions, toutes idées; elle fait en cela ce qu'aucune puiſſance ne peut jamais faire. C'eſt alors que l'on a beau jeu à faire valoir un Corps tout ce qu'il peut valoir: il n'y a pas d'objets qui ne ſouffrent pour dédommager le Chef de ſes peines, & réparer la modicité de ſes appointemens; remar-

quez bien, mon Général, ſans ſurchager le malheureux peuple.

Le Colonel.

Qui, le peuple; (*à part.*) malheureux! je vous entends; mais comment nous y prendrions-nous, car il faudroit bien prendre garde que l'on ne s'en apperçût: il eſt des hommes timides & ſoumis en apparence, qui pourroient bien nous regarder faire en-deſſous.

Le Major.

Tout cela eſt égal, mon Général: un homme en place doit peu s'occuper de toutes ces niaiſeries-là; ce ne ſont que de foibles vapeurs qui retombent d'elles-mêmes, après avoir tenté d'obſcurcir les aſtres qui les dominent. Il n'eſt queſtion que de ſortir de l'atmoſphere ordinaire, on trouve alors un air raréfié qui pacifie tout. Si cependant vous aviez quelque crainte, vous n'auriez qu'à me laiſſer faire; je releverai ſi bien les objets de dépenſe, qu'ils vous feront même honneur dans l'eſprit de la multitude. Elle ſeule fait les réputations & toujours à fort bon compte; nous nous en contenterons. Au ſurplus ayant plus de ſujets qu'il ne nous en faudra, nous renvoyerons les plus clair-voyans: ceux qui rentreront, faciliteront doublement nos combinaiſons. Une grande circulation, un mouvement

perpétuel eſt un Pérou pour un Colonel, dont le Major ſait compter.

Le Colonel s'efforçant de ſourire.

Dites pour tout le monde, Monſieur; car je ſais qu'il y a des ſommes fort conſidérables attachées à cette découverte. Juſqu'ici je l'avois traité de chimeres; mais je me ſuis trompé, & vous me forcez d'en convenir. Bravo, M. le Major, bravo.

Le Major.

Vous en riez, mon Colonel, c'eſt toujours un à-compte.

Le Colonel.

Oui, qui a toujours été la ſeule récompenſe de ceux qui l'ont tenté; mais parlons ſérieuſement. Je ſuppoſe, Monſieur, que vous l'ayez trouvé; croyez-vous de bonne foi que ce qui m'en reviendroit pourroit faire la balance, avec le déſagrément de n'être que le pédant ſoucieux d'une penſion, ou, ſi vous l'aimez mieux, le Chef peu eſtimé d'un vaſte Corps, ſans conſiſtance & ſans ame.

Le Major.

Ah! de l'ame, mon Général, ah! de l'ame: il n'y en a que trop en France. Qu'eſt-ce que c'eſt? A quoi cela eſt-il bon? A faire raiſonner. Je ne connois que les inſtrumens à qui elle puiſſe être

de quelque utilité. Dans les troupes, elle eſt pernicieuſe; il ne faut que des machines qui ſachent ſe taire & obéir.

Le Colonel.

Se taire & obéir; vous avez raiſon, Monſieur; ce ſont ſans doute deux grands points faciles à obtenir à une revue; mais pardonnez-moi, Monſieur, je ſuis fort jeune. Qui vous les garantira devant les batteries de l'ennemi, ſi vous n'y menez que des machines dont vous aurez laiſſé rouiller de longue-main les reſſorts? A l'égard de la comparaiſon que vous faites de l'ame des inſtrumens, elle ne leur eſt utile qu'autant qu'ils tombent entre les mains d'artiſtes ingénieux & adroits; autrement elle devient perfide, puiſqu'elle ne produit que des ſons aigres & fort diſcordans. N'aurions-nous pas tous les deux raiſon, vous, Monſieur, en apparence, & moi, en réalité?

Le Major.

Si mon métier, mon Général, n'étoit pas de convenir aveuglément de tout ce que vous déciderez, je m'y ſoumettrois par goût & par reconnoiſſance; mais vous avouez vous-même que vous êtes fort jeune; vous m'honorez de votre confiance; je dois donc oſer vous dire que vous ne laiſſeriez rien à deſirer, ſi vous teniez un peu

moins à vos premiers préjugés; jadis ils pouvoient être utiles aux grands peres qui vous les ont tranſmis; actuellement (permettez-moi d'avoir l'honneur de vous le faire obſerver) les hommes ſont bien différens, très-différens. Vous avez à vivre avec eux, à les conduire; vous devez les regarder, à peu de choſe près, comme la fauve de vos forêts, ou, ſi vous l'aimez mieux, comme les animaux d'une métairie dont vous auriez hérité. Il faut en ſavoir vivre, & les employer tout franchement à votre utilité & à votre agrément. Mettre au joug & échanger pour de l'or les plus rétifs; voilà les deux points cardinaux dont vous ne devez jamais vous départir: d'un côté, l'on fait taire les uns; de l'autre, l'on choiſit dans la foule des malheureux les prôneurs que l'on daigne payer; en un mot, mon Général, tout homme qui, par une fauſſe délicateſſe, repouſſe la fortune, joue un bien mince rôle dans le monde: n'y ſoyez honnête homme (diſoit un de mes amis à ſon fils), qu'autant qu'il faut l'être pour n'être pas pendu. J'étois fort jeune, & je vous avouerai, mon Général, que la leçon me fit frémir; mais depuis par le ſuccès du fils, je me ſuis bien apperçu que l'inſtruction du pere avoit quelque mérite. Laiſſez-moi faire, de grace, mon Général, laiſſez-moi donc faire: mais, voici quelqu'un; n'avez-vous point d'ordres à me donner?

Le Colonel d'un air rêveur.

Non, Monſieur.

Un Laquais.

Monſieur, voici l'ancien Lieutenant de votre compagnie qui vient pour avoir l'honneur de vous voir.

Le Colonel d'un air gai.

Qui, l'honnête M. Francœur? Vîte, vîte, faites entrer.

Le Lieutenant.

Mon Capitaine, c'eſt avec la joie la plus vive que j'accours vous faire compliment ſur votre nouvelle dignité. Un grade, de la jeuneſſe, & ſur-tout un cœur tel que je vous le connois; c'eſt certainement de quoi faire bien des heureux, & l'être long-tems vous-même.

Le Colonel lui ſautant au col.

Ah! mon cher Francœur, mon cher Francœur! L'eſtime & l'amitié que j'ai toujours eues pour vous, me rendent bien doux l'intérêt que vous voulez prendre à ce qui vient de m'arriver. La ſeule choſe qui eût pu en diminuer le prix, c'eût été, j'allois dire, de vous avoir perdu; mais non, vous me raſſurez & me conſolez d'une maniere trop glorieuſe, puiſque vous me prouvez que vous avez toujours rendu juſtice à mon

cœur. Asseyez-vous donc, mon cher ami, & permettez que je vous l'ouvre avec cette même confiance que vous m'avez connue.

Le Roi m'a mis à la tête d'un Corps dont j'ambitionne le bonheur, parce que je sens que le mien doit en dépendre. Je suis fort jeune; je n'ai d'autre acquis que celui que vos bons conseils & vos lumieres m'ont procuré. Je n'avois alors sous les yeux qu'une compagnie; c'étoit encore beaucoup: actuellement j'ai quatre bataillons; jugez, mon cher Francœur, de mes craintes, & de l'effroi que la conduite d'une aussi vaste machine doit me causer. Vous m'avez dit cent fois, que pour rendre en France les hommes utiles, il falloit les rendre heureux & les conduire à ce but divin par l'amour & la persuation. Comment donc faire? Mon grade paroît mettre une barriere entr'eux & moi: oui, mon cher ami, je serois l'être le plus malheureux, s'ils ne m'aidoient pas à l'arracher, à la briser & à leur prouver, au milieu d'eux tous, que je veux y être le plus tendre des peres. Il sort d'ici un Major que l'on m'a donné comme un Officier par excellence: j'ai beaucoup causé avec lui; je l'ai mis à même de déployer toutes ses idées, tous ses principes. Ah! mon cher Francœur, quelle différence d'un homme à un autre? Vous êtes un Dieu & lui un monstre; c'est un fourbe,

un traître, un ame vile qui ne voit que le joug, & ne vit que pour l'or. Vos principes élevent & attirent l'ame; les siens la révoltent & l'anéantissent. Plaignez-moi donc, & versez dans le cœur de votre ami, cette douce consolation que le cruel entretien que je viens d'avoir m'a rendu si nécessaire.

Le Lieutenant.

Vous me faites connoître, mon Capitaine, une situation bien étrange. Quoi! est-il possible que l'ame soit en proie, dans le même instant, à la joie la plus vive, & à l'armertume la plus cruelle? Est-il possible qu'elle puisse être émue à la fois par ces deux contraires? C'est cependant ce que j'éprouve. Votre confiance, votre juste sensibilité me ravissent, & je suis pénétré de tout ce que ces mêmes qualités ont dû vous faire souffrir. Vous vous êtes conduit, l'on ne peut pas mieux, vis-à-vis de votre Major; car il est, on ne peut pas plus essentiel, de bien connoître ceux à qui l'on veut donner sa confiance: je parie que celui-ci n'aura jamais que votre mépris. ! Comment est-il possible que l'Etat nourrisse de pareils hommes? C'est autant de viperes qu'il a dans le sein; ce sont cependant ces malheureux-là qui réussissent le plus, parce que tous les moyens leur sont bons; qu'ils sa-

vent ramper, prendre toutes les formes; qu'ils ſont adroits à flatter, perſervérans en dépit des humiliations, & que n'ayant nulle conſiſtance par eux-mêmes, ils croient ſérieuſement que la faveur doit y ſuppléer. J'en avois plus beſoin que beaucoup d'autres, puiſque ma naiſſance, quoiqu'honnête, eſt ce que l'on appelle *obſcure*: mon pere étoit tout ſimplement un bon villageois, qui, après avoir paſſé la moitié de ſa vie à ſervir dans les armées, employoit l'autre à les recruter & à les nourrir. Nous étions ſix freres au ſervice: trois ont été tués, deux ſe ſont retirés & je ſuis le ſeul qui y reſte; quand nous revenions en ſémeſtre, ce bon vieillard nous répétoit ſouvent: « mes amis, ſi vous voulez » être heureux, ſoyez honnêtes gens. L'honneur » dans l'état noble que vous avez choiſi, conſiſte » dans la fidélité envers votre Prince, & l'obéiſ- » ſance envers vos ſupérieurs. A l'égard de l'Être » ſuprême, levez les yeux au Ciel, & rentrez en » vous-même, votre cœur alors vous dira que » le ſublime Auteur d'un ſi étonnant ouvrage, » mérite bien de la reconnoiſſance de ne vous » avoir aſſujettis qu'à une morale douce & pure, » qui doit vous rendre heureux dans ce monde » & dans l'autre. C'eſt cette obſervance ſcrupu- » leuſe qui fait naître ce que l'on nomme le » *bonheur*: il n'eſt point dans le palais du riche;

» il n'eſt point dans la cabane du pauvre, mais » dans le cœur du juſte ».

Voilà, mon Capitaine, le précis de ſa morale champêtre; elle s'eſt gravée profondément dans mon cœur, & je l'ai ſuivie auſſi ſcrupuleuſement qu'il m'a été poſſible: peut-être devrai-je convenir qu'elle m'a valu bien des chagrins. On n'aime que les hommes qui ont les mêmes idées que nous & qui les écoutent: je me trouvois en oppoſition avec celles de bien du monde; ma conduite même, ſi j'oſe le dire, étoit un reproche continuel pour beaucoup de nos Officiers; auſſi s'en vengeoient-ils par maintes mortifications. Ils m'ont fait nombre de paſſe droits, d'injuſtices; mais je me reployois en moi-même, & l'état où je trouvois mon cœur, me dédommageoit au centuple de tout ce je pouvois eſſuyer. Enfin le haſard eſt venu à mon ſecours; l'éclat d'une action dont tout autre ſe fût tiré comme moi, a forcé la jalouſie à m'accorder un grade que j'aurois eu il y a long-tems, ſi je n'euſſe pas dédaigné de l'acquérir par les baſſeſſes, & tous les moyens infâmes que l'on me propoſoit.

Le Colonel.

L'hiſtorique de tout homme, mon cher Francœur eſt ſa conduite, ſes ancêtres ſont ſes vertus; quoique très-jeune, je vous ai apprécié & j'ai

deviné tout ce que vous venez de me dire. C'eſt pour éviter que de pareilles horreurs arrivent dans mon Corps, car j'en périrois de douleur ; que je vous prie de continuer à méclairer de vos conſeils.

Le Lieutenant.

J'ai eu l'honneur d'être trente ans Soldat : j'ai vu par conſéquent les hommes de très-près & fort à découvert : je les ai tous trouvé bons ; ſenſibles, francs, volages, prêts à ſaiſir inconſidérément les premieres impreſſions ; mais aiſés à ramener quand les Officiers les connoiſſoient, & qu'ils avoient eu ſoin d'entretenir ces premiers principes d'honneur & de délicateſſe, pour s'en ſervir vis-à-vis d'eux dans l'occaſion. J'ai vu que c'étoient les Officiers qui faiſoient les Soldats, & le Chef les Officiers ; que quand cette harmonie d'où naît la force & le bonheur d'un Corps n'y regnoit plus, il ne falloit pas s'en prendre au Corps, mais toujours à l'Officier qui le commandoit, parce que c'étoit certainement ſa faute. Tenez, mon Capitaine, la puiſſance qui vient de l'amour du Soldat eſt ſans doute la plus grande & la plus eſſentielle au Colonel ; mais elle eſt précaire & conditionelle, parce qu'elle ne s'acquiert qu'autant qu'il la mérite. En France, elle ne s'achete point avec le brevet : il faut être

né avec un cœur ſenſible, juſte, avec un eſprit ſûr, éclairé pour pouvoir y prétendre. Je vous connois, mon Capitaine, toutes ces qualités: occupez-vous à les fortifier; car les facultés de l'eſprit & du cœur ont beſoin d'être cultivées comme celles du corps: il leur faut de même une nourriture continuelle, mais toujours ſobre; c'eſt-là le moyen qu'elles puiſſent ſubſiſter ſans s'altérer. Ne vous effrayez pas de la vaſte machine que vous avez à conduire; quand elle ſera une fois bien montée, elle ira d'elle-même comme une petite: un ſeul coup d'œil ſuffira pour la fortifier, un mot pour la rétablir. Pour la monter, mon cher Capitaine, laiſſez-vous connoître, tout alors s'applanira; la baſſeſſe & le charlataniſme s'évaporeront à votre aſpect: les petits talens, les petits valets, les eſpions ſubalternes trembleront; la baſſe envie, la perfidie diſparoîtront & feront place à la candeur, à la bonne foi, à la franchiſe, en un mot, à toutes les vertus qui peuvent ſeules vous répondre du bonheur, par conſéquent de l'utilité de votre Corps. Voici, mon Capitaine, les trois pivots ſur leſquels doit porter toute votre adminiſtration, juſtice, amour & perſuaſion: rectifiez-vous vous-même; que ceux qui auront continuellement les yeux ſur vous, n'apperçoivent que des choſes eſtimables, que des qualités

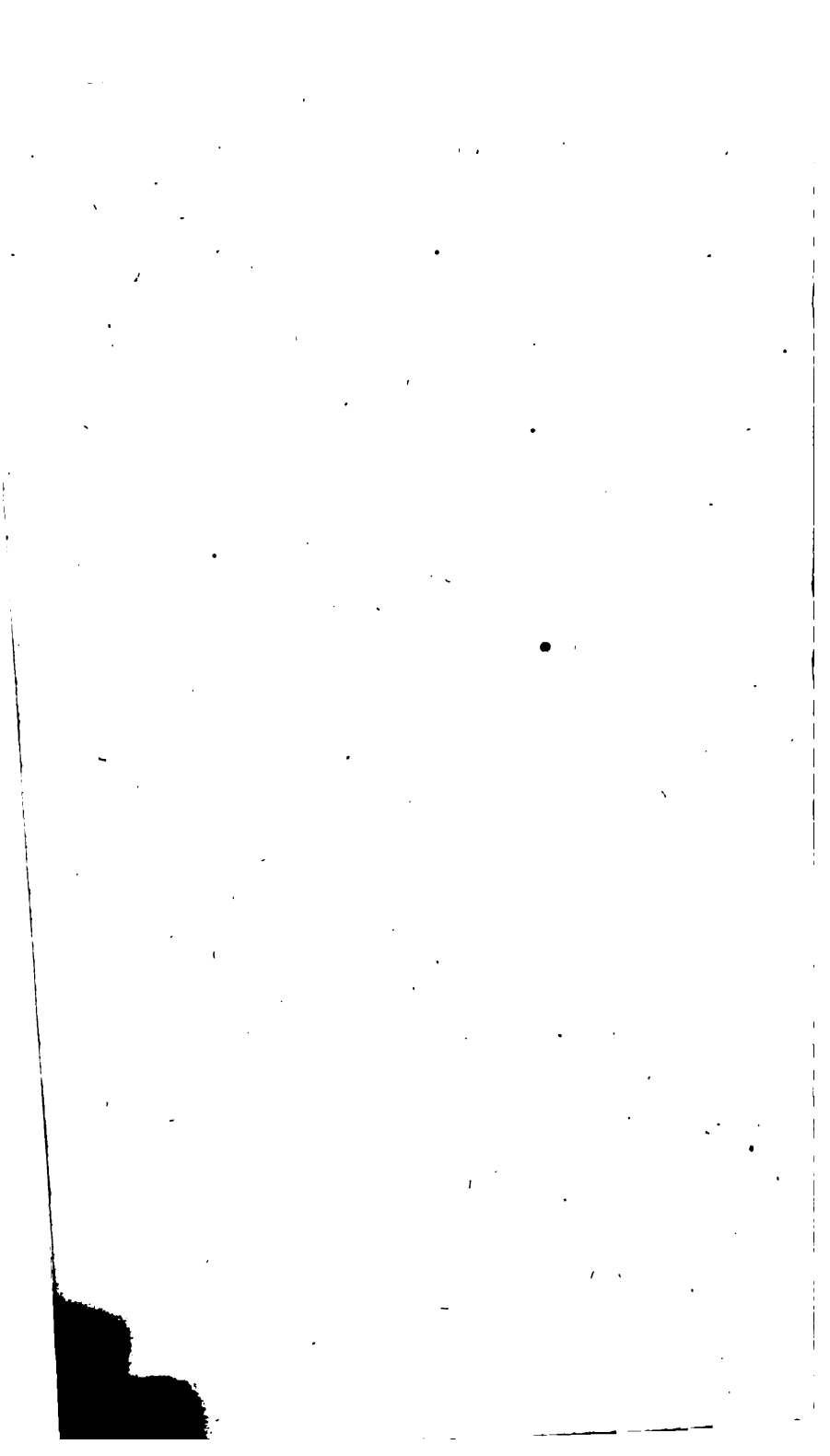
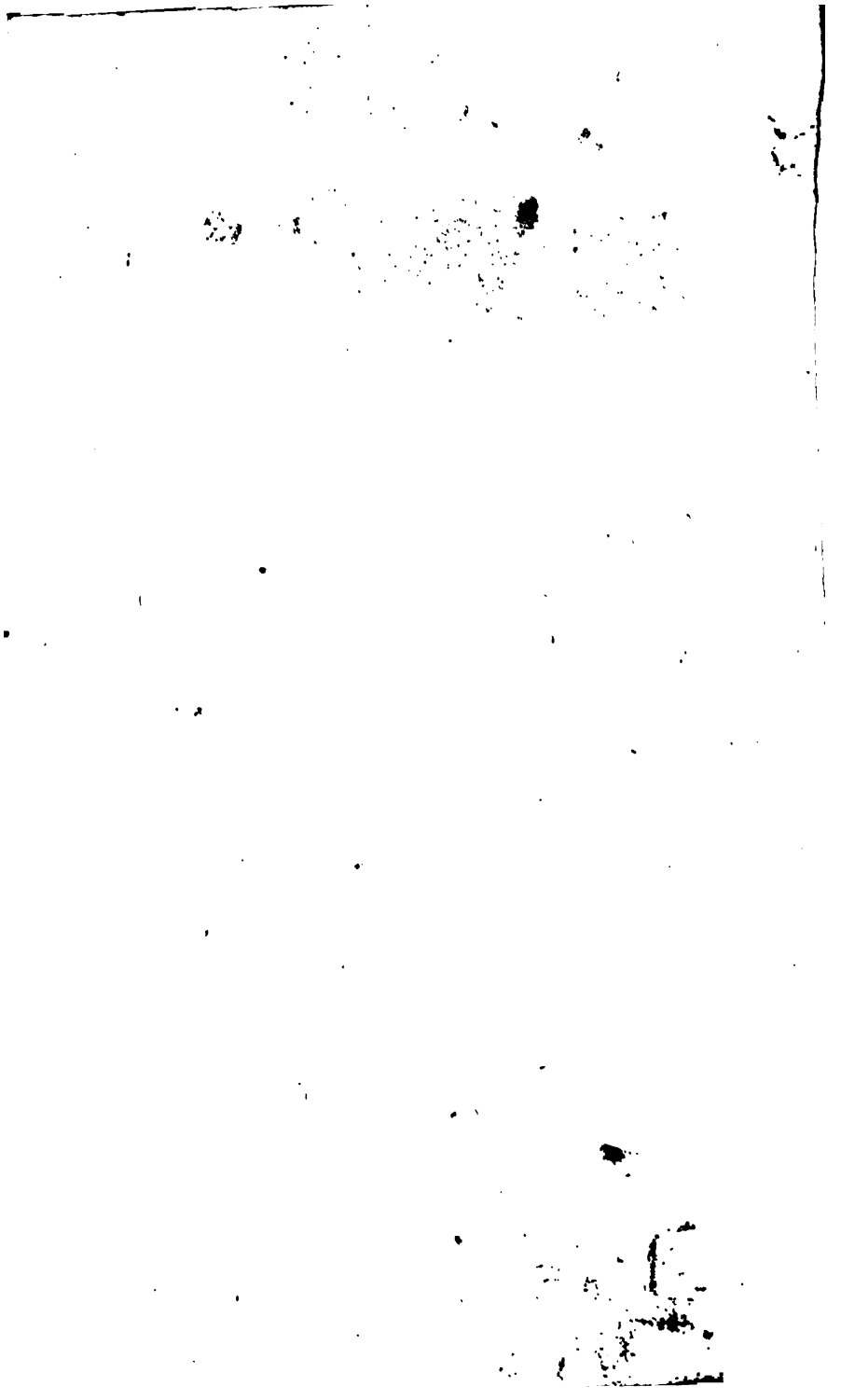
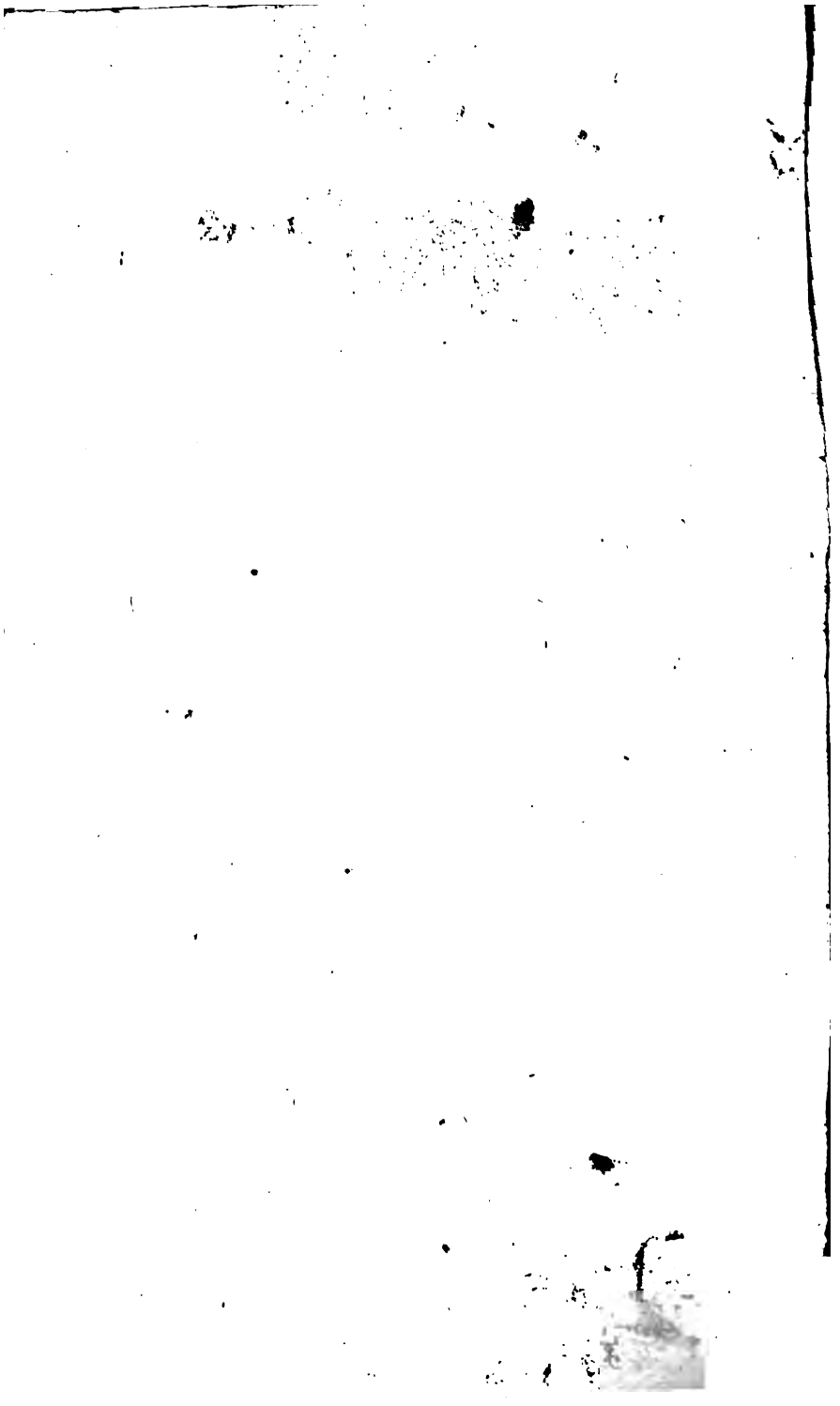
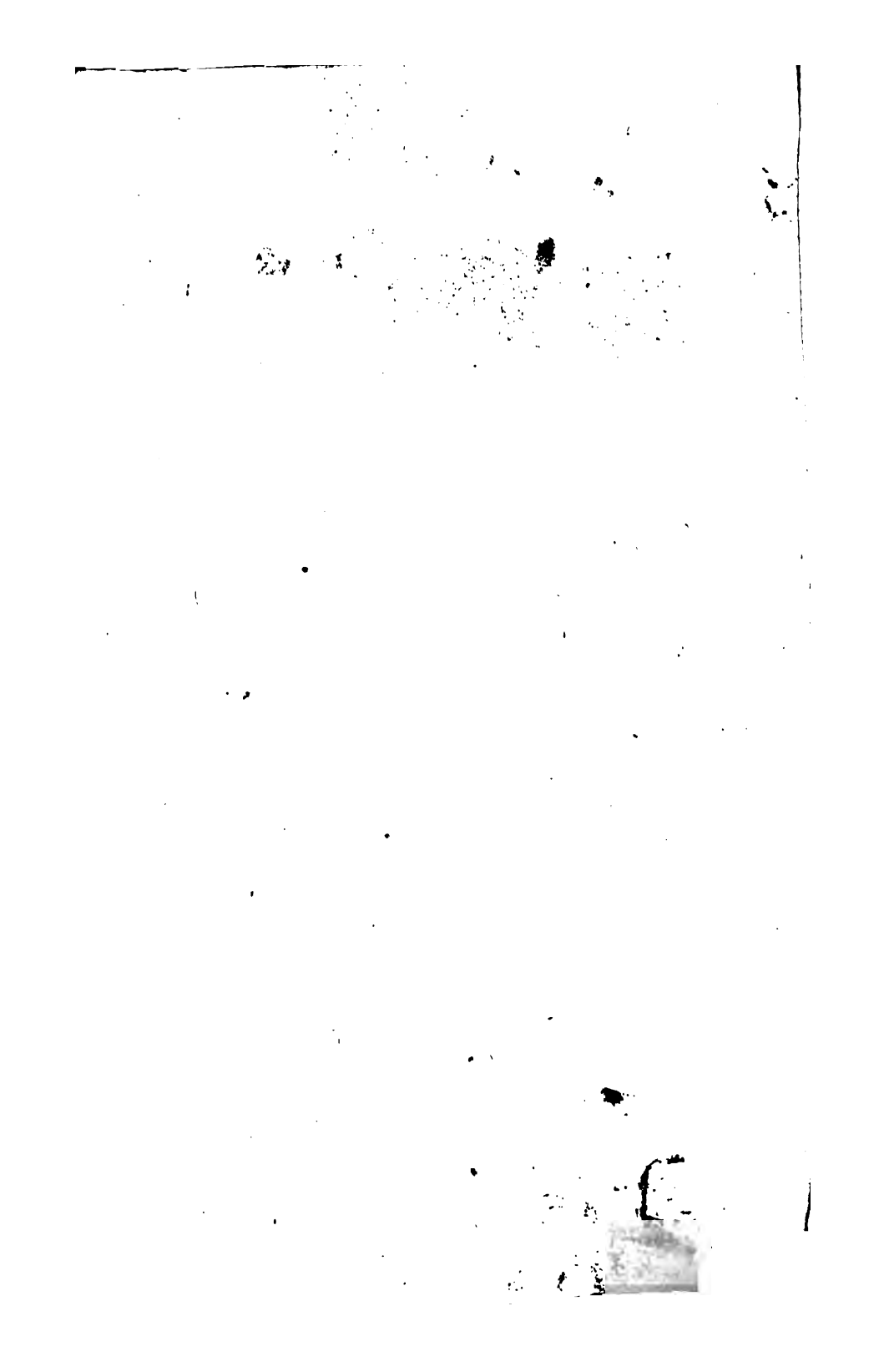
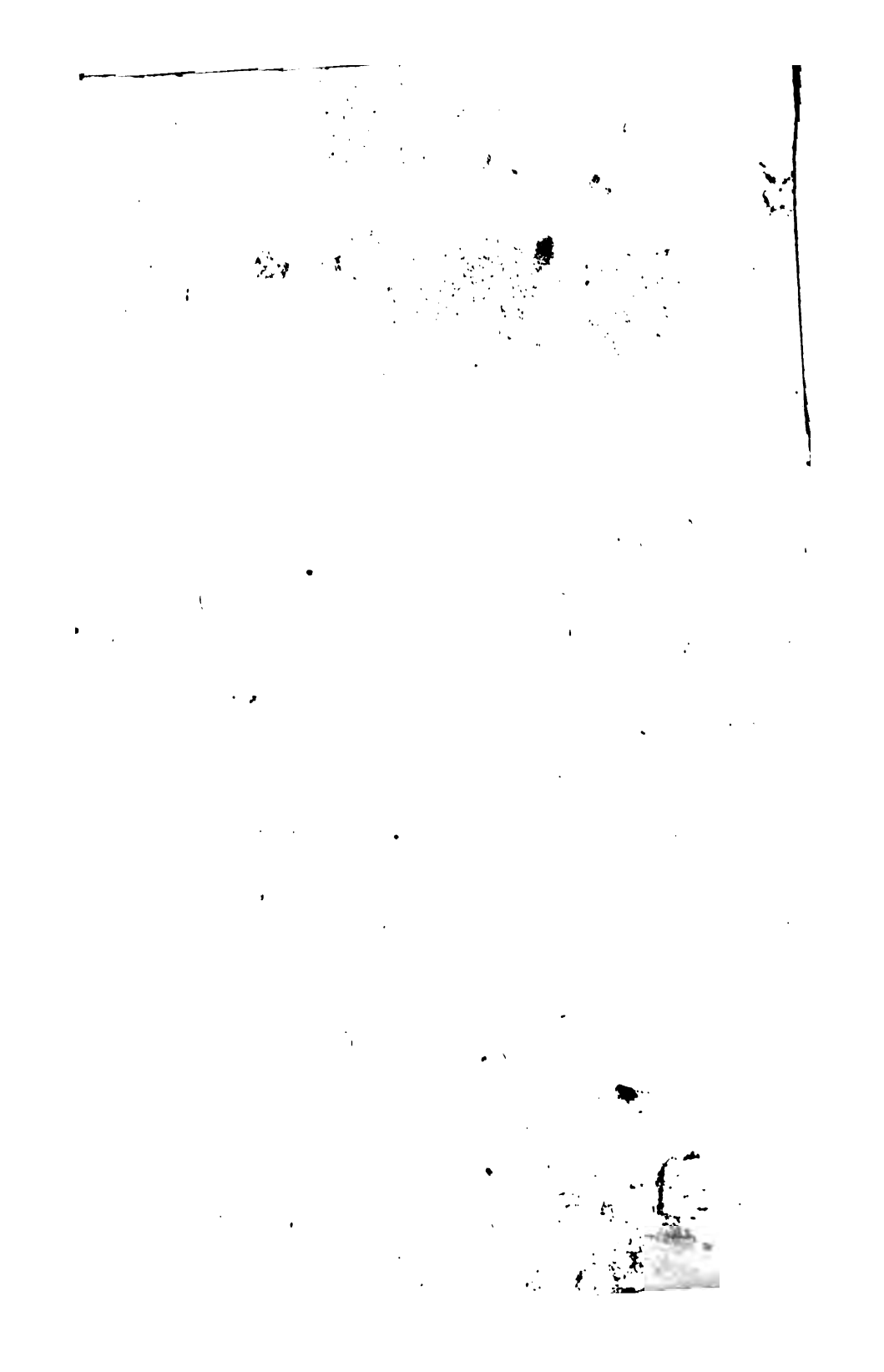
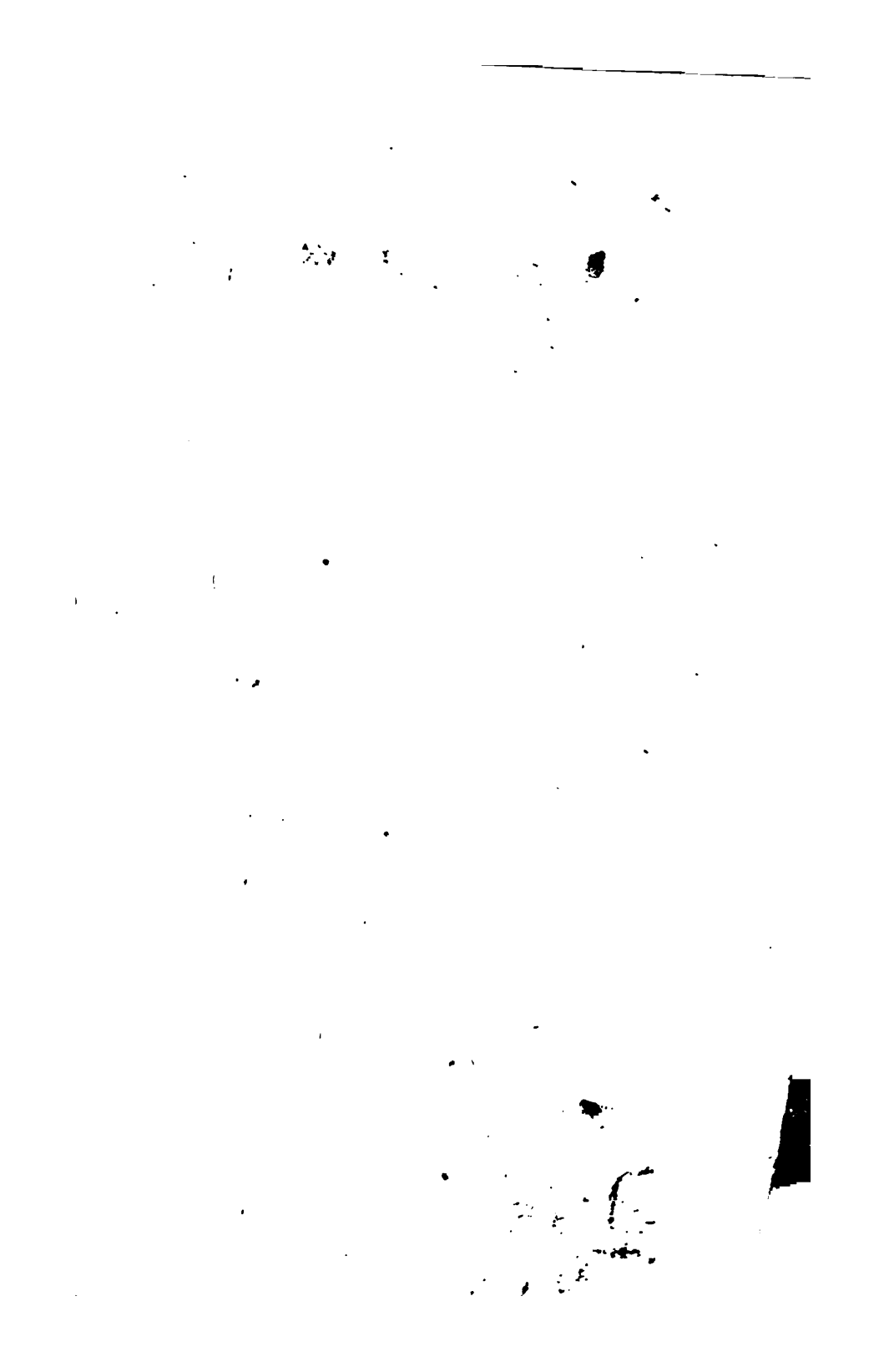
qui leur plaiſent. Il vous imiteront inſenſiblement, & la manutention de votre Corps ne ſera plus pour vous qu'une jouiſſance variée & continuelle.

Le Colonel, &c.

FIN.

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
GRADUATE LIBRARY

DATE DUE

Form 9584

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03930 2271
A 445300 DUPL